



Les liens du Sang

**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

69

GÉRARD DE VILLIERS
PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

Les Liens du Sang

L'IMPLACABLE

Les Liens du Sang

Richard Sapir
et
Warren Murphy



PRESSES DE LA CITÉ

RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY

L'IMPLACABLE

LES LIENS DU SANG

TRADUIT ET ADAPTÉ DE L'AMÉRICAIN PAR
JEAN-FRANÇOIS BERNIES

PRESSES DE LA CITÉ
PARIS

Titre original : BLOOD TIES
Illustration : Loris

© by Richard Sapir and Warren Murphy, 1987
© Presses de la Cité/GECEP, 1989
pour la traduction française
ISBN 2-258-03065-X
Édition originale :
NEW AMERICAN LIBRARY, BROADWAY
New York – N.Y. 10019
ISBN 0-451-14879-7

CHAPITRE PREMIER

Maria avait un don. D'autres se seraient monté la tête ou s'en seraient servis. Ils auraient mis leur photo dans le *Washington Post* en promettant de faire la fortune de tous ceux qui leur enverraient vingt dollars. Ou ils auraient écrit des bouquins branchés sur les extra-terrestres, la réincarnation ou la vie derrière la vie.

Mais pas Maria.

Maria avait de la religion. Elle allait à confesse tous les jeudis et ne manquait jamais la messe du soir à la paroisse St. Devin's Church. Son meilleur moment de la journée c'était quand elle avalait en tremblant le corps du Christ, les yeux fermés, savourant du gras de sa langue le goût inimitable de l'hostie, la sentant se déformer contre la voûte de son palais jusqu'à ce qu'elle coule au fond de sa gorge. Alors, du fond de son cœur que la vie avait bien meurtri, elle remerciait Dieu pour le don qu'il lui avait fait. Pourquoi l'avait-il choisie, elle n'en savait rien. Les voies de Dieu étaient impénétrables. D'un côté, toutes ces souffrances qui l'auraient rendue folle si elle n'avait pas eu la foi, de l'autre, ce don étrange qui venait de lui sauver la vie.

Maria avait posé le bouquet de marguerites à côté d'elle sur le siège vide du passager et elle porta le crucifix à ses lèvres (elle conduisait toujours en tenant un chapelet de buis bien serré entre sa main droite et le volant). Elle lança machinalement un regard dans le rétroviseur et fut soulagée de voir que la grosse voiture argentée ne la suivait pas.

— Merci, mon Dieu, murmura-t-elle en poussant un soupir.

Elle entreprit une nouvelle neuvaine. Ses doigts caressaient les billes polies du chapelet qui avait appartenu à sa mère et, avant elle, à sa grand-mère et à son arrière-grand-mère, quand elles vivaient au vieux pays, là-bas, à Palerme.

« Je n'aurais jamais dû le lui dire en face, pensa-t-elle avec un frémissement. J'aurais dû tout de suite aller voir la police. »

Et puis, soudain, elle sentit venir la vision. Ça se passait toujours de la même façon : sa tête tournait et son cœur s'arrêtait.

Maria poussa un cri, se mordit les doigts et son champ de vision devint gris, strié de lignes noires entrecroisées, comme sur une télé

mal réglée. Paniquée, elle écrasa le frein et se rangea sur le côté. Mais déjà le phénomène s'était estompé et elle vit clairement le croisement. Mais pas comme il était ; comme il allait être. Elle n'aurait pas su dire comment elle le savait. Elle le savait, c'était tout.

Elle vit la Honda Civic qu'elle conduisait s'approcher du carrefour, marquer un temps d'arrêt avant de s'engager. Mais la voiture japonaise n'atteint jamais l'autre côté du carrefour car, soudain, un semi-remorque énorme se rua sur la petite voiture et l'écrasa dans un jaillissement de métal broyé. Sans même ralentir, le camion fonça droit devant lui, rejetant la carcasse difforme de la Honda qui tournoya avant de s'immobiliser contre le trottoir.

Les yeux écarquillés d'horreur, Maria vit une main retomber sans vie de la fente tordue qui avait dû être le pare-brise. La main était blanche et tenait un vieux chapelet de buis. Maria poussa un cri : cette main, c'était la sienne.

Maria tremblait encore dans sa petite Honda, garée tant bien que mal contre le trottoir quand une vieille estafette bariolée la dépassa. Elle eut le temps d'apercevoir la figure barbue et chevelue d'un hippie quinquagénaire. Elle voulut le prévenir et ouvrit la bouche mais le cri ne quitta pas sa gorge serrée. On allait encore la prendre pour une folle.

Au même moment, un bruit de freins lui fit lever la tête et elle le reconnut, exactement comme elle venait de le voir quelques secondes auparavant, vert sale, énorme et mugissant de sa trompe de brume installé sur le toit de sa cabine comme beaucoup de semis américains.

L'estafette patina sous le coup de frein désespéré de son conducteur et se mit en travers. Maria reconnut le déchirement de métal et vit le vieux Volkswagen tourner comme une toupie avant de s'immobiliser contre le trottoir, l'avant encore plus raccourci. Le semi-remorque avait déjà disparu, sa masse énorme happée par la nuit. Le choc n'avait même pas l'air d'avoir fait varier sa trajectoire d'un pouce.

Miraculeusement le vieil hippie s'extrayait de son bus déchiqueté.

— Putain, ça craint ! marmonna-t-il trois fois d'une voix blanche.

Maria remarqua que les jambes de l'homme tremblaient et elle lui tendit la main pour le soutenir.

— C'était moins une, fit le sosie de Willie Nelson en secouant ses nattes, j'ai vraiment eu du pot.

— Oui, moi aussi, dit Maria sans même remarquer l'expression stupéfaite du vieux jeune homme ridé.

C'était la deuxième fois que son don sauvait Maria en moins d'une semaine. La première fois, elle roulait vers l'aéroport de Newark (1) pour prendre son avion quand « ça » l'avait prise. Ça lui faisait toujours aussi peur parce qu'on aurait dit une crise d'épilepsie. Il y avait eu les mêmes images brouillées et puis le silence, le réglage des

images, et elle avait vu un jet monter dans le ciel, en plein décollage. Et soudain, les réacteurs avaient toussé une épaisse fumée noire et l'avion avait hésité avant de retomber comme une pierre et d'exploser au contact de la mer.

C'était son vol. Comme elle le savait, elle n'aurait pu le dire mais elle était sûre que c'était lui. Elle s'était ruée hors de sa voiture, manquant de se faire écharper par une voiture, saluée par un concert de klaxons furieux. Il fallait qu'elle atteigne la cabine de l'autre côté de l'avenue. Il fallait qu'elle les prévienne.

Mais ils ne l'avaient pas crue.

Est-ce qu'il y avait une bombe dans l'avion ? Elle ne savait pas.

Est-ce qu'elle avait des informations sur un détournement ? Non.

Alors comment savait-elle que l'avion allait s'écraser ?

— J'ai eu une vision, avait-elle balbutié, réalisant au même instant qu'elle n'aurait jamais dû dire ça.

— Je vois, avaient-ils fait là-bas en raccrochant.

Maria en aurait pleuré de honte. Elle aurait dû leur mentir, leur raconter n'importe quelle histoire, pour qu'ils annulent le vol.

Mais elle n'avait jamais su mentir, elle était trop bête.

À peine était-elle remontée dans sa voiture qu'elle avait vu l'avion. Il avait l'air de n'importe quel avion, mais Maria savait que c'était celui de sa vision. Il montait lourdement dans le ciel, comme un tracteur dans un champ trop humide. Maria avait croisé les doigts. Pendant un moment, il avait continué à grimper. Elle avait même cru qu'il allait réussir et puis soudain il s'était mis à trembler et il était tombé. Elle se souvenait qu'elle avait enfoncé les poings sur ses oreilles pour ne pas entendre le son. Mais elle l'avait entendu quand même et elle savait bien que c'était de sa faute. Elle n'était même pas parmi les cent vingt-huit morts.

Maria avait le don depuis qu'elle était toute petite. Quelqu'un appelait au téléphone et elle savait qui c'était avant d'avoir décroché. Elle avait grandi mais le don n'était pas parti, au contraire des autres enfants. Elle s'en serait bien débarrassée mais on ne refusait pas un don de Dieu, même s'il prenait des formes bizarres.

Une fois, dans la classe de Beaux-Arts de Mr. Zankovitch, tous les élèves avaient dû faire un buste d'argile. Pour Maria, c'était la première fois et elle avait éprouvé un plaisir étrange à modeler cette matière molle qui pouvait gicler sous vos doigts avec des bruits connus et inconnus à la fois. Elle avait joué longuement sans se rendre compte que ses mains caressaient déjà le visage d'un homme aux traits puissants et réguliers malgré des pommettes peut-être un peu trop hautes et des yeux trop enfoncés.

Mr. Zankovitch avait approuvé d'un hochement de tête. La qualité de l'œuvre était exceptionnelle, impensable pour un premier essai.

Maria avait hoché puis secoué la tête : oui, c'était bien la première fois et, non, elle ne savait pas comment elle avait fait. Mais elle avait eu le droit d'emporter le buste chez elle et l'avait oublié dans un coin de sa chambre. Jusqu'au jour où elle avait présenté son fiancé à ses parents. La mère de Maria avait pâli puis, à la première occasion, l'avait attirée dans sa chambre et avait ressorti le buste : l'homme avait les mêmes pommettes hautes, les mêmes yeux enfoncés que le masque d'argile.

Maria avait arraché la statuette des mains de sa mère et l'avait brisée. Le jeune homme aurait pu poser des questions auxquelles Maria aurait bien été incapable de répondre.

Mais Maria s'était trompée sur son mari. Il n'aimait pas les questions : il n'en posait pas, il ne voulait pas non plus qu'on lui en pose. Et pourtant Maria avait eu très vite à lui en poser. Il était toujours parti, pour des boulots dont il ne parlait jamais. Son lit était devenu froid, même quand il était là. Ils avaient si vite glissé dans une indifférence tendue que Maria ne se souvenait même pas qu'ils se soient jamais aimés.

Pourtant, Maria avait surpris tout le monde quand elle avait réclamé le divorce. Où avait-elle trouvé le courage de provoquer sa famille, l'église, ses proches ? Depuis quand les femmes réclamaient-elles le divorce dans les familles siciliennes ? On avait su lui faire payer très cher un tel manquement à l'honneur. Il ne fallait pas que son exemple fasse tache d'huile. Cela lui avait coûté son fils qu'un juge aux ordres avait confié à la garde du père.

Pour la deuxième fois, Maria avait eu le cœur brisé mais la troisième fois avait été encore pire. On lui avait tué son fils, sans qu'elle le sache. On lui avait même caché l'endroit où il avait été enterré. Elle n'aurait jamais su sans le don.

Les yeux brouillés de larmes. Maria regarda le bouquet de marguerites blanches posé à côté sur le siège du passager. Son fils qu'elle n'avait jamais revu.

Elle éclata en sanglots.

*
* *

À cinquante-six ans, Maria était encore une belle femme. Pourtant elle ne cherchait pas à plaire et rentrait inconsciemment la poitrine pour cacher la courbe toujours orgueilleuse de ses seins. Le chignon sévère qui emprisonnait ses longs cheveux n'arrivait pas à enlaidir son visage fin et pâle, aux traits réguliers et délicatement dessinés. Ses yeux avaient la couleur du miel de forêt, un sous-bois d'ombres et de lumières où la tristesse et l'intelligence du cœur jouaient un clair-obscur. Elle aurait dû connaître l'amour. Il y a des injustices que rien

ne justifie.

Maria frissonna en descendant de voiture et remonta le col de son manteau de laine bleu lavande. Les grilles du cimetière de Wildwood auraient bien eu besoin d'être repeintes et les feuilles de l'automne glissaient sur le sentier avec de petits craquements secs. Sur les branches des hêtres dénudés, des oiseaux se tenaient immobiles, hérissant leurs petites plumes au vent froid du matin. La plate campagne du New Jersey s'étalait à perte de vue et les usines faisaient, à intervalles éloignés, des taches d'un violet noir sur cette grande surface grise qui se perdait à l'horizon dans le ton morne du ciel.

Maria pensa à la mort. La mort avait toujours pesé sur sa vie. C'était à cause du don. Elle voyait ses proches mourir et elle devait en garder le secret. Maria, par exemple, avait su trois ans à l'avance le jour et l'heure de la mort de sa mère. Trois ans à garder les lèvres serrées sur ce lourd secret, à supplier en termes vagues sa mère d'aller voir un médecin. Quand, enfin, elle avait pu persuader sa mère, il était trop tard : la tumeur maligne avait déjà rongé le col de l'utérus et grignotait la matrice où elle avait vécu.

Après la mort de sa mère, Maria avait cessé de parler, espérant que si elle ne l'évoquait jamais, le don finirait par disparaître. Pourtant, il venait de lui sauver la vie deux fois. Mais Maria savait que quand son heure viendrait aucun don ne viendrait s'interposer entre elle et son destin.

Maria continua à avancer sans remarquer un homme habillé de noir qui était agenouillé à une des tombes qui bordaient le chemin. Elle pensait à une autre mort, celle de son fils qu'on avait condamné à mort et exécuté pour un crime qu'il n'avait pas commis.

Si seulement elle avait su... Le don ne lui avait servi à rien.

Mais, maintenant, elle était décidée. Elle déposerait les fleurs, embrasserait une dernière fois la tombe de son fils, puis elle irait à la police. Il n'était jamais trop tard pour que la vérité triomphe.

Elle était en train de prendre l'embranchement qu'elle connaissait bien quand elle entendit des pas. Elle se retourna, sans même y penser, et reconnut la mort.

La mort avait les traits d'un homme élancé, vêtu d'alpaga noir. Il avait les mêmes pommettes hautes et l'expression de ses yeux enfoncés était rendue plus inquiétante encore par la longue cicatrice qui balafrait sa joue droite. Elle se dit que jamais son visage n'avait exprimé une telle fragile indifférence.

— Ainsi, tu m'as suivie, dit-elle d'une voix gommée par la résignation.

— Eh oui, Maria, je savais que tu viendrais. Tu viens toujours à cette heure-ci. Tu n'as jamais su laisser tomber le passé.

— C'est mon passé, je fais ce que j'en veux.

— C'est notre passé à tous les deux, Maria, répondit le balafré d'une voix brisée. Je ne peux pas te laisser tout raconter à la police.

— C'était notre...

La voix de Maria avait trébuché. Elle reprit d'une voix détimbrée :

— C'était mon fils. Tu savais qu'il était innocent et tu n'as rien fait. Tu les as laissé le tuer.

— Je n'aurais jamais dû te le dire, Maria, mais je voulais que tu reviennes. Je pensais que tu comprendrais.

— Comprendre quoi ? demanda-t-elle d'une voix hachée de sanglots. Comprendre que je t'ai laissé le petit et que tu l'as sacrifié ?

— Je voulais que tu me donnes une deuxième chance, fit l'homme en levant une main gantée de noir. Maria, nous ne sommes plus tout jeunes, nous avons beaucoup appris.

Mais Maria secouait la tête. L'homme sentit sa détermination et poussa un soupir.

— Si je ne te connaissais pas si bien, je t'offrirais ta vie contre une promesse de silence. Mais tu ne la donneras pas, n'est-ce pas ?

Maria secoua de nouveau la tête.

— Tu ne me laisses pas de choix, Maria, fit-il en tirant un long pistolet de son manteau d'alpaga noir.

Maria releva le menton pour fixer l'homme qui allait la tuer. Elle ne ressentait aucune peur mais pourquoi se mettait-elle à trembler ? Soudain elle vit les familières stries noires hachurer le visage du tueur. L'image se stabilisa et elle eut la vision. Un éclair jaillissait du long pistolet noir braqué sur elle, deux balles traversaient son corps et elle sut comment elle allait tomber. Cette fois la prémonition venait trop tard.

Puis il y avait une deuxième vision derrière la première et, d'une voix claire, elle énonça :

— Un homme viendra à toi. Il sera mort et pourtant il portera ta mort dans ses mains vides. Tu connaîtras son nom et il connaîtra le tien. Et ce sera ton arrêt de mort.

Maria se secoua. Dans le cimetière, un merle avait chanté et, en face d'elle, son meurtrier avait blêmi.

— Merci pour la prédiction, ricana-t-il, je te connais trop bien pour négliger tes oracles. Mais c'est dans le futur et je dois d'abord m'occuper du présent. Je regrette que ça finisse comme ça.

Il leva le long pistolet et le pointa sur Maria, visant son œil.

— Au revoir, Maria, dit-il en tirant deux fois.

Elle savait déjà ce qu'elle allait ressentir mais sa vision ne l'avait pas préparée à ce qui allait suivre. Elle s'était attendue à glisser hors de son corps. Au lieu de cela, elle sentit son cerveau rétrécir jusqu'à devenir une toute petite bille, puis une tête d'épingle, se réduire

encore jusqu'à un infime atome et quand elle sentit qu'elle ne pouvait plus se rétrécir, sa conscience explosa dans un jaillissement d'or pâle. Maria avait chaud, comme si elle était de nouveau dans le ventre de sa mère dont elle retrouvait maintenant toutes les sensations. Maria ne savait pas comment elle pouvait voir sans yeux, sans corps, et, pourtant, elle avait l'impression d'embrasser toute la création que nimbait un tournoisement de gerbes moirées. Derrière, très loin, Maria savait que brillaient des étoiles mais les étoiles ne l'intéressaient pas. Il lui suffisait de flotter dans cette voie lactée, attendant patiemment, attendant de renaître.

*

* *

Au cimetière de Wildwood, l'homme en alpaga noir s'accroupit comme pour retenir la lueur qui vacillait dans son regard couleur de miel. Il retira son gant droit et ferma les paupières son ex-femme. Une larme lui échappa même, qui tomba sur le front de la morte. C'était sa façon de lui dire adieu.

C'est alors qu'il remarqua le bouquet de marguerites que Maria avait lâché dans sa chute. La tombe sur laquelle les fleurs blanches étaient tombées était un simple bloc de granit gravé d'une croix et d'un nom. Le nom d'un mort : Remo Williams.

L'homme à la balafre pivota brusquement sur ses talons, laissant les fleurs là où elles étaient.

CHAPITRE II

Son nom était Remo et il était en train d'expliquer patiemment à son voisin qu'il ne parlait pas à un mort.

L'interlocuteur de Remo, un jeune homme bien mis, qui s'appelait Léon Hyskos Junior, étouffa à peine un bâillement d'ennui, jeta un coup d'œil par le hublot de l'Airbus A 320 des Consolidated Airlines et poussa un soupir. Six autres avions attendaient avant le leur de pouvoir décoller et l'autre commençait déjà à lui prendre la tête avec ses histoires à dormir debout.

— Si, si, vraiment, assura Remo, le plus sérieusement du monde. Tout le monde croit que je suis mort. J'ai même ma tombe avec mon nom dessus et tout. Légalement, je suis tout ce qu'il y a de plus mort.

— Pas possible !

Cette fois, Léon Hyskos Junior bâillait carrément. Remo fit mine de s'en offusquer :

— S'il y a quelque chose que je ne supporte pas, c'est bien qu'on ne me réponde pas, sous prétexte que je suis mort. Vous savez ce que c'est ? C'est du mortisme.

Devant l'expression effarée de son voisin, Remo s'expliqua :

— Y a les racistes, les fascistes, les sexistes, remarquez que c'est, souvent les mêmes, mais les pires c'est les mortistes. Et si vous croyez que parce qu'il y a mon nom sur une tombe je n'ai pas droit à la parole, vous vous foutez le coude dans l'œil.

— Vous avez entièrement raison, approuva prudemment le voisin qui venait de se souvenir qu'il ne faut jamais contrarier les fous.

En fait, il hésitait entre appeler l'hôtesse, s'enfuir en courant et assommer ce malade. Il était assis bien tranquille dans la section fumeurs quand ce taré était venu s'asseoir à côté de lui. D'ailleurs, s'asseoir n'était pas le mot pour décrire la façon dont ce dosé s'était soudain matérialisé à côté de lui. Le type – qui avait des poignets épais – était sapé comme un clodo d'un pantalon gris et d'un tee-shirt noir. Pas comme Léon Hyskos Junior qui, lui, était vêtu d'un costume déstructuré gris perle sur un tee-shirt rayé bleu et blanc et avait les cheveux courts et relevés en houppe, le tout, savamment branché.

Le clodo avait dit qu'il s'appelait Remo Williams mais qu'il ne

fallait pas le répéter parce qu'il était déjà mort et enterré. À lier le keumeu. À bâillonner aussi : il n'arrêtait pas de causer.

— Mais je vous ennuie peut-être, s'interrompt soudain Remo.

— Tu me fais carrément chier, grogna Léon Hyskos Junior qui venait de décider qu'il ne risquait rien : l'autre ne faisait visiblement pas le poids.

— Vous voyez ce que je veux dire ! triompha Remo. Du mortisme et, pourtant, vous devriez être flatté. C'est une histoire que je ne raconte pas à n'importe qui, ça a commencé quand j'étais flic dans le New Jersey.

— Vous êtes flic ? s'inquiéta Léon Hyskos, un nouveau ton de respect dans la voix.

— J'étais, avant qu'ils ne m'exécutent.

— Ah oui, bien sûr, fit Hyskos, soulagé.

— Un jour, on a découvert un dealer gisant dans une ruelle de Newark. Le type avait été frappé à mort et ma plaque d'identification traînait à côté de lui. Je n'y étais pour rien mais on m'a quand même fait porter le chapeau. Et on a battu tous les records de vitesse en matière de procédure. Avant que je n'aie eu le temps de réaliser que ce n'était pas une mise en scène pour soigner l'image d'une justice pourfendeuse de bavures, je me suis retrouvé attaché à une chaise électrique et quelqu'un mettait le courant.

« Tilt !

« Mais la chaise avait été truquée et quand je me suis réveillé, on m'a expliqué qu'à partir de maintenant je n'existais plus.

Léon Hyskos Junior hocha la tête malgré lui. Il s'était fait prendre par l'histoire.

— Ça a dû être dur pour votre famille, remarqua-t-il.

— Pas vraiment, j'étais orphelin. C'est même une des raisons pour lesquelles ils m'avaient choisi pour la mission.

— La mission ? interrogea Léon Hyskos Junior.

Il n'en perdait plus une miette. Était-ce l'étrange aura qui semblait émaner de cet homme ? Ses yeux noirs qui luisaient au fond de ses orbites creuses ?

— Oui, une mission, poursuivit Remo. Voyez-vous, le Président de l'époque avait compris que le pays était condamné. Le gouvernement perdait la guerre face à la mafia. Trop de truands détournaient la lettre de la loi pour mettre le pays à sac derrière l'écran d'armées d'avocats marrons. Ils s'étaient permis de faire assassiner un Président et un ministre de la Justice. Inéluctablement ils allaient finir par mettre un des leurs à la Maison Blanche. Alors c'en serait fini de l'Amérique. Le Président était face à un dilemme. Il ne pouvait pas abroger la Constitution. Il ne pouvait pas non plus continuer à agir dans son cadre qui lui liait les mains et rendait le syndicat du crime

invulnérable. Il décida donc de créer cette agence supersecrète nommée CURE et de nommer un certain Smith à sa tête.

— Smith ? Original (2), commenta Léon Hyskos Junior avec une grimace de dérision.

— En tout cas, Smith se mit au travail. Il avait carte blanche pour se battre contre le crime organisé. Il pouvait utiliser n'importe quelle méthode pour obtenir des preuves. Il pouvait violer la Constitution afin de la sauver. Il avait tous les droits sauf celui de se faire prendre. Mais il a vite dû se rendre compte qu'il n'obtiendrait rien des tribunaux, même avec des preuves en béton. Il lui fallait aussi un exécuteur pour appliquer la sentence. C'est là que je suis entré en scène.

— C'est vous l'exécuteur ? demanda Léon Hyskos Junior d'une voix blanche.

— Oui, c'est moi, tout seul.

— Ça fait pas beaucoup pour un seul homme ?

— Pour un homme ordinaire, oui, mais je ne suis pas un homme ordinaire.

— Pas très normal non plus, laissa échapper Léon Hyskos Junior.

— Ça y est, encore un mortisme, soupira Remo. Bon, pour continuer l'histoire, CURE loua les services d'une très vieille maison coréenne spécialisée dans l'assassinat : la Maison de Sinanju.

— Sinanju, hein ?

— Oui, c'est le nom d'un village de pêcheurs sur la baie de Corée. Les gens étaient tellement pauvres qu'ils n'arrivaient pas à nourrir leurs nouveau-nés et qu'ils devaient les jeter dans la mer. Alors les meilleurs d'entre eux décidèrent de se louer comme assassins. C'était il y a des millénaires et depuis ils n'ont pas arrêté. Ils ont travaillé pour Hamourabi, Aménophis IV, Alexandre le Grand, Ivan le Terrible et maintenant Oncle Sam et, tout ce temps, ils n'ont cessé de développer des techniques de ce qu'on appelle maintenant l'art de Sinanju.

— Des sortes de ninjas alors ? intervint Léon Hyskos Junior qui n'était pas à l'abri des japonaiseries en vogue aux USA.

— Ouais, ricana Remo, sauf que les ninjas ont tout piqué à Sinanju, et pas seulement eux, mais aussi les moines de Chao-lin, les samourais, le karaté, le kung-fu et tout le reste. Pourtant, Sinanju n'a quand même jamais perdu sa longueur d'avance. Parce que Sinanju est la source, le soleil, l'essence et que si on réussit à survivre à l'entraînement, il est tel qu'on atteint inévitablement son plein potentiel physique et mental. On a une telle force, une telle finesse de sensations, des réflexes si aiguisés que l'on peut faire ce qui semble impossible aux gens ordinaires. C'est comme d'être Superman, sans avoir à porter le costume.

— Ça doit être vachement cool ! s'exclama Léon Hyskos Junior.

— Cool ? Pas toujours. Par exemple, je ne mange que du riz complet, aucun élément en boîte. Je ne peux pas toucher une goutte d'alcool. My God, si vous saviez ce que je donnerais pour une bière et puis il faut se taper Chiun, le Maître de Sinanju, qui n'arrête pas de répéter que je ne suis qu'un Blanc, génétiquement incapable de rien faire correctement.

— Il ne vous aime pas ?

— Si. Bien sûr, mais c'est un maniaque de la perfection. Chiun croit que je suis la réalisation d'une obscure légende de Sinanju sur un Blanc mort qui serait en fait la réincarnation de Shiva, le Dieu de la mort, du sexe et de la destruction chez les hindous. Vous voyez le topo, ça vous paraît pas incroyable, ça ?

— Si, tout à fait, avoua Léon Hyskos Junior.

— Et pourtant tout est vrai.

— Mais pourquoi me raconter tout ça ? fit le jeune homme d'une voix ébranlée.

— Parce que t'étais le choix logique, Léon.

Hyskos pâlit et sentit que son bras se mettait à trembler. Comment l'autre connaissait-il son nom ? Il ne l'avait pas dit, il en était sûr. Il cala son coude gauche contre l'accoudoir pour l'empêcher de trembler. Maintenant ça allait mieux, seul son biceps tremblait.

— Vous êtes en mission ? croassa Léon Hyskos Junior.

— Je suis en délégation, approuva Remo. Je représente des morts. Normal, puisque je suis mort moi-même. Tu aimerais voir leurs photos ?

— Non, merci, balbutia Léon Hyskos Junior en attachant fébrilement sa ceinture. Je crois qu'on va atterrir bientôt.

— Attends, laisse-moi t'aider.

Joignant le geste à la parole, Remo saisit la boucle de sa ceinture de sécurité et tira dessus si fort que le nylon se mit à fumer.

— Beuark ! croassa Léon Hyskos Junior, l'estomac au bord des lèvres.

Remo s'arrêta juste avant qu'il ne vomisse ses tripes.

— Ça va mieux maintenant, demanda-t-il en tapotant gentiment la joue gris plomb du jeune homme. Ce n'est pas le moment de se sentir mal.

Il sortit son portefeuille et son porte-cartes à vingt-cinq volets se déplia comme un accordéon sous les yeux exorbités de Léon Hyskos Junior.

— Ça c'est Jacky Sanders, seize ans, fit Remo en pointant la première photo. Mignonne, hein ? Malheureusement elle n'a jamais eu dix-sept ans. On a trouvé son corps dans un ravin près de Quincy, dans l'Illinois. Elle avait été violée et étranglée.

Son voisin voulut dire quelque chose mais de ses lèvres bleuies ne

sortit qu'un rot pestilentiel.

Remo, prévoyant, s'était arrêté de respirer. Il poursuivit tranquillement :

— Et celle-ci, c'était Kathy Walters. J'ai dit : c'était, parce qu'on l'a trouvée, elle aussi, dans un ravin. Pas la même et pas au même endroit, mais un ravin aussi. Et celle-ci, fit Remo en tapotant le plastique de son porte-cartes, c'est Beth Andrews. On a retrouvé son corps dans une sablonnière de Little Rock, Arkansas. J'imagine qu'il n'y a pas de ravin à Little Rock.

Remo pointa en même temps les deux photos suivantes :

— Ah oui, il y a aussi les sœurs Tilley, de vraies jumelles. On avait toujours eu du mal à ne pas les confondre, mais surtout après qu'un cinglé leur eut écrasé la face à coups de pierre dans un ravin du Tennessee. Tu dois te souvenir de leurs visages : ils étaient dans tous les journaux de la semaine dernière. À moins que ce soit pour une autre raison...

Le regard de Remo quitta les photos et fixa les yeux de Léon Hyskos Junior. Ce dernier y lut la mort et plongea sa main dans une des poches de son veston. La main en ressortit, prolongée d'un pistolet noir.

— Hé, c'est interdit à bord, chuchota Remo d'un ton de sollicitude, planque ça, avant que l'hôtesse ne te repère.

— Comment avez-vous su ? demanda Léon Hyskos Junior.

— Su quoi ? Que t'étais le violeur des ravins ? Oh, c'est simple, je t'ai parlé de CURE. C'est une organisation qui travaille à l'informatique : on a traité tous les règlements par carte bleue dans le voisinage des crimes. Ton nom est apparu à chaque fois. Il n'y avait qu'à te suivre à la trace. Ton dernier petit caillou blanc a été ce vol New Orleans - San Francisco. Je n'ai eu qu'à prendre l'avion et me voilà.

— On vous a envoyé me tuer, c'est ça ?

— Bien sûr, fit Remo de bonne humeur, mais si tu veux, je t'étranglerai. Normalement je le fais pas. Mais pour toi...

— Vous ferez rien du tout, rétorqua Léon Hyskos Junior qui reprenait des couleurs, n'oubliez pas que c'est moi qui tient le pistolet.

— Tiens, au fait, comment as-tu fait pour le passer à travers les portiques de détection ?

— C'est un Glock 17, dit fièrement le jeune homme, un nouveau flingue. Presque toutes les pièces sont en fibre composite. Seul le canon est en acier, mais ça passe inaperçu aux contrôles.

— Sans blague Fais voir...

Avant que Léon Hyskos Junior n'ait eu le temps de réaliser, Remo avait laissé tomber le porte-cartes et sa main droite s'était avancée. Hyskos avait seulement ressenti une brusque impression de brûlure,

puis plus rien, comme si sa main avait injectée à la novocaïne. À côté de lui, Remo examinait le pistolet. Il fit manœuvrer la culasse mais le mécanisme se bloqua. Il tira quand même et la carcasse sortit de sa glissière avec un mauvais craquement.

— Encore un gadget, décréta Remo. Ça vient d'où, tu dis ?

— C'est autrichien et plus résistant que l'acier, balbutia Hyskos.

Remo essaya d'armer le pistolet. Il ne réussit qu'à casser le chien.

— Tiens, je te le rends. Je crois que je l'ai cassé. Les flingues, c'est vraiment pas mon truc, soupira-t-il, en laissant retomber le pistolet sur les genoux tremblotants de Léon Hyskos Junior.

Le jeune homme le ramassa et appuya trois fois sur la détente. L'arme ne claqua même pas.

— Je me rends, fit Léon Hyskos Junior en levant les bras.

— Désolé, fit Remo, je ne fais pas de prisonniers.

Léon Hyskos Junior chercha des yeux une hôtesse et ouvrit la bouche pour appeler à l'aide, mais aucun son n'en sortit car elle était pleine de composite autrichien plus résistant que l'acier.

Léon Hyskos Junior toussa à fendre l'âme.

— T'étouffes pas, fit Remo compatissant. Attends, je vais te montrer un remède de grand-mère.

Saisissant le violeur par le cou, l'homme de Sinanju lui enfonça la tête entre les genoux. Léon Hyskos Junior eut un sursaut désespéré : il sentait que sa colonne vertébrale allait se disloquer. Il entendit un énorme craquement éclater dans sa tête, puis un deuxième.

— Si nous n'atterrissions pas, je ferais durer le plaisir, lui confia Remo en arrêtant un instant la pression, mais on n'a jamais une minute à soi dans cette vie de dingue.

Léon Hyskos Junior eut l'impression que son crâne explosait puis il ne sentit plus rien. Même pas que Remo glissa les photos dans la partie de sa veste déstructurée, avant d'attacher sa propre ceinture.

— Votre ami ne se sent pas bien ? demanda l'hôtesse qui passait à ce moment-là.

— Les viols ne lui réussissent pas, répondit Remo en haussant les épaules.

— Vous voulez dire les vols ?

— Voilà, fit Remo, c'est le mot que je cherchais.

*

* *

— Vous êtes sûr que vous ne voulez rien boire ? s'inquiéta pour la troisième fois la jolie hôtesse blonde.

Remo secoua la tête. Encore un vol, une autre hôtesse. Celle-ci avait de grands yeux violets et d'épais cheveux blonds qui sentaient la

laque.

À peine débarqué de l'avion des Consolidated, il avait pris le premier vol qui s'offrait à lui, sans même vérifier la destination.

— Vous savez, c'est mon métier de faire en sorte que les gens ne manquent de rien, reprit l'hôtesse.

— Vous avez demandé aux autres ? s'enquit Remo en se reculant dans son siège.

Elle l'avait encore frôlé de sa poitrine somptueuse.

— Ils n'ont besoin de rien, l'assura-t-elle en battant de ses longs cils.

— Mais si, répondirent en écho tous les rangs suivants.

— De quoi ? s'indigna l'hôtesse.

D'après son badge elle s'appelait Lorna.

— Nous avons faim, nous avons soif et nous aimerions savoir quand vous allez lâcher ce type pour vous occuper de nous.

Une meneuse s'était déjà dégagee, mafflue, la mâchoire tendue sous une lèvre supérieure duvetée de sombre.

Lorna, l'hôtesse, rougit, bafouilla et son regard retomba sur Remo.

— Où en étions-nous ? reprit-elle, fascinée.

Elle avait déjà oublié les autres.

— Je vous disais que je n'avais besoin de rien, soupira Remo.

Il n'aimait pas être ainsi l'objet de l'attention générale. Mais il savait aussi que ce n'était pas de la faute de cette femme. Chiun l'avait prévenu depuis longtemps : c'était une des rançons de l'entraînement de Sinanju. Quand on atteignait un certain niveau de développement, l'énergie changeait. Les autres le sentaient inconsciemment. Chez les hommes cela se traduisait par la peur. Chez les femmes, cela déclenchait l'appétit sexuel.

Sentant la déception de l'hôtesse, Remo demanda d'un ton radouci :

— Bon, j'aimerais savoir quelque chose.

— Dites, demanda avidement la jeune femme.

— Où allons-nous ?

Et, devant l'expression surprise de Lorna, Remo ajouta :

— J'ai pris cet avion au vol ! Je n'ai pas eu le temps de regarder où il allait.

— Salt Lake City (3), répondit la fille avec une moue de ses lèvres épaisses, et si personne ne vous attend, je pourrais vous héberger.

*

* *

Mais l'avion n'atteignit jamais la capitale des mormons. Quelque part au-dessus du brûlant désert du Nevada, un homme se leva pour

aller s'enfermer dans les toilettes. Il en ressortit un peu plus tard, brandissant un pistolet mitrailleur UZI.

— C'est un détournement ! annonça-t-il à la cantonade.

Comme il trouvait que les passagers n'avaient pas l'air assez impressionnés, il lâcha une rafale qui alla se perdre dans le plafond.

Aussitôt, l'avion perdit sa pressurisation. Les voyants « attachez vos ceintures » s'allumèrent et les petits masques à oxygène tombèrent des plafonds. Dans la cabine, des cris retentirent tandis que l'appareil filait en piqué, malgré les efforts du pilote.

— Pas de panique, soupira Lorna, dans le micro.

La jeune hôtesse de l'air avançait dans l'allée et montrait calmement comment utiliser le masque à oxygène. Impressionnés par son exemple, les gens se calmèrent.

Tous, sauf le pirate de l'air.

— Qu'est-ce qui se passe ? hurlait-il.

— Il se passe que nous allons nous écraser, lui glissa Remo qui était soudain apparu à ses côtés.

— C'est interdit ! postillonna-t-il en secouant son pistolet mitrailleur, dites au pilote que ma mort n'aidera pas notre cause.

— C'est quoi ta cause, au fait, demanda distraitement Remo.

— Le génocide kurde.

— Côté auteurs, ou côté victimes ?

— Victimes, bien sûr.

— Mais pourquoi détourner un avion américain ? s'étonna Remo. On n'a rien à y voir.

— La pub, mon vieux, ricana le pirate de l'air. Tu me vois, détournant un avion irakien ? Les Irakiens abattraient l'avion aussi sec. Et personne ne moufterait. Tandis qu'ici les journaux trouveront encore le moyen de rendre le gouvernement responsable. Ils ont tous les mains liées.

— Tiens, ça me donne une idée, fit Remo en claquant ses doigts.

Dans un moment qui parut flou, il saisit l'arme du pirate et la tordit de manière à la transformer en une sphère à peu près correcte dans laquelle il glissa les poignets du pirate.

Ahuri, celui-ci contemplait ses deux mains emprisonnées dans ce qu'avait été son arme.

— Serrez vos ceintures ! Enlevez vos chaussures ! Mettez votre tête entre vos genoux, nous allons atterrir, annonça Lorna à ce moment-là.

Elle se tenait dans l'allée centrale et sa voix était posée comme s'ils allaient se poser à l'aéroport de Seattle et non en plein désert du Nevada. Remo la trouva courageuse et éprouva une vague d'affection à son égard.

— Tu perds rien pour attendre, jeta-t-il au pirate en l'enfonçant dans un siège.

Il n'eut pas le temps de s'asseoir. La queue de l'appareil râpa un éboulis volcanique et l'avion piqua brutalement du nez. Il y eut un bruit assourdissant de métal disloqué. On aurait dit une scie géante. Ils furent comme jetés dans un tunnel de gerbes d'étincelles.

Interminable.

Enfin, l'avion s'immobilisa et le silence qui se fit parut presque insupportable.

CHAPITRE III

Chiun, Maître en exercice de la Maison de Sinanju, dernier représentant d'une lignée millénaire d'assassins, était assis en lotus sur une simple natte tressée. Les paupières baissées, les traits impassibles, il n'avait pas bougé depuis trois heures. Si profonde était sa méditation.

Parfaitement relaxé, il avait contemplé le défilement de ses pensées sur l'écran lointain de sa conscience. Il avait demandé l'inspiration des anciens Maîtres de Sinanju et s'était effacé pour recevoir leur message.

Enfin, les longs cheveux blancs qui flottaient autour de sa tête furent parcourus d'un imperceptible tremblement. Lentement, le Maître de Sinanju souleva les paupières, découvrant son regard, doux et lumineux comme l'agate.

Le vieil Oriental se déroula souplement pour se lever. Il venait de prendre sa décision.

Il mettrait son kimono de soie grise plutôt que le bleu avec un tigre orange sur la poitrine.

Chiun marcha jusqu'aux quatorze malles empilées dans un coin de la pièce. Il soupira en contemplant ces modestes bagages. C'était de la faute de Smith, l'empereur fou, et de ses contrats « odieux ». C'est à cause de Smith que Chiun devait errer sans repos de chambre d'hôtel en chambre d'hôtel, avec presque rien à se mettre. Pas un mode de vie pour un Maître de Sinanju.

Chiun trouva le kimono gris et, bien qu'il fût seul dans sa suite, il alla s'enfermer à double tour dans la chambre. Il en ressortit quelques minutes plus tard et descendit aussitôt dans la rue. L'hôtel était à quelques pas de Central Park, à New York.

Chiun leva le bras pour faire signe aux taxis qui passaient. Les trois premiers ne le regardèrent même pas.

Chiun descendit donc sur la chaussée en plein sur la trajectoire du quatrième taxi qui s'approchait à tombeau ouvert. Le taxi freina à mort dans un crissement éperdu et s'immobilisa enfin, en travers, pneus fumants, pare-chocs à moins d'un millimètre des rotules du Maître de Sinanju.

— Et alors, connard, qu'est-ce qui te prend ? expectora le

chauffeur, yeux exorbités, tête rouge brique jaillissant par la portière.

Il avait d'énormes moustaches en croc, un accent portoricain épais comme de l'huile de vidange et une Vierge de Guadalupe empruntée à un ami mexicain tanguait sur son tableau de bord.

— Rien ne me prend, répondit Chiun d'un ton égal, c'est moi qui prend ce chariot en louage.

Le chauffeur s'étrangla.

— Ah, où tu t'crois pépère ? C'est pas un chariot, c'te caisse, c'est un taxi. Et t'as pas vu ma gaine ?

Chiun regarda, intrigué. Il découvrit que ce n'était pas un sous-vêtement féminin que le chauffeur pointait du doigt mais le lumignon du toit.

— Tu vois pas qu'il est éteint, connard ? Ça veut dire que je suis plus en service.

— Je vous paierai généreusement, laissa tomber Chiun sans relever l'injure.

Il faisait sauter discrètement une pièce d'or dans sa paume diaphane.

— Tes ronds, tu peux te les carrer, répondit le Portoricain sans sourire.

Chiun soupira et la pièce sembla lui échapper. Il se baissa aussitôt pour la ramasser et d'un rapide coup d'ongle écorcha le pneu avant-gauche du malotru.

Le taxi ne tarda pas à donner de la gîte à bâbord tandis que la chambre à air se vidait dans un sifflement distrait.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'inquiéta le chauffeur.

— Bneu américain, mauvais bneu, diagnostiqua Chiun d'une voix nasillarde.

Maugréant, le chauffeur descendit de voiture. Il avait toujours eu du mal à décoincer son ventre du volant. Il farfouilla dans son coffre et fit jaillir cric, manivelle et roue de secours. Le tout roula sur la chaussée en désordre.

Chiun, qui s'était faufilé entre les projectiles, se posa avec circonspection sur la moleskine gluante de la banquette. Ces taxis new-yorkais étaient de vraies poubelles : on y bouffait, s'y shootait, y faisait même des passes.

— Hé, mais qu'est-ce que tu fous là-dedans ? s'indigna le taxi en découvrant Chiun installé à l'arrière.

— J'attends que tu aies fini, expliqua Chiun.

— C'est bien mon jour de chance, soupira le chauffeur.

— C'est le destin, prononça Chiun de sa voix fluette en faisant gicler d'une pichenette le morceau de caoutchouc qui s'était coincé sous son ongle.

Trois heures plus tard, le taxi déposa Chiun devant le portail du sanatorium de Folcroft, à une trentaine de kilomètres de New York. Au début le chauffeur s'était un peu laissé tirer l'oreille pour aller si loin. Il avait fallu que Chiun lui fasse miroiter quelques pièces d'or pour qu'il se décide. Cela avait également décidé le chauffeur à lui offrir la tournée des grands-ducs. Au bout de deux cent cinquante kilomètres de détours, le compteur affichait près de cinq cents dollars.

— Ça fera mille dollars, annonça imperturbablement le chauffeur portoricain. Sans le pourboire, évidemment.

Il souriait de toutes ses dents à la pensée du match de foot qu'il irait voir le lendemain. Il avait bien l'intention de se mettre en repos le reste de la semaine.

— Ça fait quand même cher, s'étonna Chiun.

— On avait dit le double du compteur, rappela le Portoricain.

— Oui, mais de là à faire le grand tour de la région.

— Je connais pas bien la banlieue : j'ai dû me tromper une ou deux fois, ça arrive à tout le monde.

— Ça arrive aussi de crever une ou deux fois, non ? remarqua Chiun, s'intéressant soudain à l'un de ses pneus.

Le Portoricain le laissa se pencher en rigolant. Le vieux Chinetoque devait avoir dans les quatre-vingts balais. Mais le ricanement du chauffeur de taxi dérailla en hoquet de désespoir : sa roue arrière droite venait de s'effondrer en chuintant lamentablement.

— Oh, qu'est-ce que t'as fait à ma roue ? s'étrangla le taximan, les yeux arrondis d'incrédulité.

— Ne t'inquiète pas, fit Chiun en faisant le tour de la voiture, inquiète-toi plutôt pour tes autres roues.

Il inspecta les deux roues avant d'un air gourmand.

— Belles roues, commenta-t-il, elles doivent valoir dans les huit cents dollars, non ?

Il en effleurait déjà une de son ongle effilé.

— Fais pas ça ! supplia le Portoricain. Il faut que je rentre à New York.

— Mille dollars moins huit cents, ça fait deux cents, compta Chiun.

— C'est du vol ! s'indigna le chauffeur.

— Non, c'est une négociation.

— Bon d'accord, acquiesça le Portoricain, vaincu.

— Ah oui, mais il y a aussi celle-ci, se rappela Chiun.

Il s'était planté devant la roue arrière gauche.

— Encore quatre cents dollars, ça fait que tu me dois deux cents dollars.

D'une main tremblante, le Portoricain sortait un carnet de chèques crasseux quand Chiun l'arrêta d'un geste.

— Ah non, jamais de chèques dans les taxis, rappela-t-il.

*
* *

Smith n'eut que le temps de refermer son pupitre sur son écran d'ordinateur, que déjà Chiun le saluait cérémonieusement :

— Salut, ô Empereur Smith.

— Eh bien, je ne vous avais pas convoqué, fit le chef de CURE pour se donner une contenance.

Chiun avait à peine été annoncé par sa secrétaire, Mme Mikulka, qu'il se présentait devant Smith. Non pas que le vieil Oriental représentât un risque de fuite : le Maître de Sinanju ne comprenait rien aux ordinateurs. Pas plus que Remo d'ailleurs, qui arrivait tout juste à composer un numéro téléphonique.

— À propos, fit Smith, en s'asseyant en tailleur en face de Chiun, Remo n'est pas avec vous ?

— Il n'est pas rentré de sa dernière mission, commenta Chiun en battant des cils, mais cela ne saurait tarder.

— Curieux, remarqua Smith d'un ton soucieux. Selon un rapport que je viens de recevoir son objectif a été... euh... neutralisé.

Chiun eut un sourire entendu : Smith n'était jamais à l'aise pour évoquer la mort.

— Encore un joyau fixé à votre couronne, fit Chiun d'un ton égal.

Il se demandait pourquoi Smith prenait une expression défaite chaque fois qu'on lui annonçait la meilleure des nouvelles : la mise à mort d'un ennemi.

— Que puis-je faire pour vous, Maître Chiun ? demanda Smith, à contrecœur.

Il était sûr que le vieil Oriental allait encore le faire chanter pour obtenir plus d'argent. C'était toujours enrobé dans des formules incroyablement alambiquées et dithyrambiques mais ça revenait toujours au même : il cessait ses services à moins que... Et Smith, sous la pression d'une nouvelle crise majeure, devait chaque fois céder, consentir à des envois d'or toujours plus importants.

Effectivement, le vieil Oriental avait pris un air choqué :

— Empereur Smith, avez-vous oublié ? Il est temps de renégocier le contrat entre la Maison de Sinanju et la Maison de Smith.

— Les États-Unis, Chiun, pas la Maison de Smith, et je ne cherche pas à remplacer le Président des États-Unis.

Il soupira : Chiun voulait toujours le prendre pour le prétendant au trône du « Nouveau Royaume découvert par Chiun ».

(C'était le nom que le Maître de Sinanju avait donné aux États-Unis dans les chroniques de Sinanju qui relataient tous les faits de cette lignée d'assassins depuis des temps immémoriaux.)

— Et le contrat entre la Maison de Sinanju et les États-Unis n'arrive pas à échéance avant six mois, ajouta rapidement Smith.

— Quand il y a des négociations délicates, il vaut mieux s'y prendre à l'avance, remarqua gravement Chiun.

— Attendez, rétorqua Smith en se raidissant, je pensais qu'on allait purement et simplement renouveler le contrat. Ses termes vous étaient très favorables.

— Très favorables et infiniment généreux, approuva Chiun, si l'on considère, en particulier, le non-respect d'une clause sur laquelle notre contrat était basé.

— Non-respect d'une clause ? Quelle clause ? s'étonna Smith, fronçant les sourcils.

— Oui, il était prévu que j'entraîne un Blanc et c'était une erreur.

— Quelle erreur ?

Smith frissonna : les erreurs redressées par Chiun finissaient toujours par coûter très cher au contribuable américain.

— Eh bien, expliqua Chiun, il s'avère que Remo n'est pas un Blanc. Il murmura quelques mots en coréen.

— Qu'avez-vous dit ? s'inquiéta Smith.

— Je viens de prononcer son nom : Remo le Clair. Il est trop bon disciple pour être américain. Il est donc inévitablement coréen.

— Mais vous n'avez jamais entraîné d'Américains auparavant. Peut-être sont-ils naturellement doués pour les techniques de Sinanju...

Doctement, Chiun laissa tomber :

— Ce sont des Barbares incultes, nous le savons. Non, Remo est un Coréen clair, c'est tout.

— Par conséquent vos honoraires spéciaux pour former un Blanc n'ont plus raison d'être, remarqua Smith, tout en scrutant le visage de Chiun.

— Exactement.

— Donc, vous accepteriez une réduction du règlement, conclut Smith.

— Pas du tout, vous n'avez rien compris, contra Chiun. Pour la somme convenue vous auriez dû avoir une espèce de singe éructant, bruyant, nauséabond, velu et stupide au lieu d'un vrai Maître de Sinanju. Car Remo est un vrai Maître de Sinanju et, pendant des années vous en avez bénéficié pour le prix d'un Blanc débile. Ce qui exige une réparation radioactive.

— Vous voulez dire rétroactive, balbutia Smith qui n'avait rien pu déceler sur le visage de l'Oriental, mais qui avait enfin compris.

— Exactement, je vois que vous êtes d'accord, approuva Chiun, radieux devant la tournure de la négociation.

— Quelles sont vos demandes ? demanda le chef de CURE d'une voix étranglée.

— Il ne s'agit pas de demandes mais d'exigences, corrigea Chiun sereinement.

Il déplia un long parchemin et commença à lire sa liste :

— Deux jarres d'émeraudes, non taillées.

« Huit rouleaux de soieries de la dynastie Tang. Divers coloris.

« Une statue perse de Darius.

« Douze boisseaux de sesterces.

— Chiun, l'interrompt Smith, il s'agit d'objets d'art antiques, introuvables pour la plupart.

— Bien sûr, approuva Chiun, sinon, nous ne vous les demanderions pas.

— Mais mon gouvernement vous a déjà versé assez d'or pour couler la Corée du Nord.

— Mais aucun Maître de Sinanju avant moi n'a été obligé de vivre aussi longtemps dans des contrées barbares, errant comme une âme en peine dans des logements misérables, tout à fait indignes de son rang.

— Bon, soupira Smith, je double les livraisons d'or. Et on oublie les antiquités.

— Triple, chuchota Chiun.

— Double, tripler est impossible.

— Ce sont les Blancs qui sont impossibles, observa Chiun d'un ton sévère. D'ailleurs le mot n'existe pas chez Sinanju.

— Bon. OK : triple, céda Smith, épuisé. Mais après c'est fini. Vrai.

— D'accord, conclut rapidement Chiun.

Et, sans souffler :

— Maintenant que la question de l'or est réglée, voyons pour le reste.

— Le reste ? Il n'y a rien d'autre. De l'or, c'est tout. Nous étions d'accord là-dessus.

— Vous étiez d'accord, pas moi, observa le Maître de Sinanju, mais en réalité mes exigences sont modestes.

— De quoi s'agit-il, demanda Smith, méfiant.

— D'une seule chose, en vérité. De la terre. Remo et moi n'avons pas de domicile fixe dans ce pays odieux qui est le vôtre.

Smith se redressa, il avait mal aux jambes :

— Nous avons déjà, maintes fois, discuté de tout ça, Maître de Sinanju. Vous ne pouvez rester au même endroit très longtemps. C'est trop dangereux.

— Le bout de terre auquel je pense est éloigné de tout, le rassura Chiun en observant attentivement les efforts de Smith pour ranimer

ses jambes. (C'était toujours ce moment qu'il guettait avant de demander à Smith quelque chose de très délicat.) L'endroit est vaste avec beaucoup de fortifications et donc facile à défendre. Remo est moi, nous y serons en sécurité.

— Où ?

— C'est loin de toute habitation. Oh, il y a bien quelques bâtiments mineurs, mais personne n'y habite. Je ne demanderai pas qu'on les rase, Remo et moi, nous ferons avec.

— Vous est-il possible d'être plus précis ? Pourriez-vous montrer sur une carte ?

— Je ne connais pas sa location exacte, répondit Chiun en sortant un parchemin de la manche de son kimono. C'est... ah oui, c'est ici, dans la province de Californie. On m'a dit qu'il y a beaucoup de vermine et de souris.

— La Californie est grande, observa Smith.

— Ça porte un nom, affirma Chiun.

— Oui ?

— Ah, voici. Un drôle de nom, mais ça ne fait rien. Remo et moi allons nous y habituer... malgré les souris.

— Quel est ce nom ?

Chiun leva les yeux pleins d'espoir de son parchemin :

— Ils appellent cela Disneyland.

*

* *

Lloyd Darton paya ses quarante-neuf dollars et reçut en échange la clé de sa chambre. Pour le genre d'échange auquel il allait procéder, il aurait pu louer une piaule dans un des hôtels pourris du centre de Detroit. Mais c'était le genre d'endroit où on pouvait ramasser une balle perdue rien qu'en traînant à côté du concierge et Lloyd Darton n'était pas à quarante-neuf dollars près. Pas quand on était un spécialiste de sa qualité et qu'on pratiquait ses prix.

Une fois dans sa chambre qui fleurait l'anonymat et le désinfectant, Lloyd posa sa valise sur le lit, l'ouvrit et inspecta soigneusement son contenu. C'était un assortiment d'armes tenues en place par des sangles et des coussins de mousse et il vérifia que rien n'avait bougé. Satisfait de son examen, Lloyd Darton referma la valise et se laissa aller dans le fauteuil. Un coup d'œil à sa montre lui apprit qu'il était huit heures quarante-deux. Son client n'allait pas tarder. Il comptait être rentré chez lui au plus tard à neuf heures et demie.

À huit heures quarante-cinq tapantes, on frappa à la porte. Lloyd Darton sourit.

L'homme qui se tenait devant lui était grand, mince, et avait les

sortes d'yeux fixes et enfoncés que Darton avait si souvent remarqués chez ses clients. L'homme avait aussi une balafre sur la joue droite.

— Salut, fit Darton.

L'homme eut un bref signe de tête et entra dans la pièce. Il attendit que Darton ait fermé la porte à clé pour demander :

— Vous avez fait les modifications que j'ai réclamées ?

— Évidemment. Venez voir, répondit Darton en faisant claquer les fermetures de la valise.

Il ajouta :

— J'ai réglé la hausse mais, avec les accessoires, ce n'était même pas nécessaire.

— Pas de baratin, trancha le balafré.

Darton se dit qu'il ne connaissait même pas son nom.

Ses clients étaient presque tous comme ça : sans nom et avec des manières tout aussi innommables. Mais ils payaient bien et en espèces.

— Qu'est-ce que vous dites de ça ? reprit Darton sans s'émouvoir.

À gestes précis et rapides il assembla une série de pièces mécaniques noires et luisantes. Finalement, il fit claquer la crosse repliable et tendit à son interlocuteur une arme à l'air redoutable.

— Viseur à laser. Le dernier cri.

Le balafré la saisit et la fit sauter dans sa main.

— Vous avez fait des tirs d'essai ? demanda-t-il en l'ajustant.

— Bien sûr. Aucun écart. Elle est parfaitement ajustée. Une merveille de précision. Seul le calibre est un peu surprenant.

L'autre restant inexpressif, Darton poursuivit, curieux :

— 22 long rifle, c'est pas très professionnel, si vous voyez ce que je veux dire. Et puis, dans votre métier...

— Quel métier croyez-vous que je fais ?

Darton hésita avant de répondre :

— Tueur à gages.

Et, très vite, il poursuivit :

— Dans votre milieu, les gens aiment bien changer d'outils. Ça réduit les risques...

— Vous croyez que je ne le sais pas, grinça le balafré, mais je connais cette arme, je sais combien elle est précise.

— Vous avez raison, Mr euh...

— Remo, Remo Williams, dit le mince balafré, qui reprit, songeur :

— Et cette arme a une valeur sentimentale. Elle me rappelle ma femme.

Tout en parlant, il ajustait le pistolet sur le front de Darton que celui-ci sentit brusquement envahi de perles de sueur. Il adorait les armes. Il vivait avec elles et elles le faisaient vivre. Mais il n'aimait pas du tout qu'elles soient pointées sur lui.

— Très beau travail, Mr Darton, approuva le mystérieux balafré.

Très satisfaisant. Soyez gentil, faites-moi un dernier plaisir.

— Que puis-je faire pour vous ? s'enquit l'armurier, mal à l'aise.

— Arrêter de bouger, laissa tomber le balafre en pressant doucement la détente de l'arme.

Le coup partit sans qu'il sente la moindre résistance de la gâchette, limée à la perfection.

« Ça t'apprendra à vouloir m'apprendre mon métier », ricana-t-il intérieurement en voyant l'armurier basculer en arrière. Il ébaucha d'abord un mince sourire : il trouvait que les motifs du lit se mariaient assez bien avec les projections de cervelle. Puis il se rembrunit : cet imbécile lui avait fait parler de Maria et maintenant sa prédiction lui revenait :

« Tu connaîtras son nom et il connaîtra le tien et ce sera ton arrêt de mort. »

Il haussa les épaules pour réprimer un frémissement.

— Cette fois, Maria, tu t'es trompée, grommela-t-il d'une voix forcée.

Mais il crut entendre un rire cristallin dans le lointain. Le rire de Maria.

CHAPITRE IV

Remo Williams sentit la fumée avant même que l'avion ne s'arrête complètement. Les gens étaient encore attachés à leurs sièges, sonnés, silencieux. Cela permit à Remo d'entendre crépiter les premières étincelles du feu d'origine électrique. Il sut immédiatement que l'appareil tout entier allait s'enflammer comme du papier. D'un coup d'œil circulaire, il repéra les issues de secours : elles étaient toutes bloquées par les corps des passagers évanouis. Les premières volutes de fumées toxiques tourbillonnèrent au plafond. Il les suivit du regard et découvrit les trous que la rafale du pirate de l'air avait ouverts dans la cabine de l'appareil.

D'un bond, Remo se hissa sur deux dossiers de siège et explora du bout des doigts les plaques d'aluminium du plafond. Il sentit le métal, là où les déchirures des balles avaient affaibli la structure, et tira brusquement avec un mouvement de rotation. Une première plaque céda. Sans ralentir, Remo courut vers l'arrière, repliant au passage tout le plafond comme s'il s'était agi d'une boîte de sardines. Brutalement, le soleil brûlant du désert éblouit l'intérieur de l'avion. Sans perdre un instant, Remo courait maintenant vers l'avant de l'avion, arrachant par poignées les ceintures de sécurité des passagers inconscients, secouant les autres. Il comprit que certains ne se lèveraient jamais ; leurs cous formaient des angles impossibles.

Dans son dos, il sentait la brûlure empoisonnée du plastique en flammes. Le crépitement se transforma en chuintement. Se retournant, Remo découvrit Lorna, l'hôtesse de l'air, se débattant avec un gros extincteur.

Courageusement, la jeune femme attaqua la base des flammes. La nappe de mousse grésilla : elle éteignait le feu mais pompait aussi tout l'oxygène qui restait dans la cabine. L'hôtesse tituba, asphyxiée.

Au moment où elle allait tomber, Remo la rafla par la hanche et la hissa à l'air libre. Lorna tomba à genoux, toussant désespérément.

— Courage, lui lança Remo, je vais te passer des passagers.

La fille se ressaisit et leva le pouce en signe d'accord.

En bas, Remo commença la chaîne. Galvanisés, les passagers conscients se secouèrent et il les organisa, les plus forts s'occupant des

plus faibles. Très vite, Remo se retrouva seul dans la cabine. Même les morts avaient été évacués.

— Ce sera tout, je crois ! cria Remo à Lorna.

— Regardez sous les sièges, lui répondit-elle, les enfants se cachent souvent quand ils ont peur.

Remo approuva et remonta les rangées. Sous les derniers sièges, il aperçut le pirate kurde, roulé en boule.

— Ah oui, tu nous manquais, fit-il en l'attrapant par le collet.

Il allait repartir avec son preneur d'otages quand il entendit un son à peine audible, venant des toilettes. Ouvrant la porte, il découvrit une petite fille, cinq ans peut-être, réfugiée sous le lavabo, un pouce enfoncé dans la bouche, les paupières crispées, tremblant convulsivement. Elle gémissait doucement. C'était cette plainte qu'il avait entendue.

— Viens ma chérie, fit-il d'une voix douce, tu peux sortir maintenant. C'est fini.

En reconnaissant le pirate hébété, la petite fille poussa un cri terrifié et se mit à trembler encore plus fort.

— T'inquiète pas, fit-il en assommant discrètement le Kurde, tu vois, le méchant monsieur dort maintenant.

Avant que la petite fille n'ait eu le temps de réagir, il la prit sous son bras et bondit vers l'ouverture du toit. Juste à temps. S'embrasant d'un coup, les sièges de nylon transformèrent la carlingue en un gigantesque four.

*

* *

Une heure plus tard, l'avion avait fini de se consumer. Il n'était plus qu'une carcasse calcinée fumant sous un soleil de plomb.

Lorna achevait d'arrimer une attelle autour du bras cassé d'une femme évanouie. Elle n'avait pas hésité à déchirer sa jupe et son chemisier pour en faire des bandes et fixer les éclisses sur les membres brisés.

— Vous avez fait du bon travail, fit Remo d'une voix chaleureuse quand elle se redressa, tapotant les lambeaux de son uniforme pour en secouer la poussière.

Décidément, elle a un corps magnifique, pensa Remo. Mais surtout, il estimait cette fille de plus en plus. Elle avait su se donner sans compter, sans geindre et sans rien attendre en retour.

Elle tourna vers lui un visage rosissant et se racla la gorge.

— Vous avez découvert quelque chose, demanda-t-elle.

— Du désert, à perte de vue. Mais on devrait recevoir bientôt des secours, ajouta-t-il d'une voix rassurante. Ils ont dû nous suivre au

radar.

— Pas nécessairement, le détrompa l'hôtesse de l'air, parfois on tombe entre deux radars. Mais ils finiront bien par s'apercevoir de notre absence et enverront des secours. Vous avez des instructions en attendant ?

— Pourquoi moi ? demanda Remo, faisant à moitié semblant de s'étonner.

— Le cockpit a été broyé au moment de l'atterrissage forcé. L'équipage est mort, ça fait que c'est vous qui commandez.

Remo hocha la tête d'un air absent. Il observait la petite fille qu'il avait sauvée *in extremis*. Elle était accroupie à côté de deux corps allongés dans le sable, immobiles, un mouchoir recouvrait leur visage.

Remo s'agenouilla à côté de la gamine.

— C'étaient tes parents ? demanda-t-il doucement.

— Ils sont au ciel maintenant, répondit la petite.

Elle avait des larmes plein les yeux. Remo la prit dans ses bras et la ramena à Lorna.

— Prends-en bien soin, fit-il en lui remettant l'enfant.

— Où vas-tu, s'inquiéta l'hôtesse.

— Faire mon boulot, répondit Remo en marchant droit sur le désert.

*

* *

Le vent avait poussé le sable, brouillant les traces de pas mais le vent et le sable bougeaient en vertu de lois subtiles que Remo lisait à livre ouvert. Rien qu'en regardant le sable, il pouvait reconnaître les empreintes disparues. Et il savait qu'il était proche. Tout proche.

Remo avait tué plus d'hommes dans sa vie qu'il ne pouvait compter. Certains n'étaient que des données inscrites dans un programme d'ordinateur, des « objectifs à terminer avec extrême prudence », dans le jargon de son univers. Il en avait tué d'autres en état de légitime défense. Parfois, il avait tué sans y apporter aucun sentiment, comme un chirurgien qui opère. D'autres fois, il avait été si écœuré qu'il avait voulu démissionner du CURE.

Mais, ce soir, les yeux gorgés du rouge sanglant du soleil couchant, Remo allait tuer pour lui-même.

Il trouva le pirate kurde accroupi derrière une dune. L'homme clignait des yeux, ébloui par les derniers reflets du soleil.

— On n'y voit rien du tout, se plaignit-il, apparemment pour dire quelque chose.

— Moi si, répondit Remo.

— Qu'est-ce que tu vois ?

— Je vois un animal détraqué qui a privé une petite fille de ses parents pour une cause qui ne les concernait pas ! siffla Remo.

— Hé, pas la peine de hurler ! protesta le Kurde. Je n'y suis pour rien, je suis une victime moi aussi ! J'aurais pu mourir moi aussi.

— TU vas le faire.

— Je me rends, fit le pirate, les yeux exorbités.

— Les autres aussi s'étaient rendus, répondit Remo gentiment.

Remo avait appris trois fois à tuer. Une fois, au Viêt-nam, une autre fois comme policier. La dernière enfin, comme assassin de Sinanju. Chaque méthode était différente mais elles avaient toutes un point en commun : on lui avait appris à tuer vite et sans fioriture. Mais cette fois, il enfreignit toutes les règles. Il tua lentement, très lentement.

Quand ce fut fini, Remo frotta ses mains sur le fin sable rouge qui s'étendait à perte de vue, comme un océan de sang.

CHAPITRE V

Si on pouvait mesurer le succès aux titres des journaux, Lyle Lavalette était sûrement le plus grand génie de l'industrie automobile depuis Henry Ford.

Il était le chouchou des médias et la masse des coupures de presse qui lui étaient consacrées était si volumineuse qu'il avait dû les transférer sur micro-fiches. On parlait d'« Auto-superstar », de « Formule Un de Detroit (4) », d'« Outsider de la route » et même de « Monsieur 300 chevaux ». Ça, c'était sa citation préférée.

Lyle Lavalette n'avait pas volé sa réputation, il l'avait forgée à la force du poignet. Dans l'univers grisâtre de l'industrie automobile américaine, il était le seul à mener une vie éclatante. Il passait des nuits à danser avec les mannequins en vue dans les discothèques à la mode, alimentant la chronique mondaine de ses flirts, mariages et divorces successifs avec des vedettes du show-biz. Il avait toujours un bon mot pour les médias et trois fois par an offrait des superbes cocktails à tous les pros de la presse.

Malheureusement pour Lavalette, les constructeurs automobiles étaient des épiciers mesquins dont les regards étaient davantage rivés sur les livres de comptes que sur les gros titres de presse. Et « Monsieur 300 chevaux » n'avait jamais pu tenir plus de cinq ans chez un des grands constructeurs.

En tant que chef de conception chez General Motors, il avait conseillé de réduire la taille des Cadillacs.

— Laissons tomber les ailerons, plus personne n'en veut, avait-il prédit.

C'était en 58 et heureusement on l'avait mis à la porte.

Chez Chrysler, il avait assuré que l'heure était aux grosses voitures.

— Question de standing, avait-il affirmé.

La crise pétrolière était arrivée juste après et Chrysler avait frôlé la faillite. Lavalette avait fait partie de la première charrette.

Chez Ford, il avait tenu assez longtemps pour bloquer le développement d'un moteur quatre-cylindres destiné à concurrencer les voitures japonaises.

— Les Japs ne feront jamais que de la merde, avait-il prophétisé.

Il n'avait pas non plus prévu son licenciement. Mais c'était dans les manières des industriels de Detroit de ne jamais virer ostensiblement. On ménageait toujours à Lavalette une sortie honorable et ses « démissions » étaient chaque fois prétextes à de grands cocktails où il laissait entendre aux gens de la presse, abrutis de champagne et de petits fours, qu'il avait de grands projets.

Le lendemain, les articles des journaux se faisaient l'écho de rumeurs selon lesquelles... On s'interrogeait, commentait, sous des titres ronflants : « Lavalette rebondit ». « L'atout maître de l'Outsider », « Le nouveau projet secret de Lavalette ».

Le nouveau projet de Lavalette fut enfin dévoilé. Il allait fabriquer sa propre automobile.

Il se rendit au Nicaragua et persuada les dirigeants du pays de financer son projet. L'automobile serait la Lavalette. Après cinq ans de « recherches » et de « consultations » dont les budgets finissaient directement ou indirectement dans les poches de Lavalette, le premier véhicule sortit de chaîne. Il n'alla pas loin : sa transmission tomba avant d'arriver à l'aire de parking.

La première année, soixante et onze Lavalette furent vendues. Toutes perdirent leur transmission. Sans exception. Celles qui purent être réparées en adoptant des transmissions de Renault, n'allèrent pas beaucoup plus loin. Leur carrosserie rouillèrent et leurs pots d'échappement se désintégrèrent.

Une nuit sans lune, Lavalette s'enfuit du Nicaragua. Arrivé à New York, il donna de son départ à la cloche de bois un récit si haletant, qu'il parut le lendemain dans tous les journaux à grand tirage sous des titres du genre : « L'Outsider s'échappe de l'enfer communiste », « L'évadé des Sandinistes », le « Rescapé des Stalines tropicaux ». Tous avaient compris qu'« ils » n'avaient pas voulu qu'il réussisse. Lavalette ayant réussi à ne pas expliciter qui « ils » étaient mais nombreux étaient ceux qui étaient prêts à croire à un complot capitalo-communiste. Et personne ne pensa à mentionner que le gouvernement du Nicaragua avait investi neuf cents millions de dollars dans l'affaire.

Et maintenant, dans sa suite au luxueux *Detroit Plaza*, Lyle Lavalette se préparait à nouveau à affronter la presse.

Planté devant un miroir en pied, la « superstar de l'autobusiness » inspectait avec un soin maniaque le pli de ses pantalons de lin blanc. Finalement, il eut un hochement de tête approuvateur et passa à sa veste Anastasio Capucci. Elle était parfaite, serrant sa taille de guêpe et amplifiant sa carrure. Parfaite ? Presque parfaite : il décida qu'on pourrait encore la rembourrer aux épaules. La pochette enfoncée dans la veste avec une négligence étudiée dressait ses deux pointes, l'une plus haute que l'autre. Rien à redire : elle s'accordait parfaitement avec sa cravate qui, elle-même, semblait refléter l'éclat de son épaisse

chevelure blanche. Pendant des années, il avait fait courir le bruit que ses cheveux étaient subitement devenus blancs à quinze ans. Dans des circonstances dramatiques sur lesquelles il laissait planer un mystère total. La vérité était que dès la primaire on l'appelait poil de carotte et que depuis trente ans il se faisait faire une teinture par un coiffeur privé, vivant dans la terreur qu'un jour on perce son secret et que les fouille-merde des journaux à scandale exposent sa supercherie au grand jour. Il voyait déjà les gros titres : « La superstar de l'auto carbure au rouquin », « Monsieur 300 chevaux se teint comme une femme ».

Lyle Lavalette était en train d'inspecter la face cachée de sa crinière à l'aide d'un miroir-loupe quand sa secrétaire personnelle entra dans sa suite.

— La presse est déjà là ! claironna-t-elle en gonflant la poitrine.

L'effet était très réussi. Il l'avait personnellement sélectionnée parmi soixante autres candidates, toutes soumises au « test du coude », qu'il avait lui-même mis au point.

Cela consistait à demander à la patiente de croiser ses doigts derrière la nuque comme un prisonnier de guerre. Les coudes saillaient alors devant la figure.

— Maintenant avancez vers le mur, commandait Lyle Lavalette.

— C'est tout ? s'étonnaient les jeunes femmes.

— Jusqu'à toucher le mur avec vos coudes, acquiesçait « Monsieur-muscle de l'auto ».

Celles qui réussissaient le test avaient perdu.

Sept d'entre elles furent retenues : leur poitrine avait touché le mur d'abord. Miss Melanie Blaze réussit la deuxième batterie de tests, qui comprenait un premier exercice de genuflexion sous le bureau. Miss Melanie Blaze ne savait pas taper deux mots sans faute de frappe mais elle ne pouvait pas non plus entrer dans une pièce sans faire cafouiller les conversations des mâles présents. Ce dont Lyle Lavalette, très habitué à l'ampleur des appas, profitait aussitôt pour arracher à ses interlocuteurs de surprenantes concessions.

Soudain Lyle Lavalette poussa un hurlement de détresse.

— Melanie ! Venez me tenir ce miroir !

Miss Melanie Blaze se précipita. Son patron avait changé de couleur et il fixait un point sur sa nuque. Elle regarda, s'attendant à trouver une tumeur maligne, peut-être un fibrome annonciateur du sida.

— Vous voyez pas, espèce d'idiote ? s'impatienta Lyle Lavalette.

Mais la jolie rousse eut beau écarquiller ses yeux pervenche, elle ne vit toujours rien.

— Vous voyez pas plus loin que le bout de vos seins, trépigna le galant homme, là, sous votre nez, ce cheveu !

La fille vit enfin le poil coupable.

— Franchement, Monsieur, il faudrait un microscope pour le remarquer.

— Ne vous moquez pas de moi, Miss Blaze, imaginez le désastre si un journaliste se trouve dans la salle, vous voyez déjà les gros titres : « Lavalette perd ses cheveux ».

— Je vais chercher un peigne, dit la jolie rousse d'un ton pacifiant.

— Pas de peigne, hurla Lyle Lavalette, hystérique. Vous voulez tout foutre en l'air ? Allez me chercher une pince à épiler et une bombe de laque.

Quand elle revint, il dirigea les opérations comme s'il s'agissait d'une opération à cœur ouvert.

— Voilà, aïe, doucement, parfait, maintenant la laque.

Miss Melanie Blaze répandit un rapide nuage.

— Non, mettez-en un max, faut pas qu'un autre en profite pour redresser la tête.

— Mais la couche d'ozone ? hésita la rousse voluptueuse.

— J'emmerde la couche d'ozone, c'est pas sur elle que je construis mon image.

— En tout cas, monsieur Lavalette, vous mettez le paquet pour soigner votre image.

— Ma petite, de nos jours, y a que l'image qui compte.

*

* *

— Au fait, qui c'est qu'on attend ? demanda le photographe au journaliste debout à côté de lui dans la grande salle de réception du *Detroit Plaza*.

— Lyle Lavalette, répondit le journaliste, légèrement agacé.

— Lyle Lavalette, jamais entendu parler, qui c'est ? insista le photographe.

— Lyle Lavalette : monsieur 300 chevaux, l'autosuperstar, ça vous dit rien ?

— Rien du tout.

— Vous êtes vraiment un plouc, siffla le journaliste.

Ces prolos de photographes étaient d'un nul. Il lui jeta un rapide coup d'œil en coin.

« Sale tête en plus », jugea-t-il.

L'homme était lourd et mince. Son visage marqué, aux pommettes et aux orbites trop creuses, était brutalement balaféré sur la joue droite.

— C'est lui ? demanda le photographe en entendant un soudain brouhaha.

— Ouais, cracha le journaliste.

— Vous savez qu'il se teint les cheveux ?

— Vous feriez mieux de prendre vos photos, répondit le journaliste en haussant les épaules.

Pris sous le crépitemment des flashes, Lyle Lavalette resplendissait, offrant ses dents magnifiques à la postérité.

— Mesdames et Messieurs de la presse, mes chers amis, entonna-t-il, je suis heureux de vous retrouver, heureux de pouvoir sentir à travers votre présence la chaleur de la démocratie et de la liberté. Vous savez que je sors de l'enfer, que j'ai dû, pendant des années, mener un combat sans issue sous le joug communiste, que je me suis échappé par miracle, grâce en soit rendue à Dieu. (Aux États-Unis ça marchait toujours.) Mais cette expérience ne m'a pas brisé, elle a façonné mon caractère et a renforcé ma foi. Sous le poids de la solitude et la répression, j'aurais dû sombrer dans le désespoir. Au lieu de cela, j'ai trouvé une dimension intérieure et j'ai juré alors d'apporter un peu de bien-être à notre humanité.

Lyle Lavalette s'arrêta un instant, les yeux humides, le temps pour les photographes d'engranger sur celluloïd sa foi en l'homme. Il reprit :

— À peine revenu ici, je me suis mis au travail, discrètement, avec acharnement et ce qui est sorti de cinq ans de travail obscur, dans le secret d'un petit laboratoire, c'est, j'en suis sûr, une voiture qui va révolutionner l'histoire de l'automobile et la face de notre société.

Un hoquet de saisissement parcourut la foule. Les opérateurs de télé avancèrent encore, braquant leurs caméras directement dans la figure de Lyle Lavalette.

— Hélas, toute grande découverte attire des convoitises et des hostilités à la dimension des intérêts qu'elle dérange et, avant-hier, des voleurs ont pénétré dans le périmètre de notre nouvelle usine pour y dérober notre, prototype. Ils croyaient faire disparaître ainsi le seul exemplaire de cette machine révolutionnaire... Eh bien, ils se sont trompés.

Sur cette nouvelle annonce, théâtralement amenée, les flashes se mirent à crépiter de plus belle.

Lyle Lavalette sourit et leva les bras avant de reprendre :

— Mes amis, demain, dans ma nouvelle usine, je vous montrerai le produit de ma compagnie : la Dynauto. Je profite de cette occasion pour adresser une invitation solennelle aux trois grands de l'industrie. J'espère que les présidents de General Auto, American Auto et National Auto seront présents et qu'ils pourront découvrir à quoi le futur va ressembler. Voilà, j'ai tout dit pour aujourd'hui. Je vous donne rendez-vous à demain. Merci d'être venus.

Sans laisser le temps à son audience de réagir, Lyle Lavalette sourit une dernière fois et descendit de son podium d'un pas rapide.

— C'était ça la conférence de presse, s'étonna un journaliste de *Pryboy* en agrippant Miss Melanie Blaze par un bras.

La secrétaire personnelle haussa les épaules, mouvement qui déclencha une houle dans son imposante poitrine. Halluciné, le journaliste tendit la main. La rousse hurla hystériquement : deux coups de feu venaient de claquer au même moment et son patron bien-aimé lui retombait dans les bras.

Aussitôt la salle retentit de cris.

— Où est le tireur ? hurla le plus rapide des gens de télévision, je lui offre un contrat exclusif et le meilleur avocat pour qu'il apparaisse au journal de huit heures sur TV 1.

— Je double la mise, vociféra son concurrent de Supercanal.

— Hé, minute, s'indigna le premier, j'ai même pas encore mentionné de prix.

— Je signe le chèque en blanc, contra son collègue du réseau câblé.

L'homme brandissait un carnet de chèques à bout de bras, espérant que le tireur pourrait l'apercevoir. Son confrère sortit une carte dorée.

— J'ai une carte de crédit pour vous ! C'est encore mieux.

— Arrrrgh, gémit Lyle Lavalette, allongé au sol.

Dix micros et vingt caméras furent brandis sur lui.

— On peut vous citer ? demanda un interviewer.

— Qu'avez-vous voulu dire ? demanda une autre.

Les gens de presse filmèrent longuement le visage grimaçant de Lyle Lavalette et le décolleté vertigineux de Miss Melanie Blaze penchée sur lui, les yeux emplis de larmes. Ils se filmèrent en train de filmer. Ils ne ratèrent rien, sauf le tueur.

Dès qu'il eut tiré à bout portant sur son « contrat », le tueur, un grand type balafré, remit son 22 LR Beretta Olympique dans son étui de caméra et sortit posément de la pièce. Il connaissait son monde et savait que personne ne chercherait à le retenir. Dans toute l'histoire de la presse on n'avait jamais vu un journaliste intervenir pour sauver quelqu'un. On les avait vu filmer des gens en train de mourir sans jeter une couverture. Prendre les interviews de criminels sans lever le petit doigt pour qu'ils se fassent arrêter. Laisser des désespérés sauter dans le vide pour faire une photo choc. Les plus « professionnels » poussaient même le « devoir d'information » jusqu'à donner un petit coup de pouce au destin. Comme ces reporters de la télé anglaise qui payaient les soldats nigériens d'Adekunle, le « scorpion noir », pour tuer les prisonniers biafrais devant leurs caméras.

Tandis qu'il franchissait la porte, le balafré eut même le temps d'entendre les journalistes commenter la nouvelle.

— Ça devait arriver. Il les dérangeait trop.

— Qui ça, les politiciens ? demanda l'autre.

— Non, les trois grands. Il allait faire baisser leur chiffre d'affaires.

Le tueur eut un mince sourire. Il savait, lui, pourquoi Lavalette avait été abattu : parce qu'il était le premier sur la liste.

Le même après-midi, le *Réveil de Detroit* reçut une note anonyme qu'elle publia aussitôt :

Lyle Lavalette, avertissait la note, n'est que le premier. Les autres grands de l'industrie automobiles vont payer à leur tour pour leurs crimes contre la nature. Ils ont trop longtemps infesté l'univers de leurs horribles machines polluantes. L'heure du châtiment a sonné.

*

* *

De sa fenêtre du sanatorium de Folcroft, Harold W. Smith surveillait distraitement les évolutions d'un yacht filant sous le vent dans le détroit de Long Island. Il se disait que CURE, son organisation, était, à l'image de ce bateau, inclinée à la limite de la rupture.

Smith était soucieux. Il venait de recevoir un coup de fil du Président des États-Unis.

— Je sais que je ne peux que vous suggérer des missions, avait entamé celui-ci de sa voix chaleureuse.

— Oui, Monsieur le Président, je vous écoute, avait répondu Smith, attendant la suite (la voix du Président était chaleureuse, quelles que soient les circonstances).

— Vous avez vu cette histoire à Detroit ?

— Oui, on dirait que ça peut devenir sérieux.

— Un peu mon neveu, que c'est sérieux, approuva le Président. Notre industrie automobile arrive déjà tout juste à s'en sortir. On ne peut pas permettre à des cinglés de la foutre en l'air en tuant toutes les têtes d'affiche.

— Heureusement que Lyle Lavalette portait un gilet pare-balles et qu'il a survécu, remarqua Smith.

— Ouais, je crois que les autres ont besoin de plus que d'un gilet pare-balles. Ils ont besoin de vos deux gars.

— Je vais voir, monsieur le Président, fit Smith en raccrochant.

Smith pouvait se permettre d'être abrupt. Il était inscrit dans les statuts de CURE que les Présidents successifs n'avaient pas de pouvoirs sur l'organisation. C'était pour prévenir une excessive ingérence de l'exécutif dans une opération tellement secrète que seule une poignée d'hommes en connaissaient l'existence. Le Président n'avait droit de donner qu'un ordre à CURE : celui de s'autodétruire.

Mais si Smith était si abrupt, c'était parce qu'il avait étudié la liste des invités à la réception de Lyle Lavalette. Tout en bas, un nom l'avait fait sursauter : Remo Williams, photographe.

Pour une raison inconnue, Remo Williams travaillait pour son

compte et Smith allait être obligé d'agir.

CHAPITRE VI

— Moi, je dis : on se tire ! aboya Lawrence Templey Johnson.

— Et moi, je dis qu'on reste, répondit calmement Remo en détaillant l'homme qui venait d'intervenir.

La cinquantaine massive, le mufle brutal et rouge brique, il avait tout à fait le genre à terroriser ses conseils d'administration. Même perdu au milieu du désert, son costume trois-pièces réduit à un short, un relent d'autorité abusive flottait encore autour de lui comme une vieille odeur de crasse.

— Et moi, je veux savoir pourquoi, reprit Lawrence Templey Johnson en avançant sa masse d'un air menaçant.

Il devait faire dans les deux cent cinquante livres, muscles, graisse et os confondus.

Sans répondre, Remo s'approcha d'une femme au bras cassé. Malgré l'éclisse que Lorna avait fixée sur sa blessure, la femme grimaçait, le visage livide de souffrance.

Remo s'assit à côté d'elle et, tout doucement, se mit à palper le bras rompu. Peu à peu ses doigts sentirent les fractures du radius et du cubitus. Les os avaient été brisés en trois endroits. Il pouvait sentir les courants d'énergie brûler là où les esquilles étaient entrées dans la chair. Très lentement, il massa le membre, remettant les morceaux d'os en ligne.

— Ah, je vous ai posé une question, je vous demande d'y répondre ! hurla le gros homme qui s'était hissé sur un rocher.

Il lança un regard circulaire pour guetter les approbations.

« On dirait un politicien », pensa Remo.

— Ça va mieux ? demanda-t-il à voix basse à la femme.

— Un peu, fit-elle avec un pauvre sourire.

Soudain elle poussa un cri. D'un coup sec, Remo venait de tirer sur son bras. Quand l'onde de choc retomba, elle sut que ses fractures venaient d'être réduites. Remo était déjà occupé à lui masser le cou pour atténuer la sourde douleur qui ne tarderait à accompagner la guérison.

— Merci, fit la femme.

— Hé, je vous cause, vociféra Lawrence Templey Johnson, vous

pourriez avoir la politesse de me répondre. Non mais, regardez-moi ce type, vous avez vu un peu comment il est habillé ?

Il prenait à témoin les autres passagers, éparpillés sur le sable, l'air morne. Il reprit :

— Ce type est un minable. Si ça se trouve, il répare des bagnoles ou conduit un taxi. C'est moi qui commande et je dis qu'on se tire.

Tranquillement, Remo se redressa et secoua la poussière accrochée à son pantalon.

— Nous restons parce que les secours vont arriver et qu'il faut rester près de l'appareil. Si nous partons, cela compliquera les recherches.

— Ça fait des heures qu'on les attend ces secours. Je dis qu'on se tire.

— On reste.

— On n'a qu'à voter, décida Lawrence Templey Johnson, on est en démocratie.

Il se voyait déjà la vedette d'une production hollywoodienne.

— Non, fit Remo, on est dans le désert. Et ceux qui partiront mourront.

— Que ceux qui veulent partir, se lèvent avec moi.

Les naufragés votèrent avec leurs fesses, en les laissant bien calées dans le sable.

— Bande de cons, grogna Lawrence Templey Johnson, moi, en tout cas, je me tire.

— Désolé, fit Remo, mais je ne peux pas vous laisser partir.

— Et pourquoi, s'il vous plaît ?

— Parce qu'il a eu assez de morts comme ça. Même stupide, je ne veux pas que vous finissiez comme ronron à vautours.

Descendant pesamment de son rocher, Lawrence Templey Johnson avança sur Remo. Il semblait énorme à côté de lui.

— Mon petit gars, fallait manger plus de soupe pour me parler comme ça, fit-il en lui envoyant son index dans la poitrine.

— Johnson, dis bonne nuit au monsieur, fit Remo imitant le ton qu'on prend avec un enfant.

Puis, imitant l'enfant, il murmura d'une voix haut perchée :

— Bonne nuit, Monsieur.

En même temps, il saisit Lawrence Templey Johnson à la gorge et serra brièvement. Cerveau vidé, le gros homme s'écroula comme un bœuf à l'abattoir.

— Il n'est pas blessé ? s'inquiéta Lorna.

— Juste endormi, répondit Remo en secouant la tête.

Il frappa dans ses mains.

— Bon, il fait froid la nuit dans le désert. On se resserre en attendant les secours.

- Ils vont venir ? demanda une voix fluette.
Remo reconnut la petite orpheline.
— Bien sûr ma chérie, je te le promets.
— Bon, alors je vais dormir.

*
* *

Plus tard, alors que les étoiles crevaient une à une le ciel d'ébène, Remo et Lorna se glissèrent hors du campement de fortune.

— Vous ne m'avez pas dit votre nom, fit Lorna en lui saisissant le bras.

— Je n'en ai pas.

— Vous savez, au début, même si j'étais attirée par vous, je vous prenais pour un macho taré.

Elle s'était mise à lui caresser le visage.

— Ne vous approchez pas trop, lui souffla-t-il.

— Pourquoi ?

— Parce que, quand les secours arriveront, je partirai. J'aimerais même que vous ne parliez pas de mon rôle.

— Vous êtes un criminel en fuite ou quelque chose comme ça ?

— Quelque chose comme ça, oui. Mais ne cherchez pas à savoir.

— Et les autres ? Et cette petite fille ? Elle vous adore.

— Je sais, murmura Remo, la voix rauque. Vous savez, j'étais orphelin et j'ai toujours vécu seul. Il a fallu cet accident pour que je me sente, pour la première fois, appartenir à un groupe. Mais je partirai quand même quand les secours arriveront.

— Alors ça nous laisse un petit peu de temps, murmura la fille en effleurant la bouche de ses lèvres.

Remo lui saisit le poignet, prêt à commencer le lent massage qui était la première étape des techniques amoureuses de Sinanju. Soudain, il se ravisa :

« Et merde, tant pis pour le Sinanju de l'art d'aimer. »

Leurs corps s'étaient trouvés spontanément, s'exploraient en désordre. Elle s'ouvrit sous lui et il se sentit glisser en elle. Leurs bassins s'entrechoquèrent et leurs chairs palpitérent l'une contre l'autre, gorgées de sang. Elle cria presque aussitôt. Leur plaisir monta très vite et il ne fit rien pour se retenir. Ils hurlèrent, éclatèrent de rire, retombèrent l'un sur l'autre, heureux. Remo resta longtemps à regarder les étoiles après qu'elle se fut endormie dans ses bras, sachant que cet instant ne se reproduirait pas.

*
* *

Le téléphone sonnait depuis trois heures à intervalles réguliers mais Chiun refusait toujours de répondre. Si c'était Remo, qu'il attende, comme tout bon disciple. Si c'étaient les autres, ils n'avaient pas d'importance.

Enfin, ayant estimé que le demandeur d'audience avait assez attendu, Chiun décrocha le téléphone. Tout d'abord, il n'entendit qu'une série de crachotements et de sifflements.

« Stupide technique, stupide empereur », pensa-t-il en lançant dans l'appareil :

— Empereur Smith, c'est vous ? J'avais cru d'abord que c'était Remo.

— Pourquoi, vous avez des nouvelles de lui ? fit la voix inquiète de Smith.

— Non, mais j'attends son appel d'un moment à l'autre.

— Chiun, fit Smith, le ton grave, selon un de mes rapports, Remo serait à Detroit, occupé à tuer les patrons de l'industrie automobile américaine.

— Bon, tant mieux, au moins c'est signe qu'il travaille.

— Mais non, Chiun, vous ne comprenez pas, il opère sans ordres.

— Tiens, comme c'est bizarre, s'étonna Chiun, puis, d'une voix soudain pleine d'espoir : Peut-être qu'il essaye de gagner un peu d'argent au noir pour le distribuer aux pauvres de Sinanju.

— Chiun, il faut qu'on l'arrête, avertit Smith.

— Qu'est-ce que vous avez contre les pauvres de Sinanju ?

— Chiun, écoutez-moi bien, Remo est devenu cinglé. Il est peut-être passé de l'autre côté.

— Quel autre côté ? Il n'y a que Sinanju.

— Chiun, s'impatiente Smith, vous ne comprenez pas. Remo a abattu un homme à coups de pistolet.

— Aiiiie, fit Chiun d'une voix perçante. Un pistolet ! Remo ne ferait pas ça : profaner Sinanju avec une arme mécanique.

— Quelqu'un a tiré sur le président de Dynauto aujourd'hui. On a vérifié la liste de toutes les personnes présentes à ce moment-là. Le nom de Remo y figurait.

— Ça ne veut rien dire.

— Allez quand même à Detroit. La victime s'appelle Lyle Lavalette. C'est un constructeur automobile de premier plan, surtout dans les médias. Il semble qu'il était le premier d'une liste et que le suivant sera Drake Mangan, le patron de National Auto. Il vient d'écrire un livre et on le voit beaucoup à la télé. Si Remo ou quelqu'un d'autre cherche un impact médiatique, il constitue une cible toute désignée.

— Bien, acquiesça Chiun, j'irais à Detroit voir ce Mangan et je vous apporterai la tête de l'imposteur pour que vous puissiez faire des excuses à Remo et à moi-même pour avoir soupçonné Sinanju.

Au bout du fil, Smith sursauta, les tympans martyrisés. Là-bas, Chiun venait de raccrocher avec une telle force qu'on aurait dit que la ligne avait explosé.

CHAPITRE VII

Drake Mangan était devenu le patron de l'énorme conglomérat de National Auto par la bonne vieille méthode. Comme il n'était pas né le fils du patron, il avait épousé la fille du patron.

Depuis le début de l'industrie automobile, la famille Cranston avait été à la pointe de toutes les grandes innovations. Ses débuts remontaient à Jethro Cranston qui, en 1898, avait monté une machine à vapeur sur une voiture à cheval. Quand le vieux Jethro était mort, son fils Grant avait pris la relève et, sous sa férule, la firme avait pris une dimension internationale. Son fils Brant semblait promettre d'assurer la relève quand un camion avait mis un terme à tous les espoirs placés en lui. Grillant un stop, en 1959, le gros Mack avait pulvérisé la limousine du fils Cranston.

Les rênes de la société tombèrent alors entre les mains débiles de Myra Cranston, la seule héritière de la dynastie. À l'époque, Myra avait vingt-deux ans, était gâtée-pourrie et avait déjà subi, sans succès, deux cures de désintoxication. Et Drake Mangan était son petit ami.

Ils étaient en train de dîner dans un restaurant à la mode quand Drake Mangan avait appris la nouvelle de la mort de Brant. Il avait choisi le restaurant pour annoncer une autre nouvelle à Myra : qu'après huit mois de relations chaotiques au cours desquelles il avait surtout joué la nounou, il déclarait forfait.

Il avait pris soin d'attendre que Myra ait sifflé trois bouteilles de bordeaux avant d'aborder le sujet fatidique. Il espérait qu'elle serait assez saoule pour ne pas piquer une crise d'hystérie. Elle aimait bien piquer des crises, surtout depuis que son psy lui avait dit que c'était bon pour son inconscient.

— Myra, commença Drake Mangan après s'être raclé la gorge, je dois te dire quelque chose de très important.

Drake Mangan était un homme imposant. Chef comptable à la firme, il avait juste trente ans mais, à cause de sa silhouette puissante et de ses traits burinés, paraissait beaucoup plus que son âge. Son corps était néanmoins en pleine vigueur et ses sens le tourmentaient impérieusement : il savait maintenant pourquoi, dans la bonne société de Detroit, on avait surnommé Myra la vierge de fer.

— Oui, Drake, pouffa Myra, le regard brouillé.

— Nous nous connaissons maintenant depuis près d'un an et il arrive un moment où une relation s'approfondit ou s'étiole. Je crois que c'est notre cas...

Il allait porter l'estocade quand il aperçut les visages graves de deux policiers en uniforme.

— Mademoiselle Cranston, commença l'un d'eux d'une voix solennelle, je suis au regret de vous dire que votre frère... s'en est allé.

— Allé où ? bafouilla Myra, hébétée.

Les deux policiers échangèrent des regards embarrassés. Le plus vieux ouvrit la bouche mais Drake Mangan avait compris.

— Merci, messieurs, fit-il en glissant un billet de vingt dollars dans la poche de poitrine du flic. Il vaut mieux que je m'en occupe.

Les policiers parurent soulagés et s'éclipsèrent rapidement.

— Qu'est-ce qu'ils voulaient ? demanda Myra.

Elle était occupée à mélanger du vin blanc et du vin rouge dans une assiette creuse et s'était mise à laper le mélange.

— Je t'expliquerai plus tard, chérie.

— Chérie ? C'est la première fois que tu m'appelles chérie, gémit la jeune héritière.

— Parce que je viens de comprendre que je t'aime.

— Oh, c'est vrai Drake ? demanda Myra d'une voix extasiée.

— Je t'aime passionnément, chérie, tellement fort que je ne peux plus attendre de faire l'amour avec toi. Mais je te respecte trop pour te profaner. Marions-nous tout de suite pour que nous puissions nous aimer comme mari et femme.

— Oh, oui, gazouilla Myra en battant des mains.

L'officier de justice, réveillé au milieu de la nuit, se fit un peu tirer l'oreille, surtout quand il découvrit la fiancée étalée, étendue de tout son long sur le carrelage du grand hall.

Les jeunes mariés passèrent leur lune de miel devant le caveau de famille. Myra comprenait maintenant où son frère était parti, mais, eux-mêmes, n'allèrent nulle part et, trente ans plus tard, l'héritière des usines Cranston était toujours vierge.

Mais Drake Mangan s'en foutait. Avec son salaire d'un million de dollars par an, il pouvait se payer toutes les maîtresses qu'il voulait.

Drake Mangan n'était pas non plus très nerveux de nature. Il avait refusé la protection rapprochée que lui offrait le FBI.

— J'ai déjà deux gardes de corps, Myra, et ça fait déjà deux de trop, avait-il répondu à sa femme qui, à l'occasion d'un de ses rares moments de sobriété, lui conseillait d'accepter l'offre du FBI.

Ses gorilles étaient deux anciens professionnels du football américain. Il les tolérait parce qu'il pouvait déduire leurs salaires de ses impôts et qu'il aimait bien écouter leurs histoires de foot au repas

de midi. Sinon, ils étaient plutôt bruyants et, quand ils s'ennuyaient, ils avaient un peu trop tendance à s'amuser avec leurs flingues.

Aussi, quand il entendit des coups de feu résonner dans le hall d'entrée il ne s'émut pas plus que ça.

— Miss Manson, fit-il en appuyant sur l'interphone qui le reliait à sa secrétaire, allez donc voir ce qui se passe dans l'entrée.

La secrétaire revint très vite.

— Monsieur Mangan, fit-elle, essoufflée, ça va mal en bas.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Il paraît qu'un de vos gardes du corps a tiré sur un vigile de l'usine.

— Merde ! jura Mangan. Il ne se rend pas compte de ce que ça fait à nos primes d'assurance ? Bon, dites-leur de venir faire leur rapport.

— Ils ne peuvent pas : ils ont été abattus à leur tour. Par les collègues du vigile.

— Quoi ? Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? s'indigna le patron de National Auto. À qui avez-vous parlé ?

— Je ne sais pas. Il avait une drôle de voix dans l'interphone, une voix genre chinetoque. Il a dit qu'il arrivait.

Au même moment, l'ascenseur s'arrêta à leur palier et les portes s'ouvrirent.

— Assassin ! hurla Mangan, planqué derrière son bureau.

— Je ne signe pas d'autographe, annonça Chiun, tout sourire.

C'était si rare qu'un Blanc reconnaisse sa qualité au premier regard.

Il entra dans la pièce et en fit le tour de ses yeux noisette.

— Il me faudra un bureau. Celui-ci fera l'affaire, approuva-t-il en découvrant le salon annexe, abondamment fleuri.

— Qu'avez-vous fait à mes gardes ? s'exclama le patron de National Auto.

— Rien du tout, ils se le sont fait eux-mêmes. Je leur ai dit que j'étais un émissaire du gouvernement et ils ne m'ont pas cru.

— Ils se sont blessés en essayant de vous atteindre ? demanda Mangan qui n'en croyait pas ses oreilles.

— Ils n'ont même pas essayé, répondit Chiun en haussant les épaules.

— Vous avez parlé du gouvernement ? reprit Mangan en haussant la voix.

Il espérait ainsi que Chiun n'entendrait pas sa secrétaire appeler à l'aide.

« Joli assortiment de roses », pensait Chiun, « dommage que cette fille fasse tout ce bruit avec son téléphone ».

— Vous êtes très fortuné, dit-il en levant les yeux, d'ordinaire je protège la Constitution, aujourd'hui, sur la requête très personnelle du Président, je vous protège.

— Me protéger de quoi ?

— D'un assassinat illégal.

— Il y en a d'autres ?

Pour toute réponse, Chiun cracha sur le tapis. Il venait d'Iran.

Au même moment, les portes de l'ascenseur s'ouvrirent, livrant passage à quatre policiers, précédés de fusils à pompe braqués.

— Feu à volonté ! hurla aussitôt Mangan en plongeant derrière son bureau, un monstre d'ébène.

Il se boucha les oreilles mais n'entendit que des grommellements indistincts.

« Que foutent ces cons de flics ? » se demanda le PDG.

En désespoir de cause, il décida d'appeler le Président.

— Démerdez-vous, passez-moi le Président, aboya-t-il nerveusement dès qu'il eut le secrétariat de la Maison Blanche. Je suis Mangan, de National Auto, j'ai filé trois millions de dollars à la caisse du parti.

Il fut tout de suite en ligne.

— Monsieur le Président, je sais que ça va vous paraître dingue, mais auriez-vous par hasard envoyé un Chinetoque pour me protéger ?

— Décrivez-le-moi, répondit le Président sans s'étonner.

— Un mètre cinquante, dans les quatre-vingts balais, vêtu d'une robe de chambre dans les tons roses.

— Très bien, approuva le Président, je vois qu'il est déjà au travail.

— Pardon ?

— Vous pouvez vous détendre : vous êtes en de bonnes mains.

— Bonnes mains ? Elles sont toutes vieilles et ridées.

— C'est dans les vieilles marmites, Mangan... Il va vous protéger.

— Mais de quoi ?

— Du cinglé qui a déjà tiré sur Lyle Lavalette.

Mangan se figea. Dans la pièce on n'entendait plus un bruit. Pourvu que le vieux Chinetoque ne se soit pas fait dégommer par les flics. Le Président serait furieux.

Prudemment, le patron de National Auto pointa son nez au raz du plateau d'ébène. Mais il vit que Chiun n'était pas mort. Il sourit, les quatre policiers étalés à ses pieds. Ils gigotaient comme des perdus, liés tous ensemble par leurs menottes.

— M'sieur Mangan, hurla l'un d'eux en l'apercevant, appelez les renforts.

— Ce ne sera pas nécessaire, messieurs, une simple erreur.

Surmontant son dégoût, lui qui avait horreur de toucher le prolétariat, il fouilla dans leurs poches pour en extraire les clés des menottes.

— Vous savez qu'on devra rédiger un rapport, prévint le brigadier en se frottant les poignets.

— On pourrait peut-être s'entendre, fit Mangan avec un bon sourire.

Dans le hall d'entrée, ils trouvèrent le terrain d'entente. Les policiers pourraient acheter leur prochaine bagnole à moitié prix. En échange, dans leur rapport, ils parleraient de coups de feu accidentels. Quant au vieux Chinetoque, il n'avait jamais existé.

— Monsieur euh..., fit Mangan en rentrant dans son bureau.

— Maître Chiun, se présenta sobrement le vieil Oriental.

— J'ai vérifié, vous êtes bien qui vous affirmez être.

— Vous auriez pu me croire et vous épargner bien des ennuis.

— Ce qui est fait est fait, convint Mangan, mais en quoi puis-je vous être utile ?

— En évitant de vous faire tuer, fit Chiun, les yeux malicieux réduits à des fentes.

*

* *

Les hélicoptères de secours arrivèrent en plein milieu de la nuit, Remo fut le premier à les entendre et réveilla aussitôt Lorna.

— Ils arrivent, souffla-t-il à l'oreille de la jeune femme.

— Je n'entends rien, répondit-elle après avoir tendu l'oreille.

— Tu vas entendre, dans une petite minute.

Il poussa un soupir.

— Vous allez me manquer.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda-t-elle, espérant encore.

— Tu le sais bien, je vais partir maintenant.

— Je ne dirai rien, même pas ton nom, promit-elle, retenant ses larmes.

— Promets-moi encore une chose.

— Oui, souffla-t-elle.

— Prends bien soin de la petite.

— Je te le jure, sanglota-t-elle en se jetant dans ses bras.

*

* *

Remo courut longtemps pour chasser l'émotion qui étreignait sa poitrine. Il se força à grimper sans s'arrêter jusqu'au sommet d'une mesa qui surplombait la région. Du plateau, il découvrit le désert et là-bas, dans le lointain, les deux gros frelons posés à côté de la carcasse calcinée de l'avion. Des petits points – des gens – faisaient la queue à côté des appareils pour monter à bord.

Il reprit sa marche, soulagé.

À la nuit tombante, il trouva la vieille nationale et quelques kilomètres plus loin, un motel croulant. Le téléphone public marchait encore. Il appela d'abord New York mais Chiun n'était pas chez lui. Il fit alors un numéro spécial. L'appel transita par East Moline, dans l'Illinois puis par Iola, Wisconsin, avant d'aboutir au terminal de Smith.

— Oui, fit la voix lugubre du chef de CURE.

— Smitty, c'est moi, fit Remo. Je suis de retour.

— Remo, fit Smith après un silence, vous êtes toujours à Detroit ?

— Detroit ? s'étonna Remo. Je suis à Petaouchnok, Utah profond.

— Remo, quand êtes-vous arrivé dans l'Utah ?

— Hier, Smitty, rétorqua Remo d'un ton agacé. Mon avion s'est cassé la gueule. Vous avez dû l'apprendre aux nouvelles.

— Il venait de Los Angeles ?

— Bien sûr, je me suis fait l'« étrangleur des ravins » et après, j'ai pris le premier avion en partance.

— Remo, il faut que vous rentriez tout de suite à Folcroft pour un débriefing.

Remo se sentait bouillir. Le ton de Smith était insupportable de froideur et de méfiance.

— Smitty, débriefez bien ceci, fit-il sèchement. J'étais dans le désert et il faisait chaud, et tout le monde a été récupéré sauf le pirate de l'air que j'ai mis sur le sable. Voilà, fin du débriefing.

— Ne vous énervez pas Remo, plaida la voix acide de Smith, je dois respecter les procédures.

— À propos de procédures, j'ai encore quelque chose à ajouter, fit Remo. Écoutez bien.

À l'autre bout du fil, Smith, qui tendait l'oreille, poussa un cri de douleur. Dans l'Utah, Remo venait d'abattre sa main sur le combiné avec une telle force qu'il explosa en mille morceaux.

Smith continua à hurler dans un téléphone vide, Remo était parti.

CHAPITRE VIII

Le tueur se retint de sursauter. Une voiture noire venait de s'arrêter à sa hauteur dans le grand parking souterrain, si silencieux qu'il ne l'avait pas entendue. Côté chauffeur, la vitre teintée glissa de quelques centimètres, laissant dans l'ombre le visage du conducteur.

Dans sa voiture, le tueur balafré resta un instant immobile avant de descendre et de marcher vers la voiture noire. Toutes les vitres, même le pare-brise, étaient si sombres qu'il n'apercevait qu'une ombre indistincte derrière le volant.

— Williams ? interrogea le chauffeur invisible.

— Appelez-moi Remo, répondit le balafré.

Une grosse enveloppe brune apparut à la fente de la fenêtre.

— C'est pour le contrat sur Lyle Lavalette. Il y a aussi une adresse, celle d'une femme que le suivant va baiser tous les jeudis soirs. C'est là que vous pourrez l'avoir. Il s'appelle Mangan.

— Et Lavalette ? Il court encore.

— Vous l'aurez toujours assez tôt.

— J'aurais pu tranquillement le finir, siffla le tueur. J'ai ma réputation à tenir.

— Pas de problème pour votre réputation. Vous avez respecté les consignes, pas de balles à la tête. Pas de votre faute s'il portait un gilet pare-balles.

— N'empêche, quand j'exécute un contrat, je n'ai pas pour habitude qu'il donne une conférence de presse le lendemain.

— Nous suivons exactement le plan, Remo. L'un après l'autre et pas de tirs à la tête. On passe au suivant : Mangan.

— Au fait, cette lettre aux journaux, demanda le balafré, c'était vous ?

— Oui, ricana le chauffeur invisible. Un peu d'esbroufe pour faire diversion. Ça risque de vous compliquer un peu la tâche.

— Comment ça ?

— Ils vont resserrer la sécurité.

— Pas de problème.

— C'est pour ça que j'aime travailler avec les pros, conclut le chauffeur en faisant remonter la vitre.

La voiture noire démarra dans un puissant grondement, mais le tueur qui se faisait appeler Remo Williams ne bougea pas. Il se dit qu'il n'aimait pas ce contrat : il sentait trop la vengeance personnelle.

Il laissa passer cinq minutes et vérifia sa montre avant de grimper dans sa voiture. Pas la peine d'affoler le client. Un bon pro soignait toujours les détails. Ça l'aurait foutu mal de quitter le garage sur les talons du client et de se retrouver à sa hauteur deux minutes plus tard au feu suivant. Le genre d'incident qui rendait les clients très nerveux.

Le tueur n'était pas curieux de savoir qui l'avait « contracté » pour descendre les quatre plus gros bonnets de l'automobile US. Pourtant, il ne croyait pas une seconde à la fable de l'écologiste fou. Il aurait parié que c'était une histoire de rivalité interne mais il s'en foutait ; du moment qu'il était payé...

Ce qui le gênait le plus dans ce contrat c'était l'insistance du client à exclure les tirs à la tête. Les seuls sûrs, pourtant. Le tueur avait payé pour le savoir.

C'était son premier contrat. L'objectif s'appelait Antony Senaro, dit « Gros-Pif », un mastard qui s'était taillé une place dans les jeux de loterie à Brooklyn. Un peu trop. Don Pietro, un parrain de la mafia, en avait pris ombrage et commandité le contrat. « Gros-Pif » Senaro en avait eu vent et s'était tiré à Chicago.

Le tueur l'avait retrouvé là-bas, travaillant comme manutentionnaire. Il avait attendu qu'il s'arrête pour le casse-croûte, s'était approché à le toucher et lui avait tiré trois balles dans la poitrine.

Au lieu de s'effondrer, le colosse avait poussé un barrissement qui avait projeté un geyser de hot-dog à demi mâché et il avait chargé. Le tueur lui avait vidé le reste de son chargeur dans le buffet mais le gros Senaro continuait à foncer. Terrifié par ce spectacle dantesque, le balafré avait tout lâché pour s'enfuir, Senaro sur ses talons, pissant le sang comme un seau percé. Acculé dans une resserre, à bout de souffle, les mains de Senaro serrées sur son cou, le tueur s'était vu mourir avec, pour dernière image, le gros pif sanguinolent de Senaro, éclaté à coups de crosse. Déjà, il se sentait glisser dans l'inconscience, quand Senaro s'était écroulé d'un coup. Halluciné, abandonnant une chaussure entre les mains crispées de l'incroyable mafieux, le tueur s'était enfui sans demander son reste.

— C'est toujours dur la première fois, petit, avait fait Don Pietro, compréhensif.

— Je l'aurai la prochaine fois, avait grincé fièrement l'apprenti tueur malgré le tressaillement de panique qui fouaillait son ventre à l'idée d'affronter de nouveau Senaro.

— Il n'y aura pas de prochaine fois, avait alors dit le Don. Tu as fait ton boulot et Senaro a gagné sa vie.

Depuis, Senaro s'était fait un nom à Chicago et le balafre tirait toujours à la tête.
Sauf cette fois-ci.
Et ça l'emmerdait.
Mais le client a toujours raison.
Tant qu'il reste le client.

*
* *

Drake Mangan menait une conférence téléphonique avec James Revell, président de General Auto et Hubert Millis, patron d'American Auto.

— Et ce crétin de Lavalette qui convoque une conférence de presse pour demain ! s'inquiéta Revell. Et qui nous invite en plus ! Qu'est-ce qu'on fait ? On y va ?

— Faudra bien, grogna Millis. Sinon on aura l'air de se dégonfler. Exactement ce que Lavalette veut. Il pourra dire qu'on a peur de sa bagnole. Un tas de boue qui n'arrivera sûrement pas à démarrer. Vu ses antécédents.

— C'est vrai que Lavalette nous est tous passé entre les mains, ricana Revell. Ce crétin voulait qu'on enlève les ailerons sur les Cadillacs. Heureusement qu'on l'a vidé.

— On n'aurait pas dû le vider, grommela Millis, on aurait dû le flinguer. Ça nous aurait épargné bien des emmerdements.

— Il n'est jamais trop tard, intervint rêveusement Mangan.

Puis, se ressaisissant :

— Bon alors, c'est d'accord : tous demain à la conférence de presse.

Les deux autres acceptèrent et Mangan déconnecta la conférence téléphonique.

Avec le vieux Chinetoque dans son sillage, il ne risquait pas grand-chose. Désormais, il n'allait sortir nulle part sans son parapluie chinois. Sauf ce soir. Il sourit. Là où il allait, il n'aurait pas besoin du vieil Oriental.

*
* *

Comme tous les jeudis soirs, depuis qu'il était marié, Drake Mangan gara sa voiture en face de l'ensemble immobilier qui surplombait le Quai Saint-Clair, sur la rivière de Detroit. Spéculateur avisé, il avait acheté un duplex au plus fort d'une crise immobilière. Depuis il y installait ses maîtresses successives pendant que son appartement prenait de la valeur. Mangan aimait mélanger le plaisir

et les bonnes affaires.

— Agatha ! appela Mangan en refermant la porte d'un coup de talon.

L'appartement était décoré avec un goût atroce : divan recouvert de fausses peaux de zèbre, lampadaires dorés, moquettes rose bonbon, tentures de satin noir. Un parfum épais, musqué et bon marché flottait au milieu d'odeurs de femme. Mangan se sentit instantanément bander. Pour lui, le cul devait avoir un violent goût de péché. Il était un Anglo-saxon protestant exemplaire.

— Agatha ! Papa est là ! reprit-il, la voix rauque.

Agatha ne répondait toujours pas.

Mangan se défit de son manteau et l'accrocha à la patère de l'entrée.

— Où es-tu, mon bébé ?

Il sautilla jusqu'à la chambre, pantalon sur les chevilles.

— Regarde ce que Papa t'a apporté.

Il tenait sa bite à la main comme un bouquet de fleurs. Mais Agatha ne s'extasia pas sur la belle gerbe.

Allongée sur le lit, les cuisses grandes ouvertes, elle continuait à fixer la mouche qui tourbillonnait sur son imposante poitrine.

— Agatha... ? balbutia Mangan.

La mouche venait de se poser sur la tache rouge qui s'élargissait sous le sein gauche d'Agatha. On aurait dit de la confiture de fraises. La mouche but goulûment et la porte claqua.

Mangan se retourna d'un bond et découvrit un homme mince, joue balafrée, mains gantées de noir. Une des mains braquait sur lui un long automatique.

— Qui êtes-vous ? lâcha stupidement l'industriel.

— Mon nom est Williams, Remo Williams, répondit le balafré. Désolé pour votre petite amie mais elle était trop con. Elle s'obstinait à essayer d'appeler la police.

— Mais pourquoi ? croassa Mangan, les yeux hors de la tête.

L'homme haussa les épaules.

— Rien de personnel. Vous êtes un nom sur la liste.

Doucement, son index se referma sur la queue de détente. Mangan essaya de bouger, de hurler, mais aucun son ne sortit de sa bouche et il ne pouvait détourner son regard du canon noir qui le fixait.

Derrière lui, la baie vitrée vola en éclats.

Plongeant à travers le cercle parfait qu'il venait de découper avec son ongle, Chiun bondit dans la pièce, un sourire froid flottant sur les lèvres.

— C'est Remo Williams ! L'assassin ! hurla Mangan, désignant le tueur interloqué.

— Deux fois faux, fit Chiun en plissant ses yeux malicieux.

Puis, avec une très légère inclination du buste, il ajouta à destination du tueur :

— Laissez tomber votre arme et vous aurez le privilège d'une mort indolore.

L'homme ricana et tira deux fois en rapide succession.

Les balles firent éclater ce qui restait de vitres derrière Chiun. Pourtant celui-ci n'avait pas eu l'air de bouger.

Surpris, le tueur assura à deux mains sa prise sur la crosse et visa soigneusement. Le coup partit mais le vieil Oriental restait toujours debout. Le tireur ajusta de nouveau, fit feu. Le vieil Oriental se mit à avancer vers lui.

Paniqué, le balafré vida le reste de son chargeur. Ça n'allait pas recommencer, comme avec Senaro !

Renversé sur le lit, Mangan suivait la scène. Quand il vit Chiun s'avancer vers le tueur, il saisit sa chance. Il voyait déjà les gros titres dans les journaux : « Le patron fonceur désarme le tueur ». Il plongea dans les jambes du balafré.

— Non, le prévint Chiun, se portant vivement en avant pour se placer entre le tueur et Mangan.

Mais le faux Remo Williams avait déjà tiré, envoyant bouler l'industriel. Puis le tueur détourna aussitôt son arme pour viser le vieil Oriental. Mais il n'eut pas à tirer. Le vieux Chinetoque gisait le nez dans la moquette, un mince filet de sang coulant de sa tempe.

« Mon jour de chance ! jubila le tireur. Ricochet : pas une chance sur un million. »

Culbuté sur le lit. Mangan gémit, se rappelant à l'attention du tueur.

— À toi, maintenant, fit-il en l'attrapant par sa chemise.

Sa main dérapa sur une matière glissante.

— Alors comme ça, mon salaud, on porte des capotes en kevlar, commenta le balafré en découvrant le gilet pare-balles.

Ses doigts durs déshabillèrent l'industriel.

— Tu vois, autrefois, dans la mafia, quand on tuait quelqu'un on lui ouvrait sa chemise avant de lui décharger une lupara dans le buffet.

Le tueur souleva le gilet et appuya le canon de son pistolet contre la peau nue. Pour mieux dégager la poitrine, il prit soin de soulever Mangan par une aisselle mais l'industriel ne se débattit même pas.

— Rien ne vaut les bonnes méthodes, ricana le tueur en enfonçant la détente du Beretta.

Le cœur traversé, Drake Mangan sursauta comme un électrocuté avant de retomber comme un sac.

« Y a pas, je préfère quand même les balles dans la tête », se dit le balafré en rengainant posément son arme. Maintenant, il avait tout

son temps.

Dans l'ascenseur, il se demanda s'il recevrait une prime pour le vieux bridé. Probablement pas. Des clown-fu comme ça, y en avait treize à la douzaine...

CHAPITRE IX

— Je comprends vraiment pas comment ce combiné a explosé comme ça, rumina le réparateur des Télécoms.

Ses gros yeux assoupis sous des paupières trop lourdes semblaient gelés de méfiance. Il aimait pas qu'on touche à son matériel.

— Oui bon merci, je nettoierai tout ça, fit Smith en le poussant vers la sortie.

— C'est mon boulot, résista le technicien.

— Laissez, je vous dis, s'impatienta Smith.

Le téléphone s'était mis à sonner.

Il réussit quand même à fermer sa porte et décrocha le combiné. L'écouteur lui tomba entre les mains.

Tout occupé à revisser le morceau de plastique, il perçut à peine le salut de Chiun.

— Je vous entends très faiblement ! hurla Smith dans le haut-parleur.

— C'est un accident mineur, je vais me remettre, souffla Chiun à l'autre bout du fil.

— Comment ça ? s'étonna Smith.

— C'est à cause de la honte.

Smith serra inconsciemment le combiné. Chiun négociait toujours très cher ses états d'âme. Qu'est-ce qu'il avait bien pu encore inventer ?

— La honte de cette indignité, continuait Chiun à l'autre bout du fil. Mon seul réconfort est que le Maître qui m'a formé n'a pas vécu pour assister à cette humiliation.

— Que s'est-il passé, Chiun ?

— Le gras marchand blanc est mort.

— Et le tueur ? Vous l'avez eu ?

— Pas précisément.

— Ce n'était pas Remo au moins ?

— Oui et non.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? s'impatienta Smith qui cherchait ses forceps.

— Ça veut dire ce que ça veut dire, rétorqua Chiun avec hauteur.

Un maître de Sinanju n'est jamais vague.

— Heureusement, fit Smith. Alors c'était Remo oui ou non ?

— Les amateurs reconnaissent rarement la valeur de la publicité mais celui-ci a dit son nom.

Chiun chuchotait sur un ton de mystère. Smith tendit l'oreille.

— Il a dit qu'il s'appelait Remo Williams. Mais ce n'est pas le Remo que nous connaissons. Pourquoi mentirait-il ?

Smith hocha la tête et attira à lui un clavier d'ordinateur. Il frappa le nom de REMO WILLIAMS et enfonça la touche de contrôle. À une vitesse qui aurait ahuri les experts du Pentagone, l'ordinateur se mit à balayer toutes les données officielles et non officielles en quête d'un certain Remo Williams.

— Décrivez l'homme, demanda Smith en activant un ordinateur auxiliaire pour composer un portrait-robot.

— Il était pâle, comme un Blanc et trop grand, avec de grands pieds maladroits, comme un Blanc. Et comme la plupart des Blancs, des poils raides lui poussaient sur le visage.

— Une barbe ?

— Non. J'ai une barbe, fit Chiun lissant ses longs poils blancs. Lui, c'était comme de la paille noire lui sortant du menton.

Smith hocha la tête et entra la mention : « pas rasé ».

— Âge, continua le chef de CURE, un œil sur l'écran où défilaient des millions de données.

— Plus de cinquante-cinq hivers peut-être, estima Chiun. Vous voyez qu'il est maintenant ?

— Chiun, demanda Smith, réfléchissez soigneusement. Est-ce qu'il ressemblait à Remo ? Notre Remo.

Il y eut un long silence sur la ligne avant que Chiun ne réponde :

— Comment savoir ? Tous les Blancs se ressemblent. Ah si, un détail : il avait une cicatrice sur la joue droite. Pas notre Remo.

Mais Smith avait senti dans le trébuchement de sa voix que Chiun pensait la même chose que lui. Et si CURE avait négligé la possibilité que...

— Vous pensez que ce tireur est le père de Remo ? demanda enfin Chiun.

Smith ne répondit pas : le scanner venait de s'immobiliser et l'écran affichait la mention : fichier introuvable, abandon de recherche.

Le chef de CURE appuya sur la touche Échappement et chargea le dossier sur Remo.

— À cinquante-cinq ans, cet homme pourrait être son père. Mais Remo est un orphelin. On ne lui connaît pas de famille. C'est même pour ça qu'on l'avait sélectionné.

— Tout le monde a de la famille, qu'on le veuille ou non, soupira

Chiun qui pensait à son scélérat de beau-frère, heureusement décédé.

— Remo était un bébé quand les sœurs l'ont découvert sur les marches de l'orphelinat de Sainte-Thérèse.

Smith lisait à haute voix la fiche de Remo.

— On ne sait pas qui lui a donné son nom. Peut-être y avait-il un message épinglé à ses langes. Les archives ont été détruites dans l'incendie qui a emporté l'orphelinat en 75.

— Il ne faut pas que Remo sache, fit hâtivement Chiun.

— D'accord, souffla Smith en détournant son regard de la fiche de Remo.

Cela le gênait toujours de ressusciter les circonstances du recrutement de Remo, l'assassinat du dealer dont on lui avait fait porter le chapeau. Le simulacre de jugement. La chaise électrique truquée.

L'excuse de la raison d'État ne diminuait pas sa terrible responsabilité.

— Chiun, commanda Smith d'une voix forcée, l'homme qui se fait appeler Remo est votre nouveau contrat. Je compte sur vous pour l'exécuter.

— Si cet homme est du même sang que Remo, fit remarquer Chiun, nous risquons de perdre beaucoup, moi surtout.

Smith ne fit pas de commentaires. Il savait que le vieil Oriental considérait Remo comme son fils spirituel et en avait déjà fait l'héritier de la lignée des Maîtres de Sinanju.

*

* *

Remo Williams arriva à Detroit sur les coups de minuit. Smith avait refusé de lui dire où était Chiun mais quand il avait eu Remo au bout du fil, il lui avait tout de suite demandé s'il appelait de Detroit. Pensant sûrement qu'il se trouvait avec Chiun.

Remo décrocha le premier téléphone qu'il trouva dans l'aéroport et composa les renseignements.

— Vous voulez vraiment la liste de tous les hôtels de Detroit ? s'étonna l'opératrice.

— Seulement les meilleurs.

— Désolé, Monsieur, répondit suavement la standardiste. Il est contraire à notre pratique commerciale d'émettre un jugement sur les hôtels de la ville.

— Dommage, fit Remo, parce que du coup vous allez devoir me donner les numéros de tous les hôtels de la ville. J'ai bien dit : tous les hôtels.

— Je vois, fit l'opératrice à contre-cœur, essayez donc ceux-ci.

Et elle lui donna une demi-douzaine de noms.

— Hôtel Prather, répondit le concierge au premier essai de Remo.

— Est-ce que vous auriez chez vous un monsieur oriental d'un certain âge ? Probablement arrivé avec une importante suite de bagages...

— Sous quel nom ?

— Je ne sais pas, peut-être Sa Sublime Grandeur ou Nos Regrets Éternels. Ça dépend de son humeur.

— Vraiment, vous n'avez pas de nom ?

— Vraiment, répondit Remo. Vous avez beaucoup de vieux messieurs orientaux qui répondent à ce signalement ?

Remo posa les mêmes questions aux trois hôtels suivants. Le cinquième concierge confirma que oui, il y avait bien dans l'hôtel un gentleman correspondant à la description et que le bagagiste se remettait d'une violente hernie pour avoir porté ses malles jusqu'au vingt-cinquième étage par l'escalier étant donné que le vieux gentleman ne souhaitait pas les voir trimballées dans l'ascenseur. Souhaitait-il qu'on lui passe la chambre du vieux gentleman ?

— Non merci, déclina Remo, je veux lui faire une surprise.

*

* *

La porte de Chiun était fermée à clé et Remo frappa deux fois.

— Qui ose me déranger ainsi ? fit une voix de crécelle. Qui piétine dans le couloir comme un troupeau de yacks et défonce ma porte en interrompant ma méditation ?

Remo sourit : il savait que le vieil Oriental avait parfaitement reconnu sa démarche dès que les portes de l'ascenseur s'étaient ouvertes.

— Ouvrez la porte avant que je la défonce pour de bon ! clama Remo.

Chiun libéra le verrou mais sans ouvrir la porte. Quand Remo fit son entrée dans la pièce, Chiun était de nouveau assis, lui tournant le dos.

— Sympa, l'accueil, commenta Remo.

Chiun eut un reniflement de mépris.

Remo étudia la chambre, immense et toute tendue de rose. Chiun s'était réservé la suite nuptiale.

Soudain Chiun claqua dans ses mains. Le claquement fit vibrer les vitres.

— Tes mains, tout de suite, cracha Chiun.

Remo ouvrit ses mains, paumes vers le haut.

— Vous ne voulez pas voir mes oreilles aussi, tant que vous y êtes ?

— Tu n'as pas tiré récemment, décréta Chiun en plissant son nez.

— Bien sûr que non ! Cela fait des années que je n'ai pas tiré. Vous le savez bien.

— Je sais qu'il faut que tu retournes tout de suite à Folcroft. L'empereur Smith a besoin de tes services.

Chiun avait le visage fermé et évitait son regard.

— Pourquoi ai-je l'impression que vous cherchez à m'éloigner ? demanda Remo.

— Je ne m'intéresse pas à tes impressions.

— Ça je sais..., commença Remo qui soudain s'écria :

— Mais vous êtes blessé !

Il venait de remarquer une entaille rouge à la tempe du vieux Maître.

— Laisse ! commanda Chiun en le repoussant. Je me suis coupé en me rasant.

— Vous ne vous rasez jamais, contra Remo.

— Si. C'est une égratignure.

— Vous ne vous feriez pas égratigner par un char d'assaut. Qu'est-ce qui se passe ici ?

— Rien, juste un tueur fou qui joue avec des armes.

— Pour réussir à vous toucher, il doit être drôlement bon, siffla Remo.

— Seul son nom est bon. Mais demain, il sera de la pâtée pour chien. Et toi, tu retournes à Folcroft.

— Pas question, je reste, répliqua Remo.

— Je n'ai pas besoin de toi, insista Chiun, se détournant.

— Tant pis, je reste quand même.

— Reste si tu veux, mais hors d'ici, fit Chiun d'une voix cinglante en claquant la porte de sa chambre.

CHAPITRE X

Remo entendit la porte de la chambre s'ouvrir puis se refermer. Chiun sortait. Quelques instants plus tard, l'ascenseur s'arrêta à l'étage et les portes s'ouvrirent puis se fermèrent. Chiun descendait.

Remo s'engouffra dans la cage d'escalier et dévala les marches vingt à vingt, progressant en bonds géants de palier en palier. Il ne sautait pas à sa vitesse maximale parce qu'il savait qu'il avait largement le temps d'arriver en bas avant l'ascenseur. Caché dans le hall d'entrée, il observerait la sortie de Chiun et le suivrait discrètement.

Parvenu devant la réception, il s'enfonça dans un divan et guetta les portes des ascenseurs. Les lumières de contrôle indiquaient que l'ascenseur passait au niveau du quatrième étage. Il déplaça son journal et attendit.

L'ascenseur s'immobilisa dans un chuintement et les portes s'ouvrirent. Il était vide.

Où donc était passé Chiun ?

Remo se leva et explora le hall du regard. Se retournant enfin, il découvrit Chiun assis directement derrière lui dans un fauteuil de rotin.

— Assieds-toi, imbécile, siffla ce dernier. Tu nous fais honte. On dirait quelqu'un qui a perdu son chien.

Remo eut un sourire embarrassé.

— Je vous ai entendu quitter la chambre.

— Je t'ai entendu me suivre.

— J'ai pris l'escalier pour précéder l'ascenseur.

— Moi aussi, dit le vieil Oriental, les yeux plissés de malice.

— Bon alors, qu'est-ce qu'on fait maintenant ? contra Remo. On joue à cache-cache dans tout Detroit ?

— Non, trancha Chiun, tu vas dans la chambre, tu te reposes et tu me laisses travailler.

— Pas question, affirma Remo.

Chiun croisa les bras et le fixa de ses yeux noisette.

— Remo, fit-il d'une voix étrangement radoucie, il y a des choses que tu ne comprends pas.

— C'est vrai, admit Remo, mais vous êtes là pour m'enseigner. Vous êtes mon maître et je suis votre disciple. Dans cette relation tout repose sur la confiance.

— Alors, tu dois me croire quand je te dis qu'il y a certaines choses que tu ne dois pas savoir, expliqua Chiun.

— Comme quoi ? insista Remo.

— Plein de choses.

— Mais quoi encore ?

— Le salut approprié aux pharaons de Haute-Égypte. L'art de négocier un contrat avec un tyran grec. Le sens caché des légendes tibétaines...

— Ce n'est pas à cause des pharaons de la Haute-Égypte que vous m'évitez. Je sens très bien que c'est à cause de quelque chose qui me concerne directement et je veux savoir ce que c'est.

— Tu es comme un enfant têtu, s'impatienta Chiun.

— Comme nous le savons tous les deux...

— Bon, soupira Chiun, tu peux m'accompagner mais ne pose pas de questions et laisse-moi les mains libres.

*

* *

Sur l'immense aire de parking des usines Dynauto, avenue Edsel Ford, des ouvriers s'activaient à enrubanner de vert un paquet cadeau recouvert de papier argent. Une douzaine de photographes tournaient autour d'eux, faisant crépiter leurs flashes : le mystérieux paquet mesurait bien cinq mètres de long.

— Qu'est-ce qu'y a là-dedans ? demanda un des photographes.

— Un éléphant rose, qu'est-ce que tu crois ? répondit un ouvrier que cette presse agaçait.

— Pffouah ! En tout cas, y pue la merde, ton pachyderme, fit le photographe en pinçant le nez.

De fait, une persistante odeur de latrines montait du mystérieux paquet.

— M'en parle pas, ça fait une heure qu'on est dessus.

— À force de faire des voitures de merde, ton patron est arrivé à faire des bagnoles qui la sentent aussi, ricana le reporter.

*

* *

Des fenêtres de son bureau, Lyle Lavalette, président de Dynauto, suivait les derniers préparatifs. Il était de bonne humeur. Une nouvelle ceinture développée en Europe pour les femmes enceintes lui enlevait

un centimètre de tour de taille et son esthéticien personnel, employé dans sa firme sous le titre de coordinateur de conception, venait de lui passer une pommade raffermissante sur le visage. Il avait l'air bien, donc il se sentait bien.

— Très bien, fit-il en se frottant les mains. Je vois que la presse est déjà là. Miss Blaze, vous avez vu Revell et Millis ?

Sa secrétaire haussa les épaules, approfondissant encore son décolleté déjà vertigineux. Elle portait un pull de mohair fuchsia qui moulait comme une caresse son buste éclatant. Lyle Lavalette venait de lui faire changer de pull. Le pull qu'elle portait avant était rouge et aurait pu jurer avec sa cravate saumon.

— Messieurs Revell et Millis ne sont pas encore là mais j'ai appelé leur bureau. Ils sont en route.

— Bon, quand ils arriveront, vous les recevrez et les accompagnerez à leur place.

— Ils ont une place réservée ?

— Oui, sur la gauche de la tribune officielle.

— Pourquoi sur la gauche ?

— C'est sous le vent, fit Lavalette avec un clin d'œil.

*

* *

— Sympa comme endroit, approuva Remo en découvrant le périmètre des usines Dynauto.

— Personne ne t'a invité, fit Chiun d'un ton pincé.

— Dommage que ça sente la décharge, remarqua Remo en humant l'air.

— C'est parce qu'il y a tous ces Blancs.

À la porte du hall d'entrée, un vigile leur demanda de cocher leur nom sur la liste des invités.

Sans ralentir, Chiun s'empara de l'écritoire et barra un nom.

Le garde jeta un coup d'œil à l'écritoire, puis à Chiun qui filait vers la grande salle de réception.

— Dan Rather (5) a une drôle de tête aujourd'hui, remarqua-t-il quand il vit le nom que Chiun avait coché.

— C'est le maquillage, expliqua Remo, il revient d'un reportage incognito sur la place Tienanmen.

Le vigile hocha la tête, impressionné, et tendit la liste. Remo la parcourut et fronça les sourcils : son nom était là, coché en plus.

— Quelqu'un a déjà fait une croix sur mon nom !

— Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ? répondit le garde en haussant les épaules. Je demande pas les cartes d'identité.

Remo fit un pas en avant mais le garde l'arrêta.

— Désolé, vous devez mettre une croix sur la liste. Sinon je ne peux pas vous laisser entrer. C'est comme ça que ça marche.

— Bien sûr, je comprends, répondit Remo, conciliant et barrant un nom au hasard.

Le garde lut la liste et cria derrière lui.

— Ravi de vous connaître, mademoiselle Walters (6). Je ne rate jamais vos émissions.

Remo rattrapa Chiun, fendant comme un brise-glace la cohue des membres de la presse. Certains commencèrent à protester mais leurs cris furent noyés dans un concert de sifflements. Miss Blaze venait de faire son entrée, généreusement précédée de ses seins, traînant dans son sillage parfumé les deux grands patrons survivants de l'industrie automobile US.

— Vise un peu le châssis, souffla pesamment un cameraman.

— S'ils pouvaient faire des bagnoles comme ça, soupira son voisin.

— À couper le souffle, fit Remo en rattrapant Chiun.

Celui-ci secoua la tête.

— Je ne comprendrai jamais la fascination des Blancs pour les glandes mammaires, laissa-t-il tomber, méprisant.

— Je parlais de l'odeur qui règne ici.

— Tais-toi, tu épargneras ton souffle et mes oreilles.

Remo approcha sa bouche de l'organe finement sculpté du vieil Oriental.

— Une dernière chose. Est-ce que vous les aviez prévenus de mon arrivée ?

— Non ! siffla Chiun.

— Alors comment se fait-il qu'il y avait mon nom sur la liste ? Coché en plus.

— Vraiment ? fit Chiun, soudain figé.

— Oui.

— Remo, je te demande une dernière fois de partir.

— Non.

— Comme tu voudras, mais quoi qu'il arrive, n'interviens pas.

Remo regarda Chiun. Il passait la foule en revue, systématiquement, intensément. Remo ne l'avait jamais vu aussi tendu.

Un soudain brouhaha monta dans la grande pièce, annonçant l'arrivée d'un homme à perruque blanche qui monta sur le podium quatre à quatre dans une démonstration délibérée de forme sportive. Une fois là-haut, il pivota lentement à 180° sous les flashes des reporters, offrant toutes ses dents polies dans un sourire fluorescent.

— Qui est ce clown ? demanda Remo à son voisin.

— C'est Lyle Lavalette, l'autosuperstar, répondit le journaliste en toisant Remo.

Puis, tout haut :

— Qu'est-ce qu'il fout ici ce plouc ?

— Le plouc est venu t'arracher la gorge si tu ne la fermes pas, répondit Remo, plongeant son regard dans les yeux du reporter.

Celui-ci déglutit pesamment et détourna son regard.

— Mesdames, messieurs, commençait Lyle Lavalette sur son podium, merci d'être venus et toutes mes excuses pour ce léger retard mais, comme vous le savez peut-être, j'étais retenu à l'hôpital.

Son ton semblait suggérer que quelques balles n'allaient pas suffire à arrêter un Lyle Lavalette.

— Je tiens seulement à exprimer ma profonde douleur à l'annonce de la mort de Drake Mangan. Je sais que cet ami très cher, si sincèrement passionné par le progrès technique, aurait aimé être ici aujourd'hui.

Remo entendit ricaner deux hommes assis devant lui. On lui avait dit qu'ils étaient Revell et Millis.

— Drake, cet ami très cher ? ironisa Revell. Drake voulait la peau de ce salopard.

— C'est toujours une idée d'actualité, répondit Millis.

— Vous vous demandez sans doute, continuait là-haut Lyle Lavalette, ce que l'autosuperstar a dans son chapeau ? Eh bien, tout simplement ceci, mesdames, messieurs, le moteur à explosion est mort.

Lyle Lavalette laisser planer un long silence, enfin rompu par Remo qui lâcha :

— Tant mieux.

— Le moteur à combustion interne tel que nous le connaissons, poursuivit Lyle Lavalette sans relever l'interruption, pollueur et brûleur de pétrole, est désormais un fossile, un dinosaure !

Lyle Lavalette fit une nouvelle pause. Sans les applaudissements de Remo, on aurait entendu voler une mouche.

— Un fossile, un dinosaure, reprit Lyle Lavalette. C'est une ironie car c'est de la chair décomposée des fossiles qu'est sorti ce pétrole que nous brûlons dans nos moteurs. Mais cette substance s'épuise peu à peu, nous condamnant inéluctablement à subir le même sort que les dinosaures.

Il marqua encore une pause avant d'achever sur un ton théâtral :

— Jusqu'à ce que je trouve la solution !

Lyle Lavalette tapota ses cheveux blancs puis leva la main. On entendit un grondement dans le lointain et dans un sifflement de turbine un Skycrane, un hélicoptère gros-porteur, vint tourbillonner au-dessus de la tribune. Lyle Lavalette fit un nouveau signe et un cordage de nylon descendit au bout d'un treuil jusqu'au mystérieux paquet. Un ouvrier courut fixer le crochet dans un anneau.

— Et voici, mesdames et messieurs, clama l'industriel, la merveille qui va révolutionner notre époque, la voiture de demain révélée dès maintenant : la Dynauto.

Lyle Lavalette leva le bras et l'hélicoptère repartit en vrombissant, emportant le paquet géant. La boîte n'avait pas de fond et une voiture apparut, noire et effilée comme un poignard.

Derrière l'auto, trois poubelles et deux tinettes étaient alignées et la brise légère amenait aux narines de l'assistance une odeur pestilentielle de viande décomposée et d'excréments. Revell se mit à tousser. Millis s'étouffa. Remo s'arrêta complètement de respirer. Lyle Lavalette poursuivit, comme si de rien n'était :

— Les voitures d'hier étaient alimentées par les déchets d'autrefois. La voiture du futur – la Dynauto – sera alimentée par les déchets d'aujourd'hui. Imaginez un peu : plus de pétrole, plus d'essence, plus de pollution, Messieurs ; vous pouvez y aller !

À son signal, des ouvriers en cotte orange vidèrent les seaux de détritrus dans l'entonnoir d'une petite machine noire qui ressemblait à un aspirateur de chantier. Ils y déversèrent pêle-mêle des carcasses de poulet, des déchets de poisson pourri, du marc de café, de vieux journaux, et bien sûr, les tinettes clapotantes d'excréments.

Quand l'opération fut terminée, un des ouvriers appuya sur un bouton et la machine se mit à vibrer avec un sifflement de mixer.

— Vous êtes en train de voir le convertisseur Dynauto en action. C'est une machine qui reproduit exactement la formation naturelle de pétrole. Mais là où la nature avait mis des millions d'années pour comprimer et transmuter la matière morte, le convertisseur ne met que quelques instants.

La machine s'arrêta dans un dernier sifflement, eut un hoquet métallique et cracha une petite brique brune. Lyle Lavalette, qui était descendu de son podium, s'en empara pour la tenir à bout de bras.

— Voici ce qu'il reste d'une semaine de déchets. Les détritrus ont été réduits à ce cube inodore. Et voyez comme ma main reste propre.

Il ouvrit une petite trappe sur le côté de la voiture et y introduisit la brique.

— Et ce cube va suffire à faire tourner la voiture familiale pendant une semaine. D'un coup voilà résolus tous les problèmes de pollution et de sauvegarde de l'énergie : le recyclage parfait.

— Et s'ils ont deux voitures dans la famille ? ricana un reporter.

Lyle Lavalette reconnut l'envoyé spécial d'un magazine qui avait toujours manifesté le plus grand scepticisme à son égard. Au lieu de l'appeler « l'autosuperstar », comme les autres journaux, ils l'avaient surnommé le « bidon de secours ». Il voyait déjà son prochain gros titre : « La voiture de l'ordure ». C'était l'heure de régler les comptes. Il tira le premier.

— S'ils ont deux voitures, ils n'ont qu'à acheter votre canard. Il publie assez de merde pour faire tourner une flotte de camions.

Quelques rires polis soulevèrent mollement l'assistance. Lyle Lavalette fronça les sourcils. Il avait espéré mieux. Il décida aussitôt de changer son fusil d'épaule.

— Et maintenant, clama-t-il, vous allez voir la Dynauto en action !

Il brandit une clé d'or qui scintilla sous les flashes des photographes avant de se glisser dans le fin coupé noir.

La voiture bondit sans un bruit et fila à travers le parking désert. En moins de cinq secondes, elle était à cent kilomètres/heure. Elle zigzagua longuement sur l'aire dégagée avant de revenir s'immobiliser devant la tribune. À part le crissement des pneus malmenés sur le ciment de la piste improvisée, les reporters n'avaient pas entendu un bruit. Le moteur qui propulsait ce bolide était parfaitement silencieux.

Lyle Lavalette en descendit, souriant d'une oreille à l'autre. Miss Blaze se mit à applaudir, aussitôt imitée par tous les mâles présents, les yeux hors de la tête. Non pas qu'ils étaient très intéressés par les performances de la voiture mais pour inciter ainsi la secrétaire à continuer à les régaler des tressautements de sa fabuleuse poitrine.

Un grondement de déception parcourut la foule quand l'hélicoptère revint en vrombissant déposer sur la voiture le couvercle argenté.

— Des questions ? dut demander deux fois Lyle Lavalette tandis que l'hélicoptère s'éloignait.

Elles fusèrent enfin. Remo n'écoutait pas. Il observait la foule. À la façon dont ils se déplaçaient, le corps engoncé et tendu, Remo pouvait repérer les gardes du corps qui quadrillaient l'assistance. Soudain, il remarqua un cameraman à la joue balafrée qui se déplaçait en biais. Au deuxième coup d'œil il comprit pourquoi l'homme avait attiré son attention. Il portait sa caméra bizarrement, comme s'il n'était pas habitué à son poids et à son volume. Il y avait aussi dans ses traits marqués et sa silhouette élancée quelque chose de vaguement familier. Remo avait déjà vu cette tête-là quelque part.

Brusquement, l'homme abaissa sa caméra et en ouvrit le couvercle. Le corps tendu, Remo reconnut instantanément les signes de l'attaque. Cela ne pouvait vouloir dire qu'une chose : arme à feu.

— Chiun ! Attention ! hurla aussitôt Remo tandis qu'il fonçait vers l'homme à travers la foule.

Là-bas, le faux cameraman avait lâché sa caméra et brandissait maintenant un long pistolet noir. Jambes fléchies, il ajusta son tir et ouvrit le feu. Remo compta quatre coups qui jaillirent au rythme d'une rafale de PM. Du coin de l'œil, il aperçut Chiun qui plongeait sur Millis et Revell pour les protéger de son corps.

Aussitôt Remo infléchit sa course, abandonnant le tueur pour voler au secours de Chiun. Dans la foule hurlante, les gardes du corps

beuglaient le plus fort, brandissant des micro-uzis et les pointant dangereusement dans toutes les directions.

Remo courut sur les corps allongés des reporters.

— Chiun ! cria-t-il, en l'atteignant. Ça va ?

— Ça allait, grinça la familière voix de crécelle, jusqu'à ce qu'un éléphant se mette à piétiner mon pauvre corps.

Remo fit un bond en arrière et se retourna. Le tueur à la caméra avait cessé de tirer. Il repéra son mouvement de retraite derrière la ruée aveugle des gardes du corps.

— Chiun, glissa Remo, je vais attraper le tueur.

Il se leva pour partir mais quelque chose le retenait à la cheville. Il regarda mais ne vit rien. Il essaya de nouveau et sentit la même pression sur son autre cheville. Il regarda de nouveau et ne vit toujours rien. Il bondit soudain, sentait qu'il était retenu mais réussit à se rétablir comme un chat avant de retomber souplement sur un tas de journalistes. En trois bonds il rejoignit l'endroit où le tueur se tenait.

Des reporters, encore occupés à se relever, échangeaient leurs impressions.

— Je sais qui a fait le coup, se vanta l'un d'eux.

— Ouais, qui ça ? demanda fermement Remo en lui tordant l'oreille.

— Aie, fit le reporter en se débattant.

— Alors, qui ça ? redemanda Remo en accentuant sa torsion.

— Ouille ! C'est un cameraman et il est arrivé en même temps que moi. J'ai vu son nom sur la liste.

— Vas-y, l'encouragea Remo, dis voir son nom.

— Aouh, hurla le journaliste en se dressant sur la pointe des pieds. C'était un drôle de nom. Attends. Voilà, ça me revient. C'était Remo Williams.

Remo relâcha l'oreille de l'homme de presse, déglutit avec effort et courut chercher Chiun sous le dais de la tribune officielle.

Au moment où ils quittaient le parking, ils croisèrent les voitures de police qui fondaient sur l'usine, sirènes hurlantes.

CHAPITRE XI

Le Maître de Sinanju n'avait pas faim. Le Maître de Sinanju n'allait pas avoir faim pendant un bon bout de temps. En fait aussi longtemps que son lamentable disciple s'obstinerait à envahir son espace.

— Ouais, ben moi, fit le lamentable et irrespectueux disciple, j'ai faim et je vais me faire cuire du riz.

— Très bonne idée, approuva le Maître. Va donc te le faire cuire chez les Grecs.

Remo se retint de répliquer et se rendit dans la kitchenette attachée à leur suite. Il découvrit, impeccablement alignés sur la desserte, six sachets de riz complet et un sachet de riz blanc.

— Hmmm, le bon riz blanc, s'exclama-t-il.

Chiun, assis sur le sofa, fit la grimace.

Remo avait encore fait exprès de choisir le riz blanc, du riz mort, rien qu'à voir sa couleur. Mais bientôt le fumet du riz vint titiller ses narines.

— Je crois que je vais goûter à ton riz, fit-il au bout d'un moment, n'y tenant plus.

*

* *

Ils restèrent silencieux jusqu'à ce qu'ils eussent reposé leurs bols vides et leurs baguettes en bois.

— Petit-Père, commença enfin Remo, il faudrait qu'on parle maintenant.

Mais Chiun leva la main.

— Respectons les usages. D'abord la nourriture.

Remo leva le sourcil. Chiun poursuivit.

— Je pense que tu es finalement parvenu à cuire le riz correctement. Ce riz n'était pas le plâtras gluant que les Japonais osent appeler riz. C'était du vrai riz coréen.

Remo attendit.

— Et maintenant, conclut Chiun, tu peux aborder les autres sujets.

— Chiun, je sais que c'est un sujet qui vous répugne mais je

voudrais savoir qui était le tireur de cet après-midi.

— Un fou qui aime tirer sur les gens. Il y en a plein l'Amérique.

— Il a donné son nom.

— Sûrement un alias. Ces gangsters américains utilisent toujours des alias.

— Il a utilisé le nom de Remo Williams.

— Il a dû le trouver dans l'annuaire téléphonique.

— Petit-Père, il n'y a pas de Remo Williams dans l'annuaire et pourquoi Smith vous a-t-il envoyé à Detroit ?

— Le boulot, répondit Chiun, évasivement.

— Ça, je l'avais deviné. Est-ce que ce « boulot » consistait à éliminer ce tueur ?

Chiun ne répondit pas. Remo continua au bout d'un moment de silence.

— Quand j'étais dans le désert du Nevada, j'ai eu le temps de réfléchir. Le désert pousse toujours à se poser les questions importantes. Je me suis demandé qui j'étais, d'où je venais, si j'avais de la famille quelque part. Et je me demande maintenant qui est ce tueur qui utilise mon nom.

Chiun ne fit aucun commentaire. Derrière la façade lisse de son visage, aussi impénétrable qu'un masque de pierre, le vieil Oriental se concentrait pour protéger son disciple. À tout prix. Au besoin, contre lui-même.

*

* *

La voix du Président tremblait légèrement au téléphone :

— Smith, vous m'aviez assuré que la vie de Drake Mangan serait protégée et il est mort. Et Revell et Millis ont failli y passer.

— Cela n'aurait pas dû se passer, fit Smith d'une voix blanche. Nous avons placé un service de protection. Quelque chose est allé de travers.

— Quoi donc, bon Dieu ? s'exclama le Président.

— Je ne sais pas précisément.

— Vous ne savez pas précisément ! Est-ce que vous êtes en train de me dire que vous ne contrôlez plus vos hommes ? Vous savez que je suis tenté de vous donner un certain ordre. Vous voyez ce que je veux dire ?

Smith voyait : c'était l'ordre de détruire l'organisation.

— Vous déciderez ce que vous voudrez, Monsieur le Président, répondit Smith après un silence. En attendant, si vous n'avez pas d'ordre immédiat, je dois retourner à mon travail. Les problèmes n'attendent pas.

Smith raccrocha pesamment le téléphone. Encore un mort dans cette histoire et le Président donnerait pour de bon l'ordre fatal.

Smith s'y était préparé depuis longtemps. Il savait qu'il n'hésiterait pas à prendre la pilule de cyanure qu'il portait sur lui en permanence. Un programme tout prêt effacerait en quelques millisecondes tous les disques durs qui contenaient les dossiers de CURE sur les ordinateurs de l'Organisation. Enfin, Smith donnerait un dernier ordre à Chiun. Exécuter Remo et se retirer à Sinanju. Et il n'y aurait plus aucune trace de l'existence de CURE.

Une pensée glaça le cerveau de Smith. Et si Chiun refusait d'exécuter Remo ? Que se passerait-il une fois que Smith ne serait plus là pour contrôler les assassins les plus dangereux de l'Histoire ?

Il réprima un frisson et se remit au travail devant ses ordinateurs. Il enfonça la touche de recherche et les données se mirent à défiler sur les écrans. Soudain, l'un des moniteurs se mit à clignoter. Le nom de Cochrane venait d'apparaître et c'était un des noms d'emprunt de Remo.

Smith se pencha en avant et lut que Remo Cochrane avait pris un vol de Salt Lake City à Detroit la veille. Remo à Detroit et aussitôt une cascade d'incidents. L'attaque aux usines Dynauto. Chiun qui ne répondait plus. Qu'est-ce qui pouvait bien se passer ?

Un autre écran s'était mis à clignoter. Smith tourna la tête et vit, se détachant en lettres rouges sur fond orange : *Voir dossier 00334 : Remo Williams.*

Smith s'approcha et pianota une série de touches. Tandis que l'ordinateur vibrait en position de recherche, il se servit machinalement un verre d'eau et s'étouffa aussitôt.

Un rapport de la police de Newark, New Jersey venait d'apparaître à l'écran.

Il lut anxieusement :

Un cadavre, sexe féminin, âge environ 55 ans, découvert sur une tombe. Deux perforations du pariétal droit. Deux balles extraites. Calibre : 22 LR. Aucun signe distinctif permettant une identification. Seul indice : un bouquet de fleurs sur une pierre tombale. Première hypothèse : la victime a été abattue alors qu'elle venait fleurir la tombe d'un proche. Une simple stèle. Gravé dans le granit : Remo Williams.

— La mère de Remo ! s'écria Smith.

Les ordinateurs continuèrent à ronronner, indifférents.

*

* *

— Williams, interrogea l'homme invisible derrière l'écran des vitres fumées de la longue voiture noire.

— Ouais, répondit le tueur balafré en quittant l'abri d'une bétonneuse.

Il marchait avec précaution, faisant attention à ne pas salir ses chaussures dans la boue du chantier de construction.

— Qu'est-ce qui vous a pris aujourd'hui ? demanda brutalement le conducteur de la voiture noire dès que le tueur fut arrivé à sa hauteur.

— Il m'a pris de faire mon boulot.

— Je n'avais pas dit aujourd'hui, je n'avais pas dit aux usines Dynauto. J'avais dit aussi : Millis d'abord. Pourquoi avez-vous aussi tiré sur Revell ?

— J'ai tiré seulement sur Millis, répondit le tueur. Il serait mort sans l'intervention d'un vieux Chinetoque qui s'est précipité pour le protéger. Ce bridé était déjà dans la piaule de Mangan quand je l'ai rectifié. C'est lui qui a foutu le bordel. Vous savez qui c'est ?

— Non, répondit le chauffeur de la voiture noire. Concentrez-vous sur Millis : prochain contrat. Et souvenez-vous : pas de tirs à la tête, OK ?

— OK, laissa tomber le balafré tandis que la voiture démarrait souplement.

Resté seul, le tueur balafré se mit à réfléchir. Il avait enregistré le ton tendu de son client invisible. Le type avait eu peur de mourir, peur d'être tué. Et par le tireur qu'il avait contracté en plus.

Ainsi l'homme qui se faisait appeler Remo Williams avait de suite vu juste : c'était bien un règlement de comptes entre grands patrons de l'automobilisme. Il aurait parié que son client était Revell. Il se demanda qui pouvait bien être le mystérieux Oriental qui se mettait chaque fois en travers de son chemin. Et qui le payait ?

Il avait aussi eu l'impression dans la mêlée qu'un deuxième personnage s'était porté au secours du vieux Chinetoque. Il avait à peine entrevu l'homme mais celui-ci lui avait laissé une impression bizarre.

Le balafré haussa les épaules. En tout cas, si ces deux-là se repointaient dans son collimateur, ils étaient morts. Même si, pour ça, il fallait tirer à la tête.

CHAPITRE XII

Hubert Millis regarda le soleil descendre lentement sur le lac Erie. Incendiées par les lueurs du soleil couchant, les feuilles semblaient aussi sur le point de tomber. L'automne était tôt cette année et tout semblait paisible dans cette banlieue de Detroit. Même les cercles concentriques de voitures neuves qui fermaient les accès de l'usine d'American Auto.

— Personne ne pourra passer à travers ça, fit fièrement le chef de la sécurité, planté à côté de lui.

C'était un brillant jeune homme, sorti des grandes écoles, un analyste diplômé de systèmes de sécurité. Il aurait fait une recrue idéale pour le FBI ou la CIA si le privé n'avait pas payé beaucoup plus que le service public. C'est lui qui avait eu l'idée de ce système de défense hérité des pionniers qui mettaient leurs chariots en cercle contre les Indiens.

Millis hocha distraitement la tête et brancha la télévision. C'était l'heure des infos. La présentatrice de la chaîne expédia en dix secondes les nouvelles du monde, en deux minutes cinquante les événements nationaux et consacra les vingt-sept dernières minutes à ce qui intéressait vraiment Detroit : la vie de l'industrie automobile.

— De source bien informée, annonça la présentatrice, on prévoit que Lyle Lavalette sera bientôt pressenti pour prendre la tête de National Auto. Cette nomination survient après la mort tragique de Drake Mangan, ancien patron de National Auto, survenue alors qu'il rendait visite à Agatha Ballard, également décédée. On ignore le motif de cette visite.

— Tu parles, ricana Millis. Ça faisait trois ans qu'il la bourrait.

Puis, se rappelant soudain la présence de son chef de sécurité, il grommela :

— À ce qu'il paraît, en tout cas.

À l'écran, la présentatrice continuait de dire que, selon les mêmes sources bien informées, la nouvelle Dynauto représentait une innovation qui allait révolutionner l'industrie automobile. On annonçait même que Lyle Lavalette regrouperait bientôt les « Trois Grands » sous une même direction.

— Conneries, siffla Millis en atteignant la télé. Lyle Lavalette s'est fait vider de partout. Il faudra me passer sur le corps pour que National Auto tombe entre les mains de ce raté.

Se raidissant imperceptiblement, il demanda à son chef de la sécurité :

— Au fait, Lemmings, vous êtes bien sûr que personne ne peut passer à travers nos défenses ?

— Personne, monsieur le Directeur, pas même superman.

— Oui, je crois que vous avez raison, reconnut Millis, rassuré. Mais, tant qu'à aligner des rangées de bagnoles, vous auriez pu en profiter pour mélanger un peu les modèles. Joindre l'utile à l'agréable, faire de la pub avec la sécurité.

— Mais on l'a fait, monsieur le Directeur, fit Lemmings en rougissant.

— Vous l'avez fait !

Millis regarda par la fenêtre.

— C'est vrai ! souffla-t-il furieusement. Je paye des millions à des ingénieurs en design pour qu'ils me sortent des modèles complètement interchangeables.

— C'est la tendance actuelle, fit Lemmings en haussant les épaules. Les autres marques sont encore pires.

— Ah bon ? fit Millis, rasséréiné. Nous sommes toujours le leader de l'industrie ? Hé, mais qu'est-ce qui se passe là-bas ?

Lemmings découvrit à son tour l'agitation qui semblait régner dans le poste de garde. Il décrocha son téléphone et eut la sécurité.

— Hé, les gars, fit-il dès qu'il fut en ligne, qu'est-ce qui vous arrive ?

— Y a un type qui veut voir M'sieur Millis sans rendez-vous.

— Et alors ? Virez-le comme un malpropre !

— On a essayé mais il a pris nos armes.

Lemmings se pencha par la fenêtre et vit un fusil d'assaut voler par-dessus le grillage haute sécurité. Puis un fusil à pompe et un arsenal varié. Enfin, un combiné téléphonique. C'est à ce moment-là que la ligne fut coupée.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Millis anxieusement.

— Planquez-vous ! hurla hystériquement le chef de la sécurité. On est attaqués par un commando terroriste !

Millis plongeait sous son bureau. Lemmings, le nez au raz de la vitre, vit un nouvel objet voler au-dessus du grillage haute sécurité. Il ne reconnut pas tout de suite un corps humain. L'homme s'était envolé, comme attiré par un aimant avant de retomber en équilibre sur le sommet du grillage électrifié.

Lemmings cligna des yeux par anticipation mais l'arc électrique attendu ne se produit pas. Stupéfait, le chef de la sécurité comprit que

l'homme mystérieux avait parfaitement calculé son saut pour retomber des deux pieds sur la ligne haute-tension. Comme un pigeon. Déjà, l'homme sautait de l'autre côté. Il n'avait pas l'air très impressionnant, mince, vêtu d'un tee-shirt noir, courant sans effort apparent vers le building.

Lemmings téléphonait frénétiquement à la salle centrale de sécurité quand soudain, sans raison apparente, l'homme fit un crochet et courut vers la sortie.

— Il se barre, M'sieur Millis ! exulta le chef de la sécurité. On lui a fait peur.

*
* *

Remo n'avait eu aucun mal à pénétrer les défenses d'American Auto. Aucun mal non plus à neutraliser les gorilles de l'entrée, perdus dès qu'on leur retirait leurs armes. Même l'enceinte de haute-sécurité n'avait présenté aucune difficulté. Remo avait bien senti le courant électrique sur sa peau quand il avait fait contact. Mais il n'avait fait que rebondir, les deux pieds posés exactement au même instant sur la ligne de haute-tension, sans fournir de passage au courant.

Tout en reprenant sa course, il examina la structure du complexe de National Auto. Le haut building en verre devait être le siège administratif de la compagnie et Millis était sûrement au dernier étage.

Soudain, il enregistra un reflet dans le coin de son œil. À l'extérieur du périmètre, un morceau de verre avait renvoyé les derniers rayons du soleil couchant. Remo fixa le point et vit un homme accroupi sur un toit, à plus de cinq cents mètres de là. Même à cette distance il reconnut les gestes et l'énergie du tueur balafré, occupé à monter une lunette sur une arme à canon long.

L'homme qui lui avait pris son nom s'apprêtait de nouveau à tuer. Remo fonça.

*
* *

L'assassin balafré eut un petit rire satisfait. Dans sa lunette s'inscrivait le visage inquiet d'Hubert Millis. Ce crétin se croyait à l'abri derrière son bureau mais, de son poste de tir, le tueur à gages bénéficiait d'un angle de tir parfait. Une fois de plus, personne dans les services de sécurité n'avait envisagé l'action d'un tireur d'élite.

Le tueur inspira longuement, puis laissa filer une bouffée d'air avant de bloquer sa poitrine. Avec une douceur concentrée, son doigt

ramena la queue de détente en arrière. Le coup partirait presque sans qu'il s'en aperçoive, tant la gâchette était sensible.

Soudain son arme se cabra, le projetant en arrière. Le coup n'était même pas parti.

Étonné, le professionnel se redressa pour examiner son arme. Il fit jouer la culasse. Elle fonctionnait normalement. Il fronça les sourcils. Qu'est-ce qui avait bien pu se passer ? C'est alors qu'il remarqua une petite éraflure sur le canon. Il regarda autour de lui, intrigué, et remarqua une pierre sur le ciment du toit. Elle n'était pas là, une minute avant. En la ramassant, il vit que c'était en fait un morceau de brique arraché à un mur. Quelqu'un l'avait projeté. Mais qui ?

Il se pencha au-dessus du parapet et découvrit l'homme.

Un homme impossible.

L'homme était en train de grimper à mains nues la façade du building, se soulevant à la seule force de ses doigts sur les aspérités des briques. Il grimpait à toute vitesse. Et il le regardait.

Le tueur sursauta. Il avait reconnu l'homme qui avait volé au secours du vieux Chinetoque à la conférence de presse de Lyle Lavalette. Décidément, ce type était trop collant.

Le balafré l'ajusta et tira. Le grimpeur sembla sursauter. Il fit un bon de côté, comme une araignée, et recommença à escalader la paroi. Le tueur jura, réajusta son tir, ouvrit le feu, jura derechef : encore raté. Il décida de prendre son temps, attendit que le visage de sa cible s'encadre dans sa lunette avant de tirer de nouveau. Cette fois, le type s'était arrêté de grimper. Il donna un coup du tranchant de la main à la paroi et en arracha un morceau de brique qu'il fit voler d'un revers. Au moment de tirer, le tueur enregistra un éclair rouge qui montait vers lui et il se sentit projeté en arrière. Il était en train de se remettre sur pied quand l'homme-araignée se hissa au-dessus de la rambarde du toit.

Le tireur voulut braquer son arme mais retomba en grimaçant. Son épaule était brûlante et le lançait atrocement.

— Au bout d'un moment, ça fait encore plus mal, l'encouragea le nouveau venu avec un bon sourire. Alors comme ça, on se fait appeler Remo Williams ?

— Mais c'est mon nom, grimaça le tueur. Tiens, je mens pas, c'est même sur ma carte d'identité.

— Fais voir, fit Remo en lui arrachant sa poche.

Il ouvrit le portefeuille à volets de plastique et inspecta les cartes qu'il contenait. Il y avait une carte d'identité, un permis de conduire et une carte de crédit bancaire. Elles portaient toutes le même nom : Remo Williams.

— Vous voyez bien ! triompha le balafré. Je ne sais pas pourquoi vous ne m'avez pas cru.

— Parce que Remo Williams, c'est mon nom.

Malgré la douleur qui irradiait de son épaule, le balafré grimaça un sourire torve.

— Qui sait, peut-être qu'on est apparentés. Je suis de Newark, New Jersey.

Remo s'entendit répondre d'une voix hésitante :

— Moi aussi.

— Ben p'tête qu'on est vraiment apparentés.

Le balafré souriait maintenant pour de bon, louchant vers son arme jetée à terre.

— Je ne sais pas, fit songeusement Remo. Je suis orphelin, sans famille, du moins, je croyais, jusqu'à maintenant.

— J'ai eu un fils, remarqua le balafré, s'approchant à pas de loup de son Beretta. Mais sa mère m'a quitté, emmenant l'enfant tout bébé. Je ne l'ai jamais revu. C'est marrant. Il aurait ton âge.

— Non, impossible, fit Remo en secouant la tête. Ça n'arrive que dans les livres.

— Ouais, c'est qu'une coïncidence. Y a au moins cinquante mille types qui s'appellent Remo Williams à Newark.

Tout en parlant, le tueur avait posé le pied près de son arme. L'autre ne semblait rien remarquer. Il avait un regard complètement vitreux.

— C'est insensé, pensa Remo à voix haute. Chiun essayait de m'éloigner par tous les moyens. Il devait être au courant.

— Sûrement, remarqua le tueur. « Chiun est sûrement le vieux Chinetoque. » Mais tu vois, fiston, personne ne résiste à l'appel du sang.

En même temps, il ramassa son arme comme si de rien n'était. L'autre n'avait même pas remarqué. Il continuait à soliloquer.

— Et Smith aussi était au courant. Ils savaient, tous les deux. Ils ont tout fait pour m'éloigner d'ici. Ils ne voulaient pas que je découvre la vérité.

— Tu parles, ricana le tueur, mais ils se sont plantés. On peut rien faire contre les liens de la famille. Y a rien de plus fort. Et maintenant qu'on s'est retrouvés, on va pouvoir faire du sacré boulot ensemble.

Il s'en frottait les mains.

Remo sursauta, les yeux soudain dessillés.

— Mais ton boulot, c'est tueur à gages !

— C'est un boulot. Comme tous les boulots.

— Moi aussi, c'est un peu mon boulot, remarqua Remo, comme pour lui-même.

— Tu vois. Ça doit être de famille. Bon, bouge pas. Je vais te montrer comment fait ton vieux père.

Le tireur s'approcha du parapet de l'immeuble.

« Dépêchons-nous d'expédier ça », pensa-t-il en épaulant son arme.

— Attends, je peux pas te laisser faire, fit Remo d'une voix molle.

— Bon sang ne saurait mentir, remarqua le tueur en enfonçant la détente.

CHAPITRE XIII

Le sergent Dan Kowalsky s'étrangla :

— Vingt-trois ans de service et on me foutrait dehors pour une histoire de paperasse ?

Le lieutenant soupira :

— Je t'ai dit peut-être.

— Pour une histoire de paperasse ! répéta le sergent, tremblant de rage. C'est comme ça qu'ils nous traitent. Attends un peu que le syndicat en entende parler.

Son hurlement avait fait résonner les vitres. Dans le commissariat, toutes les têtes se retournèrent.

— Viens avec moi au vestiaire, on pourra y causer tranquilles, chuchota le lieutenant en passant familièrement son bras autour des épaules de son sergent.

— Dan, reprit le lieutenant de police, dès qu'ils furent à l'abri des oreilles indiscrètes, tu avais la demande de renseignement depuis hier. Pourquoi tu n'as pas envoyé le dossier ?

— Parce qu'il n'y avait pas de fiche d'autorisation, regarde.

Il sortit de sa poche une feuille froissée et la secoua sous le nez du lieutenant.

— Hein, t'as vu ? Pas d'autorisation. Qui est l'autorité qui réclame le renseignement ?

— Je n'en sais rien, Dan, mais je peux dire que je me suis fait drôlement avoiner par le capitaine, le chef de la police et même par le maire.

— Pour un simple rapport balistique sur le meurtre d'une inconnue.

— Écoute, Dan, cherche pas à comprendre, envoie-leur ce putain de dossier et qu'on n'en entende plus parler.

Dan Kowalsky grommela des mots indistincts et revint avec une fiche imprimée en « listing ». Le lieutenant la saisit et examina l'entête. Il lut :

Balistique/Inconnue : 88/F 102.

— OK, vas-y, faxe-moi cette merde, approuva-t-il en tendant la feuille perforée à Kowalsky.

Le sergent engagea le rapport sous le volet d'une télécopieuse et composa le numéro vert qui était fourni avec la demande de renseignement.

On décrocha aussitôt et une voix sèche lança d'un ton mécanique :

— Restez en ligne et identifiez-vous.

— À qui croyez-vous parler ? s'indigna le policier, sergent Kowalsky, police de Newark.

— Vous êtes en retard, fit la voix. Vous avez le rapport ?

— Oui, bougonna Kowalsky.

— Envoyez-le immédiatement.

— Tout de suite, railla le sergent.

Il s'appliqua à faire rentrer la feuille dans son logement et raccrocha.

La machine ronronna en avalant le rapport. Les yeux ronds, Kowalsky suivait la manœuvre. Difficile de croire qu'à des centaines de kilomètres une autre machine était en train de cracher le texte parfaitement dupliqué.

Quand la télécopieuse s'arrêta, Kowalsky décrocha le téléphone.

— Vous l'avez reçu ? lança-t-il dans l'appareil.

— Affirmatif, acquiesça la voix. Au revoir.

— Minute...

— Je n'ai pas de minute, fit l'homme en lui raccrochant au nez.

— Fumiers de barbouzes ! râla Kowalsky en écrasant le combiné sur le téléphone.

Sûrement ces crevures de la CIA. Où est-ce qu'ils se croyaient ? En Russie ?

Au sanatorium de Folcroft, Smith prit impatientement le rapport de balistique et le plaça sur son bureau, à côté de trois autres rapports balistiques sur papier à en-tête du FBI. Il lut les noms : Drake Mangan, Agatha Ballard et Lyle Lavalette.

Étudiés attentivement, les rapports montraient que la même arme avait tiré les balles utilisées dans les quatre attaques. Chaque canon avait en quelque sorte sa signature.

« Étrange pour un tueur professionnel », pensa Smith, ce type doit éprouver pour son arme un attachement anormal.

*

* *

— Qu'est-ce que t'as dit ? demanda le tireur, en gardant les deux yeux ouverts.

Tout en ajustant son tir sur Millis, il continuait à surveiller Remo. Il ne fallait pas se planter avec ce type-là. Il était dangereux. Tuer Millis, c'était bien, rester en vie, c'était mieux.

— J'ai dit que je ne pouvais pas te laisser faire, reprit Remo.

— J'avais entendu, soupira le tueur en frottant machinalement sa balafre. J'espérais que tu avais dit : Je peux pas te laisser faire, papa.

— Papa ? bredouilla Remo.

Il répéta le mot : Papa. Ses lèvres tremblaient. Il avait la gorge soudain nouée et il sentit que des larmes lui piquaient les yeux.

— Je n'ai jamais prononcé ce mot, dit-il d'une voix hésitante. J'ai été élevé dans un orphelinat. Les bonnes sœurs se sont occupées de moi.

— Elles auraient pu t'élever mieux que ça, gronda le tireur. Tu ne sais même pas parler comme il faut à ton père. Tu le menaçais. Hein, c'est bien ce que t'étais en train de faire ?

— Je ne voulais pas, balbutia Remo, mais je ne peux pas non plus te laisser tuer quelqu'un de sang-froid.

— Et pourquoi pas ? Faut bien que je gagne ma croûte. Et si je le fais pas, c'est quelqu'un d'autre qui le fera à ma place. Alors autant que ce soit moi. J'ai un fils à nourrir maintenant. Alors laisse-moi bosser.

Le tueur ajusta le viseur sur le visage du PDG et enfonça légèrement la détente. Là-bas, le point rouge du laser s'immobilisa sur le front de Millis. Parfait.

— Non ! s'écria Remo en faisant un pas en avant.

Ses jambes étaient molles.

— OK fiston, soupira le tireur, tu veux pas que je le fasse, alors fais-le toi-même.

Remo reçut l'arme dans les mains. Elle lui donnait une impression de froid et de laideur. Il y avait des années qu'il n'avait pas touché une arme. Sinanju lui avait appris que les armes étaient des instruments impurs qui dégradait celui qui s'en servait et abaissaient son niveau de conscience.

— Non, je ne peux pas, fit-il en laissant tomber le Beretta.

— J'aurais dû m'en douter. Je ne suis pas là et toutes ces bonnes femmes font de mon fils une tantouze. Non mais, regarde-moi ça, comment t'es fringué ? Hein ? On dirait un clodo.

Remo gardait la tête baissée.

— Bon allez, au boulot, fit le balafre en ramassant son arme.

Remo détourna la tête et regarda la porte de secours qui gardait l'issue du toit. La porte de fer se gondola soudain et la serrure sembla exploser comme une grenade. Par le trou ouvert dans le métal déchiqueté, surgit un fantôme. Un fantôme drapé dans un kimono rose.

— Remo ! Qu'est-ce que tu fais en compagnie de ce vaurien ?

La voix de Chiun crépitait comme un incendie électrique.

— Petit-Père,... commença Remo.

— Quoi ? Comment l'as-tu appelé ? intervint le tueur.
— Eh bien, il est comme un père pour moi.
— Tu n'as qu'un père et c'est moi ! N'oublie pas ça, clama le balafre.

— Mensonges ! grinça Chiun, le visage rouge d'indignation.
— Non, Chiun, je crois que c'est vrai.
— Écarte-toi, Remo, siffla Chiun, les yeux assombris de fureur. Je vais m'occuper dignement de cet imposteur.

— Non, fit Remo.

« Parfait, pensa le tueur en relevant le canon de son arme, si le gamin occupe encore une seconde le vieux Chinetoque, je vais lui faire sa fête. »

— Tu me dis non, Remo ? As-tu perdu la tête ? s'indigna Chiun.

— Je suis désolé, Chiun, je ne peux pas vous laisser lui faire du mal.

— Et moi, je ne peux pas laisser ce mauvais ruffian faire du mal à l'un des nôtres.

— Chiun, vous n'avez pas entendu ? Il est mon père ! Et je ne savais même pas qu'il était en vie.

— Pas pour longtemps, grinça Chiun en passant à l'attaque.

Remo bondit. Les deux corps se frôlèrent, retombèrent souplement sur le goudron de la terrasse. Au dernier instant, ils s'étaient évités, repoussant l'irréparable.

— Je suis ton Maître ! rappela Chiun en retombant sur ses pieds. Comment oses-tu lever la main sur celui qui t'as mené sur le chemin de la réalisation ? Pour défendre une giclée de sperme. N'importe quel imbécile peut inséminer un œuf de sa semence. Tandis qu'un Maître te donne la vraie vie. Il n'y a pas de relation plus forte que celle du maître et de son disciple. Maintenant, et pour la dernière fois, recule !

Un coup de feu claqua et Chiun pirouetta dans une envolée de cheveux blancs et de soie rose.

— Je l'ai eu ! triompha le tireur.

— Meurtrier ! s'indigna Chiun en se relevant souplement.

Il fit un pas vers le tueur mais Remo s'interposa.

— Chiun, laisse-le.

Le vieil Oriental lui lança un regard glacé.

— Tant pis pour toi, Remo. Tu l'auras voulu. Tu es perdu pour Sinanju, pour toujours.

*

* *

Le tueur vit deux ombres fondre l'une sur l'autre. Il comprit que le vieux avait décoché un coup de pied, fulgurant. Mais le corps de Remo

s'était brouillé tant l'esquive avait été rapide.

« Maintenant », décida le balafré en épaulant posément son arme.

« Vas-y, bouffe ça », ricana-t-il en lâchant quatre balles en rapide succession.

À cinq cents mètres de là, Millis tituba.

Le tueur sourit. Il avait rempli son contrat et, derrière lui, les duettistes de « Sinanju » continuaient à s'expliquer dans des claquements soyeux. Il ramassa tranquillement son attaché-case, y rangea son arme et s'engouffra dans l'escalier de secours.

Il dévala les marches en secouant la tête. Si ces deux types étaient un maître et son disciple, c'était indiscutablement le duo le plus dangereux du monde. Heureusement qu'ils étaient maintenant divisés.

Quand le tueur atteignit le hall du building, une escouade de gardes de sécurité déboula comme un troupeau de buffles. Ils passèrent à côté de lui sans lui prêter un regard. Qui se serait méfié de cet homme d'affaires en costume d'alpaga noir, balançant négligemment son attaché-case ?

Mais au moment où il sortait de l'immeuble, il entendit qu'on l'appelait. Il leva la tête et reconnut Remo, penché au-dessus du parapet.

— Papa ! Attends-moi ! criait-il.

D'un bond, Remo enjamba la balustrade et glissa silencieusement le long d'un paratonnerre.

Quand les gardes surgirent à bout de souffle sur le toit, ils ne trouvèrent qu'un vieil Oriental, les yeux perdus dans le lointain.

En s'effaçant pour le laisser passer, un des vigiles eut l'impression que le vieil homme essuyait une larme.

CHAPITRE XIV

Le docteur Harold W. Smith n'avait pas dormi de la nuit. Hagard, les cheveux dépeignés, il fixait de ses yeux rougis de fatigue le soleil levant sur le chenal de Long Island. Il attendait.

Enfin le téléphone sonna.

— Oui, monsieur le Président, fit Smith en le décrochant aussitôt. Je suis à votre disposition. J'imagine que vous allez nous donner l'ordre de fermer l'agence.

— Bon dieu, Smith ! Je devrais, bougonna le vieux Président à l'autre bout du fil. Vous deviez protéger Millis et il est à l'hôpital, dans le coma. Et vos hommes n'ont rien fait pour le défendre.

— Je sais, monsieur le Président.

— Si Millis était mort, j'aurais donné l'ordre de dissoudre l'Agence.

— Je sais.

— « Je sais, je sais ! » Vous ne savez pas dire autre chose ? Autrefois, vous saviez pour de bon et je pouvais compter sur vous. Bon, tenez-moi au courant, conclut le Président en raccrochant.

Aussitôt, Smith refit le numéro qu'il essayait de joindre depuis des heures, depuis qu'il avait appris que Millis était dans le coma. Le numéro de Chiun à Detroit.

*

* *

Dans la suite nuptiale du *Detroit Plaza Hotel*, Chiun observait le disque sanglant du soleil levant reflété sur les flots du lac Erie.

Le sang. Beaucoup de Maîtres de Sinanju l'avaient précédé. Une longue chaîne qui remontait à des temps immémoriaux. Tous unis par le même sang. Le sang de Chiun. Jusqu'à Remo. Né de père inconnu. De sang impur.

Chiun baissa la tête.

— Honte au dernier Maître de Sinanju, qui a fait entrer un Blanc dans la source du soleil. Honte à Sinanju. Honte pour cette fin sans gloire.

Il prit une longue inspiration et redressa enfin la tête. Tout passait

un jour, même Sinanju.

Et le téléphone sonnait, insistant.

Il se leva de la natte pour le décrocher.

— Chiun ?

C'était Smith.

— C'est lui, fit le Maître de Sinanju.

— J'essaye de vous appeler depuis des heures. Que s'est-il passé ?

Millis est dans le coma.

— Je n'ai pas de réponse.

Smith remarqua la voix détimbrée du vieux Coréen.

— Et Remo, où est-il ?

— Il est perdu. Perdu pour Sinanju.

— Que voulez-vous dire ? s'inquiéta Smith.

— Il est parti avec l'homme à la peau blanche qui est son géniteur.

— Mais il est toujours en vie, soupira Smith. Il n'est pas mort ?

— Si, souffla Chiun en reposant doucement le combiné, il est mort.

CHAPITRE XV

— Papa, parle-moi un peu de ma mère.

— Petit, je t'en ai parlé déjà trois fois. Lâche-moi un peu tu veux ?

— Non, raconte encore, insista Remo.

Il était assis sur le divan d'une chambre d'hôtel de Détroit, occupé à suivre du regard cet homme qui était son père. Il ressentait un curieux mélange de familiarité et de distance.

Son père reposa le téléphone et bougonna, faussement sévère.

— Bon d'accord, mais c'est la dernière fois pour aujourd'hui. Ta mère était une femme merveilleuse, des traits fins, un visage angélique, de longs cheveux, un regard profond. Elle avait l'air d'avoir vingt-trois ans alors qu'elle en avait vingt de plus.

— Et comment elle est morte ?

— Ça a été affreux. Elle est morte tout d'un coup. Comme ça...

— Une attaque cardiaque ? demanda Remo.

Le tueur battit des cils.

— Et comment me suis-je retrouvé à l'orphelinat ? reprit Remo.

— C'était un drame affreux. On n'arrivait pas s'entendre ta mère et moi. Elle a voulu le divorce et elle a obtenu ta garde. Après, je ne sais pas au juste ce qui s'est passé.

— Oui, je comprends, fit Remo.

Il regarda les yeux de son père. Ils avaient les mêmes reflets noirs que les siens.

— Mais il ne faut pas la juger, reprit son père. Tu sais, à l'époque, une femme seule avec un enfant. C'était pas évident.

— J'imagine, oui, opina Remo. Et tu as une photo d'elle ? Tu sais, quand j'étais tout seul, la nuit, sur mon lit, à l'orphelinat, je jouais à lui prêter un visage.

— Vraiment, sourit le tueur en passant sa veste. Et quelle tête tu lui prêtais, fiston ?

— Celle de Gina Lollobrigida. J'ai toujours voulu qu'elle ressemble à Gina Lollobrigida.

L'homme de main s'était figé.

— C'est dingue ! fit-il au bout d'un moment. T'es pas un peu médium sur les bords ? C'est exactement la tête qu'elle avait.

Il ouvrit la porte pour sortir.

— Où vas-tu ? demanda Remo.

— Bosser.

— Je viens avec toi.

— Écoute, petit. C'est formidable qu'on se retrouve après toutes ces années. Mais tu peux pas me suivre partout. Surtout que chaque fois tu m'empêches de bosser avec tes scrupules à la con.

Il jeta un billet de cent dollars sur le lit.

— Je reviens dans une heure ou deux. En attendant, prends du bon temps, tape-toi la cloche, une pute, une toile, ce que tu veux, mais fous-moi la paix.

Le visage crispé de peine, Remo contempla la porte qui venait de claquer à son nez.

*

* *

Le tireur tira à fond sur sa cigarette, laissant la fumée brûler sa poitrine.

Il fallait qu'il se débarrasse de ce gosse. Il ne pouvait pas continuer à se trimballer partout avec cet adolescent attardé accroché à ses basques. Il allait falloir lui tirer une balle dans la nuque, une nuit, quand le gamin roupillerait.

Il pouvait aussi se tirer tout de suite, ne jamais retourner à l'hôtel. Mais le même l'avait déjà retrouvé une fois. Il fallait se méfier : ces types de Sinanju semblaient avoir des pouvoirs étonnants.

Le vieux Chinetoque ! Peut-être était-il déjà sur leurs traces. Il n'arrêtait pas de se mettre entre ses pattes. Quand il avait tué Mangan. Quand il avait voulu liquider Millis, à la conférence de presse. Et la dernière fois encore. Sans l'intervention de Remo, il se serait sûrement fait avoir par le vieux.

Non, décidément, Remo avait plein de trucs à lui apprendre. Il allait d'abord le pomper à mort. Il ne le buterait qu'après.

*

* *

Assis dans le noir, Remo réfléchissait. Il avait maintenant perdu un père et il en avait retrouvé un autre.

Le père qu'il avait perdu n'était pas vraiment le sien mais il l'aimait comme un père. Il lui avait toujours donné la préférence sur tout. Sauf sur Sinanju. Pour Chiun, Sinanju passait avant tout, même avant son fils adoptif.

Le père qu'il avait retrouvé, son père naturel, lui, n'avait pas l'air

de l'aimer. Il l'avait déjà abandonné une fois, quand il était tout petit. Il recommencerait sûrement. À la première occasion.

Et Smith ? Que se passerait-il quand il donnerait l'ordre à Remo de revenir à Folcroft et que celui-ci n'obéirait pas ? Smith n'hésitait jamais quand la sécurité de CURE était en jeu. Il donnerait l'ordre à Chiun de l'abattre. Chiun obéirait-il ? Et lui, que ferait-il quand Chiun viendrait pour le tuer ? Tuerait-il Chiun d'abord ?

Le combat sur le toit n'avait pas été un vrai combat. Malgré sa violence apparente, surtout à cause de sa violence apparente. À Sinanju, on n'avait pas coutume de se battre deux minutes si l'on pouvait expédier le combat en deux secondes. Les deux hommes avaient retenu leurs coups, évitant de faire mal à l'autre. Mais la prochaine fois serait peut-être différente et Remo ne savait comment il réagirait.

Les yeux grands ouverts dans le noir, Remo rêvait. Le rêve qui avait hanté son enfance et qui risquait de se transformer en cauchemar.

CHAPITRE XVI

La voiture noire l'attendait, garée sur la décharge au bord de la rivière de Detroit, sa masse obscure, presque indistincte, entre les immenses tas d'ordures.

— Je suis là, fit le tueur en s'adressant au pare-brise opaque.

— Je sais, fit le chauffeur, moi je peux vous voir. Millis n'est pas mort.

— Il ne vaut guère mieux.

— Je le voulais mort ! siffla le conducteur invisible. Pas dans le coma.

— Il serait mort si vous autorisiez les tirs à la tête.

— Je sais, mais je le veux quand même mort et très vite.

— Il est entouré de gardes vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Attendez que les choses se tassent et j'irai le flinguer sur son lit d'hôpital.

— Je veux qu'il soit tué ce soir. Il y aura une prime.

— Et pourquoi pas descendre Lyle Lavalette en attendant ?

— Non, celui-là, on le voit partout en ce moment avec sa nouvelle bagnole. On pourra le descendre quand on voudra.

— Et Revell ?

— Pas la peine pour l'instant.

— OK, mais flinguer Millis en ce moment ça va pas être du gâteau.

— D'abord Millis. Lavalette ensuite, fit le client d'une voix tranchante.

— Comme vous voudrez mais il y aura des risques.

— C'est pour ça qu'il y a la prime.

— Et il y a un autre problème, fit le tueur.

— Quoi encore ? Il y a toujours des problèmes avec vous. Je croyais que vous étiez le meilleur.

— Je suis le meilleur, mais il y a ce vieux Chinetoque.

— Et alors ?

— Il travaille pour le gouvernement.

— Aucune importance. Le gouvernement, c'est nous. Les politicards enterrent ce que nous voulons. Ils sont aux ordres de ceux qui remplissent leurs caisses. Flinguez le vieux Chinetoque s'il se repointe

dans votre collimateur et il n'y aura pas de vagues. C'est clair ?

— On dirait, approuva le tueur, impressionné par sa nouvelle leçon d'éducation civique.

Il regarda pensivement la grosse voiture noire démarrer, faisant gicler les flaques d'eau de la décharge.

Appuis ou pas, c'était trop risqué d'essayer de flinguer Millis sur son lit d'hôpital. À moins que...

Il alluma une cigarette et se mit à réfléchir.

*

* *

Smith réfléchissait intensément. Il en était maintenant sûr : la femme assassinée dans le cimetière de Newark était la mère de Remo. Et son meurtrier était son ex-mari : le père de Remo, le tueur qui massacrait les chefs de l'industrie automobile américaine.

Mais, comment, après tant d'années, les parents s'étaient-ils retrouvés sur la tombe de leur fils ? Et pourquoi ? Et qui étaient-ils ?

Des recherches intensives n'avaient pas réussi à trouver la moindre trace d'un Remo Williams père. Quant à la mère, malgré des photos d'elle placardées dans tous les commissariats du pays, personne ne s'était encore présenté pour dire qui elle était.

D'où sortaient ces deux-là ? Peut-être avaient-ils vécu des années dans un pays étranger. Un pays de l'Est ? Smith pensait à des Albanais, le peuple le plus mystérieux d'Europe, un pays complètement replié sur lui-même, sur une orthodoxie communiste et une technologie d'un autre âge. Et pourtant, beaucoup d'Albanais vivaient aux États-Unis, à Chicago particulièrement et ils formaient, avec les triades chinoises, une des mafias les plus impénétrables du pays.

Quoi qu'il en soit, Smith se rendait compte qu'il avait fait une erreur il y a des années en sélectionnant Remo, en croyant que c'était un homme sans passé. Tout le monde avait un passé et il finissait toujours par remonter à la surface.

Remo était perdu mais il restait Chiun. Smith décrocha son téléphone.

*

* *

Chiun, Maître de Sinanju, était en train de ranger une de ses malles quand le téléphone sonna.

— Salut, ô Empereur ! fit-il en reconnaissant le souffle oppressé de Smith au téléphone.

Smith, lui, sentit, à travers la salutation habituelle que Chiun lui

adressait, combien son ton était forcé. La voix du Maître de Sinanju semblait détimbrée, fatiguée, blanche. Smith se dit qu'il devait y aller doucement.

— Maître de Sinanju, commença-t-il de cette voix apaisante que les psychiatres de Folcroft prenaient toujours avec les malades mentaux, je sais combien vous devez être affecté en ce moment.

— Ah ! non, vous ne pouvez pas savoir. Personne ne peut savoir, qui n'est pas de mon sang.

— Je comprends, Maître Chiun. Mais bien que votre peine soit extrême et que Remo soit parti, le monde ne doit pas s'arrêter pour autant. Nous avons toujours une mission à remplir.

— Vous avez une mission ! contra Chiun d'une voix tranchante.

— Laissez-moi vous rappeler, fit Smith d'une voix solennelle, que nous avons passé entre nous un contrat imprescriptible qui spécifiait clairement qu'en cas d'incapacité de votre pupille vous assumeriez les obligations contractuelles. L'heure de ces obligations est venue.

— Ne me parlez pas d'obligations ! cingla Chiun. Tous les Blancs sont des ingrats. J'ai donné à Remo ce qu'aucun Blanc n'a reçu et à vous, j'ai donné Remo. Et avec quoi payez-vous mes sacrifices ? Avec des obligations !

— Je vous ai payé aussi avec des tonnes d'or, fit remarquer Smith, acide, vous êtes un homme riche. Votre village aussi.

— Je suis pauvre, parce que je n'ai pas de fils, pas d'héritier. Et que deviendra mon village quand je serai mort ? Qui nourrira ses enfants et ses petits-enfants ?

Smith se pinça les lèvres pour ne pas répondre que les États-Unis avaient envoyé assez d'or pour nourrir le village jusqu'en l'an 3000. Il prit une profonde inspiration et une voix de juriste pour dire :

— J'ai toujours su qu'un contrat avec la Maison de Sinanju était inviolable et que la Maison de Sinanju ne revenait jamais sur sa parole.

Chiun poussa un soupir.

— Bon, que voulez-vous ?

— Je savais que je pouvais compter sur vous, souffla Smith. Millis est dans le coma, gardé par une brigade de police. Revell, confidentiellement, a quitté le pays. Une croisière de santé aux Bahamas. Reste Lyle Lavalette. J'ai le sentiment qu'il sera la prochaine cible. Protégez-le. Collez-lui au train, jour et nuit. Et si le tueur réapparaît, essayez de le prendre vivant. Qu'on sache enfin qui il est et pour qui il travaille.

— J'ai compris, fit Chiun. Je vais protéger le charretier et j'apprendrai ce qu'il sait. Très peu sûrement, vu qu'il est blanc et Américain.

Smith prétendit n'avoir pas entendu. Il laissa passer un silence et

reprit, la voix tendue :

— Et pour Remo ? Pourriez-vous m'expliquer comment il est mort ?

— En se trompant de famille... laissa tomber Chiun.

Smith attendit la suite mais le vieil homme resta silencieux. Finalement le directeur de Cure se racla la gorge et dit d'un ton forcé :

— Bon, eh bien Chiun, rappelez-moi si vous avez quelque chose.

— J'ai quelque chose, Smith, répondit Chiun d'une voix sépulcrale. J'ai l'ingratitude des Blancs. C'est plus qu'aucun Maître de Sinanju n'en avait jamais eu à porter.

Et il raccrocha.

CHAPITRE XVII

— Alors, fiston, raconte-moi un peu ce que tu as fait toute ta vie, demanda le tueur dès que la serveuse fut repartie avec la commande des apéritifs.

Ils étaient assis sur la banquette profonde du meilleur restaurant de Detroit. De ses larges baies vitrées on pouvait voir toute la ville et le crépuscule baignait les rues d'une teinte dorée, estompant la misère brouillant les formes des clochards et des camés effondrées au milieu des papiers gras et des poubelles renversées.

— J'ai travaillé pour le gouvernement, confia Remo, mal à l'aise.

— Ah ! Pas de salades à ton vieux père. Tu m'as dit que tu étais dans la même branche que moi et voilà que tu me racontes que tu travailles pour le gouvernement.

— C'est pourtant vrai, je travaille pour le gouvernement et je suis dans la même branche que toi.

— Je vois, barbouze, hein ?

— C'est ça, soupira Remo, barbouze.

— Bon, ben raconte un peu ! Et bois un coup, c'est du bourbon de première.

— Je ne peux pas...

— Quoi ? Tu peux pas dire à ton vieux père ce que tu as fait toutes ces années.

— Ça non plus, mais je parlais de l'alcool, fit Remo en repoussant le verre plein du liquide doré.

Même l'odeur l'incommodait.

— Pourquoi ? s'étonna le tueur.

— Parce que mon système ne le supporterait pas.

— Il est malade ?

Remo sourit sans répondre. C'était plutôt l'inverse. Son système était si raffiné qu'il ne supportait pas la moindre impureté. Un peu comme le moteur d'une voiture de course qu'on alimenterait soudain à l'ordinaire.

— Pourquoi tu souris ? demanda le tueur.

— Je pensais à Chiun, expliqua Remo. Il disait tout le temps que les Blancs étaient fous de se nourrir de vaches mortes et de boire des

céréales pourries.

— Oublie un peu Chiun.

— Je ne peux quand même pas boire ce truc. Ça me détraque.

— Si tu veux mon avis, c'est plutôt ceux qui boivent pas qui sont détraqués.

Remo ne répondit pas. Il scrutait le visage de cet homme qui était son père, à la recherche d'une étincelle, d'un souvenir. En vain : il restait pour lui un complet étranger.

Remo se sentait triste et désemparé, avec le sentiment lancinant de trahir quelque chose. Il sentait dans son corps un déchirement, l'impression d'être tirailé. Il se disait aussi qu'il avait fallu un miracle qu'il ne tue pas cet homme, que, pour un peu, il aurait été parricide sans le savoir.

La serveuse revint prendre la commande du repas.

— Un steak bien saignant avec plein de purée et une bouteille de Zinfandel, fit le tueur d'un air gourmand.

— Du riz, à la vapeur, commanda Remo.

La serveuse nota sur son calepin.

— Et avec le riz ?

— Ce sera tout, merci, fit Remo. Ah si, une bouteille d'eau minérale.

La serveuse haussa les épaules. Le tueur dit, la main à son ventre :

— Du riz, t'es malade ?

— Non, non, c'est mon menu habituel.

— Bon ben, laisse tomber pour un soir et tape-toi une vraie bouffe. C'est pas tous les jours que tu retrouves ton père ! Faut fêter ça. À la viande.

— Non, je ne peux pas.

Le tueur eut un sifflement de dégoût.

— Eh ben, dis donc, les nonnes t'ont pas arrangé. À moins que ce soit ce vieux Chinetoque.

Son sourire de dérision se figea. Son regard avait croisé celui de Remo.

— Bon passons, fit-il avec un rire forcé. Causons un peu.

— Tu ne m'as toujours pas dit où j'étais né.

— Tu ne me l'avais pas demandé. Jersey City.

— J'ai grandi à Newark.

— Je sais. C'est là que je travaillais.

— Et j'ai encore de la famille.

— Non, personne. J'étais enfant unique. Ta mère aussi. Et nos parents sont morts. Y a plus que nous deux au monde, fiston. Maintenant, écoute-moi bien. C'est important.

— J'écoute, fit Remo.

Mais, en fait, il pensait à Chiun. Il se disait que le vieil Oriental,

avec les légendes de Sinanju et la lignée de tous les Maîtres anciens, lui avait donné une famille bien plus belle qu'une de ces mini-familles occidentales coincées dans leur névrose et leurs cœurs étriés.

Il se demanda ce que Chiun était en train de faire en ce moment précis.

— Hé ! je te cause, rappela le tueur en haussant la voix. Sur le toit, là-bas, tu m'as bien dit que tu étais un peu tueur sur les bords toi aussi. Tu m'as pas raconté de salades ?

— Pas de salades, non.

— Bon, alors écoute bien ton vieux père. Ce mec que je travaillais au corps, Millis. Eh ben, figure-toi qu'il est pas mort.

— Non ?

— Non. Et c'est mauvais. Un, parce que ma réputation en prend un coup. Deux, parce que tant qu'il est pas clamsé, je suis pas payé. D'accord ?

— D'accord.

— Ça veut dire qu'il faut qu'on le finisse, d'accord ?

— Pourquoi tu laisses pas tomber ? On peut aller ailleurs. Prendre des vacances. Apprendre à se connaître un peu.

Le tueur secoua la tête.

— Écoute. Faut qu'on finisse ce mec. Et si t'étais pas venu foutre la merde sur ce toit, il serait liquidé.

— Désolé, fit Remo.

— Désolé, désolé. C'est bien beau d'être désolé. Mais qu'est-ce que tu vas faire pour réparer ça ?

— Comment ça ? fit Remo en fronçant les sourcils.

Il avait peur de voir où son tueur de père voulait en venir.

— Je veux dire que tu me dois réparation pour avoir fait rater ce contrat. Je veux dire que tu dois rectifier ça toi-même. En liquidant Millis.

— Je ne peux pas, répondit Remo d'une voix étranglée.

— « Papa, je peux pas bouffer ça. Papa, je peux pas picoler ça. Papa, je peux pas flinguer ce type. Je peux pas ci, je peux pas ça. » Ma parole t'as que ce mot à la bouche. C'est le genre de mot qui va foutre notre relation en l'air.

Les yeux rivés à la nappe, Remo ne répondait pas. Le tueur poursuivit :

— Millis est dans le coma. Ça va être du gâteau. Si tu veux, je te filerai mon meilleur feu.

— Je n'ai pas besoin d'une arme pour ça.

— Non, j' imagine que non, opina le tueur en s'allumant une cigarette. Bon alors, c'est d'accord ?

— C'est pas juste, bougonna Remo.

— Écoute, t'as déjà tué pour l'Oncle Sam, un type que tu connais

même pas. Cette fois-ci, c'est pour ton père. Pour payer la dette que tu as envers lui.

Le tueur le fixait de ses yeux noirs, enfoncés dans ses orbites. Son ton s'était durci.

— Écoute-moi bien, fiston. Fais-le ou prends tes « j'peux pas » et tire-toi de ma vie.

Remo continuait à fixer la nappe, comme s'il n'avait pas entendu. Soudain, il serra les poings et lâcha :

— C'est pas juste. Pas juste que dès que je retrouve mon père, la première chose qu'il me demande c'est de tuer un homme. C'est pas ce que j'attendais de mon père.

— C'est comme ça, fiston, ricana le tueur. À prendre ou à laisser.

« C'est maintenant que ça passe ou que ça casse », pensa l'homme de main.

Remo resta un long moment silencieux.

— Je ne sais pas encore. Il faut que je réfléchisse.

— Vas-y fiston, prends ton temps, fit le tueur d'un ton soudain radouci.

Puis, se laissant aller sur sa banquette, il ajouta :

— T'es sûr que tu veux pas un peu de mon steak ?

CHAPITRE XVIII

Il n'avait jamais été au cimetière de Wildwood.

Pourtant, quelque dix ans auparavant, Smith y avait fait enterrer un homme.

Il avait tout organisé : acheté la concession, la pierre tombale, fait graver le nom de Remo Williams. Il avait même choisi soigneusement le corps qui allait être enterré là. Ce n'était pas celui de Remo mais d'un clochard anonyme. Il avait su son nom à l'époque mais l'avait oublié depuis et sa fiche avait été effacée de la mémoire morte des ordinateurs de CURE.

Mais, maintenant que Smith se trouvait devant cette simple pierre grise, gravée au nom de Remo Williams, une brusque bouffée d'émotions était venu le surprendre.

Smith ne pleurait pas. Du moins, sans larmes apparentes, mais sa gorge était nouée et sa poitrine brûlante. Le remords...

Il avait tout organisé. Il avait choisi un policier et brisé sa vie. Le policier était passé en jugement pour un crime qu'il n'avait pas commis. Il s'était vu condamner à mort. Il avait connu les affres de l'attente dans la cage aux fauves des désespérés, s'était fait attacher au siège de torture, électrocuter. Ensuite on lui avait arraché jusqu'à son visage qui avait été refait. Et il avait été soumis au plus impitoyable des entraînements, celui de Sinanju. Tout cela au nom de la raison d'État : la raison de Smith.

La tombe de Remo était dans l'ombre d'un grand chêne malade. La moitié de ses branches étaient la tête d'un vieux fou du théâtre antique. La pierre tombale elle-même était un simple bloc de granit brut. Smith se souvenait l'avoir commandée sur catalogue. Il avait spécifié au graveur de mettre juste un nom : Remo Williams, sans indication de dates. Autant par souci d'économie que de sécurité.

L'herbe poussait tout autour de la tombe que la mousse recouvrait à demi. Le cimetière de Wildwood était pratiquement abandonné et recevait peu de visiteurs. Une autre raison pour laquelle Smith l'avait choisi.

À gauche de la tombe de Remo, une tombe plus ancienne portait le nom de Daniel Colt. À sa droite, se dressait une sorte de mausolée de

marbre qui, à en croire la longue liste des noms gravés, servait de caveau à la famille DeFuria.

Smith se mit à marcher au milieu des trois tombes. Il essayait de reconstituer la scène du meurtre. Il se tint là où la femme avait dû se tenir, d'après le rapport balistique. Il regarda l'endroit où les fleurs étaient tombées.

Tout semblait coller et pourtant, pourquoi n'avait-elle jamais visité auparavant la tombe de Remo ?

Il fit un croquis de disposition des tombes et se dit qu'il prendrait des dispositions pour faire enterrer Remo là. Quand tout serait fini.

Puis il quitta le cimetière sans se retourner.

*
* *

Quand le tueur lui dit que l'hôpital serait gardé comme une forteresse, Remo se retint de lui dire que les hôpitaux ne seraient jamais des forteresses. Ils étaient des lieux d'accueil, conçus pour soigner des gens, pour les recevoir le plus vite possible. Même en y mettant cent flics, la sécurité d'un hôpital serait encore comme un panier percé.

Mais l'homme de main vieillissant n'aurait pas compris et Remo sauta sans un mot de la voiture dès qu'elle ralentit le long de la voie express John C. Lodge, dans le centre de Detroit. Au moment où la porte claquait derrière lui, il entendit le tueur cracher :

— Fous-leur-en plein la gueule, fiston. Pour ton vieux père.

Remo remonta le remblai de l'autoroute et n'eut qu'à enjamber une grille pour se retrouver dans le parking de l'hôpital. Il était entièrement vêtu de noir et progressait sans un bruit, de voiture en voiture, se confondant avec les ombres que projetaient les branches des grands tulipiers.

Une voiture de patrouille passa à quelques centimètres de lui. Les flics, avachis sur la banquette avant, écoutaient leur radio en mâchouillant leur chewing-gum et ne le virent pas.

En arrivant dans le hall d'entrée, Remo changea de démarche et brandit le bouquet de fleurs qu'il avait scotché dans son dos.

— Monsieur, fit une infirmière mafflue tapie derrière son comptoir.

— Je cherche M. Millis.

— C'est plus l'heure des visites, fit-elle remarquer. Vous êtes de la famille ?

— Juste de la famille humaine, fit Remo en souriant.

— Hé, donnez-moi ça, hurla l'infirmière, projetant sa robuste poitrine au-dessus du comptoir.

Mais Remo avait déjà lu : Millis/12-D.

— Vous avez une aile D ? demanda-t-il en rendant l'écritoire qu'il avait saisie.

— Non, fit l'infirmière avant de réaliser. Oh, mais ça va pas, garde !

— Qu'est-ce qui se passe ici ? fit un vigile quinquagénaire en accourant, le souffle court, la main sur son holster.

— Y a ce monsieur qui pose des questions sur le patient du 12-D.

— Quel est ton problème, bonhomme ? demanda le garde.

— Pas de problème, fit Remo d'un air dégagé. J'allais justement sortir.

— Je te raccompagne, décida le garde sans lâcher son revolver.

— Tant mieux, j'avais peur de me perdre.

Le garde suivit Remo dehors. Il brûlait d'envie d'appeler du renfort sur son walkie-talkie. Mais il avait peur d'être ridicule. Il lui aurait bien aussi passé les menottes mais il n'avait pas vraiment de prétexte légal. Ce type n'avait rien fait que de poser des questions sur le patient du D-12 que les types du FBI gardaient vingt-quatre heures sur vingt-quatre. De méchants cons, d'ailleurs.

— Occupe-toi de ton poste, pépé, lui avait dit leur chef quand il avait proposé ses services.

Soudain le garde écarquilla les yeux. Le type en noir n'était plus là et tout ce qu'il voyait était un tourbillon d'ombres de plus en plus rapides. Elles se brouillèrent complètement et il sombra dans l'inconscience.

Remo relâcha son étreinte et rattrapa le garde pour qu'il ne se fasse pas mal en tombant. Il le reposa doucement à l'abri d'un fourré puis il se retourna et contempla la façade de l'hôpital. Elle était lisse mais ses fenêtres à rebord s'ouvraient à chaque étage.

Remo prit son élan.

*

* *

Parvenu au douzième étage, Remo traça un cercle dans le verre dépoli d'une fenêtre et poussa dessus. Le disque bascula avec un craquement presque inaudible mais il le rattrapa entre deux doigts et l'envoya voler derrière lui comme un frisbee. La soucoupe alla se ficher dans le tronc d'un tulipier comme un brin de paille se plante parfois en pleine tornade dans le cœur d'un arbre.

Dans la pièce, personne n'avait bougé. Remo pouvait voir deux lits d'où montaient des respirations asthmatiques. Une odeur d'hôpital vint flotter à ses narines, mélange caractéristique de produits chimiques et de corps malades.

Il glissa la main par l'ouverture et ouvrit la fenêtre sans bruit. Les

patients continuèrent à ronfler à sifflements étran­glés, même quand il retira le drap de l'un d'eux et le déchira. Puis il l'enfila, se mit pieds nus et remonta ses pantalons. Maintenant, il ressemblait à n'importe quel patient sorti pisser. Au premier coup d'œil, ils n'auraient pas le temps de lui en jeter un second.

Remo ouvrit la porte.

*
* *

Assis dans la chambre 12-D, au pied du lit d'Hubert Millis toujours plongé dans le coma, l'agent Lester Tringle, du Bureau Fédéral d'investigation n'oubliait pas le conseil qu'on lui avait prodigué à l'école du FBI. « Attends-toi toujours aux pires emmerdes. Comme ça, quand elles arrivent, t'es prêt ».

Et Lester Tringle se sentait prêt. Il serrait entre ses poings une arme étrange qui avait l'air d'un cobra enroulé sur ses anneaux. Surmontée d'un gros télescope, elle avait la gueule empâtée par un gros silencieux et semblait assise sur un énorme chargeur-escargot à deux cents cartouches. Il fallait bien ça quand la culasse pouvait débiter mille balles à la minute. Quant au télescope, c'était en fait un viseur à laser XM 24, un gadget qui interdisait désormais toute bavure entre collègues. On n'appuyait la détente que quand le point rouge du laser désignait la bonne cible.

Le FBI avait mis le paquet. Ça la foutait mal de voir à la télé tous les grands patrons de l'industrie automobile se faire descendre les uns après les autres par un tueur cinglé qui s'offrait le luxe d'envoyer des lettres aux journaux et de signer les registres de son nom : Remo Williams.

Tringle s'arracha de son siège. Il venait d'entendre un gargouillis étran­glé dans le couloir.

— Hé, Sam ! appela Tringle à travers la porte.

Mais l'agent Sam Bindlestein, de garde dans le couloir, ne répondit pas.

Tringle saisit son Motorola.

— Harper, lança-t-il, tu me reçois ?

— Cinq sur cinq, grésilla le talkie-walkie.

— T'as pas vu Bindlestein ?

— Négatif.

— Chez toi, tout est calme ?

— Affirmatif.

— Alors rapplique fissa. Et fais gaffe !

Les deux mains braquant devant lui son arme futuriste, Tringle bondit dans le couloir. Il se retrouva nez à nez avec un patient, il

remarqua ses yeux noirs et enfoncés.

— Je me suis perdu, fit celui-ci, je n'arrive pas à retrouver ma chambre.

— Vous vous êtes trompé d'étage. C'est une aile réservée, il n'y a pas de patient ici.

— Mais je suis ici et je suis un patient, répondit l'homme aux orbites creuses avec une logique imparable.

Tringle fronça les sourcils. Quelque chose n'allait pas.

— Les mains en l'air, hurla-t-il.

Il venait de remarquer une jambe de pantalon noir qui retombait sous la blouse. Les patients ne portaient pas de pantalons.

Mais l'autre continuait à avancer sur lui.

— Halte, mains en l'air, répéta l'agent fédéral.

En même temps, il enfonçait légèrement la détente et le point rouge du laser s'arrêta sur le nombril de l'inconnu.

— Une dernière fois, stop ou je tire ! commanda-t-il.

— J'ai cessé de recevoir des ordres depuis que j'ai quitté les Marines, fit le faux patient.

Tringle enfonça la détente et l'arme tressauta en crachant une longue rafale assourdie par le silencieux.

L'agent du FBI écarquilla les yeux, incrédule. Le point du laser n'avait pas quitté le nombril de l'homme et pourtant celui-ci continuait à avancer sur lui.

Tringle visa la poitrine et tira à nouveau.

L'homme sembla flotter sur sa droite.

Tringle jura en envoyant la purée.

— Pourquoi tires-tu sur un patient ? demanda Kelly Harper, l'autre agent du FBI qui accourait à la rescousse.

— Parce qu'il n'a pas d'autorisation.

— Il n'a rien pris non plus. T'es sûr que t'as pas mis des balles à blanc ?

— Et ça c'est de la dentelle ?

Il montrait les murs déchiquetés du couloir. On se serait cru sur la ligne verte, à Beyrouth.

— Alors p'têt que ton laser marche pas.

— Essaye aussi le tien, fit Tringle en finissant son chargeur.

Le reste des murs vola en lambeaux, projetant des nuages de plâtre où semblait tourbillonner la tunique blanche du patient.

— Qu'est-ce qu'on y a mis ! jubila Harper quand sa culasse claqua enfin sur l'arrêtoir du chargeur.

— Eurk, répondit Tringle.

Ébahi, Harper découvrit le corps effondré de son collègue que Remo venait de reposer doucement sur le linoléum.

— Vous venez de tuer un agent du FBI ! lança-t-il sévèrement.

— Mais non, fit l'inconnu, il est juste évanoui.

Harper n'entendit pas, occupé à engager fébrilement un nouveau chargeur dans son arme. À l'exercice, il mettait toujours moins de deux secondes trente pour effectuer cette opération. Il était même un des meilleurs du Bureau.

Mais cette fois-ci le chargeur n'arrivait pas à entrer. Nerveusement, il inspecta son arme et vit que les glissières étaient écrasées. Il vit aussi les doigts qui les pliaient lentement. Puis il ne vit plus rien.

*

* *

Hubert Millis gisait les yeux grands ouverts au milieu d'un entrelacs de tubes qui finissaient dans sa bouche, son nez, sa poitrine et ses bras. Sur une tablette, scandant un bipbip monotone, un moniteur d'électrocardiogramme affichait un défilement presque plat : le cœur battait à peine.

Remo passa la main sur les pupilles écarquillées de Millis. Elles ne cillèrent pas.

Remo pouvait sentir que la vie de l'homme ne tenait déjà plus qu'à un fil. Un léger coup à la tempe suffirait à le trancher.

Il leva la main.

Et l'arrêta à mi-chemin. Il avait tué souvent mais cette fois-ci, c'était différent. Cet homme n'était pas un criminel, quelqu'un qui méritait d'aller sévir ailleurs, mais juste un industriel qui gênait un autre industriel.

Oui, mais c'était son père qui lui avait demandé de le tuer. Son propre père.

Il releva la main.

Mais au même moment le moniteur cessa d'émettre son bipbip lancinant et une autre machine se mit en marche avec un chuintement assourdi.

Dans le couloir, une trompe se mit à mugir. Quelqu'un cria dans un haut-parleur.

— Code bleu, chambre 12-D.

Une équipe de médecins se rua dans la pièce, sans même remarquer le mur en lambeaux ni Remo qui s'était reculé pour les laisser passer.

Une infirmière enleva la blouse qui recouvrait le torse amaigri de Hubert Millis. Aussitôt un médecin posa son stéthoscope sur la poitrine du moribond. Il secoua la tête. Quelqu'un lui passa une paire de disques reliés à un chariot noir.

— Dégagez ! cria le docteur.

Tout le monde recula et il posa fermement les disques sur le torse

de Millis. Son corps sursauta sous l'électrochoc puis retomba, sans vie.

Trois fois, le cardiologue appliqua ses disques, les yeux fixés sur l'écran de l'électrocardiogramme.

Finalement, il laissa retomber ses disques et recula.

— Rien à faire, décréta-t-il. Il est mort. Préparez l'enlèvement du corps.

Ils quittèrent tous la chambre, toujours sans remarquer Remo. Seule une infirmière resta près du lit pour préparer le corps.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Remo en la prenant par le bras.

— Arrêt cardiaque.

— Qu'est-ce qui l'a tué ? demanda anxieusement Remo. Il faut que je sache.

— Rien, son cœur a lâché. On s'y attendait.

— Ce n'était pas l'excitation, hein ?

— Quelle excitation ? fit l'infirmière les yeux ronds. Il était dans le coma. Même une explosion atomique ne l'aurait pas dérangé.

— Merci, dit Remo, soulagé.

— Mais au fait, qu'est-ce que vous faites là ? demanda l'infirmière.

— Rien, je me battais avec ma conscience.

— Et qui a gagné ?

— C'était un match nul.

CHAPITRE XIX

Quand Remo revint de l'hôpital, il trouva son père vautré dans un fauteuil devant la télé.

— Comment ça a marché ? demanda-t-il sans quitter l'écran des yeux.

— Millis est mort, fit Remo.

— Bien, tu fais du bon boulot. Assieds-toi et regarde la télé. C'est génial.

Remo haussa les épaules. C'était un *soap* indistinct.

— Je vais me coucher.

— Vas-y fiston, fais ce que tu veux.

— On va partir bientôt ? demanda Remo.

— Arrête ton char. On vient juste d'arriver. J'ai encore du boulot dans cette ville.

— Je croyais que Millis était ton boulot.

— Ouais.

— Eh bien, il est mort.

— Et alors ? Qu'est-ce que tu veux ? Une médaille ? T'as fait que rembourser ta dette, n'oublie pas. Maintenant lâche-moi la grappe, j'ai encore du pain sur la planche.

Remo s'enferma dans sa chambre et s'allongea sur son lit. Mais il n'arrivait pas à s'endormir. Toute sa vie, il avait cherché sa famille, il en avait senti le manque jusque dans sa moelle et maintenant qu'il l'avait retrouvée, elle le rendait malade.

De l'autre côté de la cloison, il pouvait entendre son père rire des gags éculés qu'il avait dû voir déjà vingt fois. Ce type n'éprouvait aucun sentiment pour lui. Alors que Chiun, malgré tous ses défauts et ses constantes récriminations, l'aimait comme un père.

Remo savait maintenant de quel arbre il était le fruit et cette connaissance lui donnait la nausée. « Bienvenue au monde de la famille », pensa-t-il sans se rendre compte tout de suite qu'il tendait l'oreille.

Dans le salon de leur suite, son père avait décroché le téléphone et parlait à quelqu'un.

La plupart des gens ont leurs sens amoindris mais Remo put

entendre distinctement le tueur dire :

— Alors, quand est-ce que je touche ma prime pour le contrat Millis ?

— Dès que vous aurez eu Lavalette, répondit la voix au téléphone.

— Hé, minute, on devait me payer au fur et à mesure.

— C'est une urgence, il faut que Lavalette meure dans les heures qui viennent.

— C'était pas prévu.

— Je double la prime.

— Vous voulez vraiment le voir mort.

— Vous en doutiez ?

— M'en fous. OK, double.

— Il sera à son bureau demain matin à huit heures. Et n'oubliez pas : pas de tirs à la tête. Une seule balle dans le visage ou la tête et vous ne serez pas payé.

— Je sais.

— Cette fois-ci c'est essentiel. J'ai mes raisons.

*

* *

En raccrochant son téléphone, Lyle Lavalette éclata de rire. Ça marchait comme sur des roulettes. Il était le plus fort : qui penserait à soupçonner qu'il commanditait son propre meurtre. Demain, c'était la dernière ligne droite. Encore un petit risque à prendre et il décrocherait le gros lot : la présidence du plus gros conglomérat de l'industrie automobile mondiale. Les trois grands réunis sous sa houlette. Pas mal pour un type qui s'était fait vider par les trois salopards.

Demain, il serait un héros et le tueur serait mort, pulvérisé par le comité de réception qu'il lui préparait.

Et après-demain, qui sait ? Peut-être Washington ? Et même la Maison Blanche.

Exultant, Lyle Lavalette passa un filet sur ses cheveux blancs et s'allongea prudemment. Il fallait qu'il dorme bien pour qu'il ait bonne mine le lendemain, quand il annoncerait à la télé qu'il avait tué l'assassin de ses collègues.

CHAPITRE XX

— Alors, comme ça, c'est ça la Dynauto ? Pourquoi est-ce qu'on ne l'appellerait pas tout simplement la Dyno ? Hein ? C'est plus court, plus percutant, ça porte mieux le concept d'agressivité et de modernisme et ça tape dans la mémoire subliminale de nos cibles. Dino Ferrari, vous vous souvenez ?

Lyle Lavalette regarda le brillant consultant en relations publiques qu'il venait d'engager. À mille dollars de l'heure.

— Et quand est-ce qu'on commence la production ? continua l'homme des « RP ».

Ils venaient d'entrer dans le grand hangar des Usines Dynauto.

Le conseiller en image se sentait soudain mal à l'aise, ce qui le faisait parler beaucoup. Quand il avait vu Lyle Lavalette faire ses déclarations à la télé, il avait eu l'impression que la Dynauto était prête à sortir de chaîne. Mais l'intérieur de l'usine était aussi désert qu'un stade de base-ball en décembre. Il n'y avait pas d'ouvriers, ni de robots, ni même de chaînes de montage, rien qu'un grand hangar vide.

— Ne vous inquiétez pas, fit Lyle Lavalette d'une voix apaisante. Nous avons beaucoup plus pressé.

— Je ne suis pas sûr de bien vous suivre, fit le consultant, le front plissé.

Avant de se lancer dans les relations publiques, « pour faire vraiment du fric », il avait été journaliste pendant des années et toute son expérience lui hurlait que cette affaire sentait le pourri.

— Écoutez, fit Lyle Lavalette, sortant son sourire séducteur, au départ je devais commencer la production ces jours-ci mais tout a changé dès que ce tueur fou s'est mis à frapper.

— Comment ça ?

— Eh bien, quand Mangan a été tué, les directeurs de sa société ont pris contact avec moi pour que je reprenne la boîte en pratiquant une fusion avec Dynauto. D'accord ?

— D'accord.

— Et puis, aujourd'hui, vous avez monté cette fuite pour les médias selon laquelle le conseil d'administration d'American Auto prenait contact avec moi pour remplacer Millis. Je vous fiche mon billet que

dans quelques heures ils seront pendus au bout du fil.

— Pour vous supplier de diriger leur compagnie ? demanda narquoisement l'ex-journaliste.

— Exactement, opina Lyle Lavalette, sans remarquer le ton ironique. Et ce n'est pas tout. Chez General Auto, Revell s'est tiré comme un lavement, soi-disant une croisière aux Caraïbes mais les actionnaires ne sont pas dupes. Il n'y a plus qu'à faire monter la sauce. C'est votre boulot. Encore quelques fuites bien dirigées et les pontes de General Auto feront la queue dans mon antichambre.

— Vous voulez dire que vous allez diriger les trois grands ? demanda l'ex-journaliste d'un ton incrédule.

— Ça y est, vous venez de piger.

— Mais personne n'a jamais fait ça auparavant.

— Il n'y a jamais eu non plus de Lyle Lavalette auparavant.

Le consultant secoua la tête. Ce type était mégalo à lier. Mais il payait bien. De nos jours, c'est tout ce qui comptait.

*

* *

À la Maison Blanche, le Président des États-Unis était en train de boire son café, allongé sur ses draps de satin, quand son aide de camp fit son entrée, portant les nouvelles du jour sur un plateau d'argent. Le septuagénaire Président aux cheveux teints en noir grogna en voyant un mémo de deux lignes. Il avait exigé que toutes les analyses soient réduites à une ligne.

Le long mémo indiquait qu'Hubert Millis, président d'American Automobiles, venait de mourir à 1 h 32 du matin des suites de ses blessures. Selon des sources bien informées, Lyle Lavalette était pressenti pour le remplacer.

Dès que l'aide de camp fut sorti, le Président ouvrit le tiroir de sa table de nuit et saisit un téléphone sans touches caché sous deux bouillottes et un numéro de *Play boy*.

La tonalité d'appel se déclencha aussitôt et le Président attendit que Smith vienne en ligne.

Il venait de décider qu'il était temps de dissoudre CURE. Décidément cette agence était trop ingouvernable et il valait mieux revenir aux valeurs sûres comme le FBI et la CIA. Surtout le FBI.

Le Président sourit : il aimait bien le FBI, il avait même joué une fois un rôle d'un agent spécial du bureau fédéral.

Le Président cessa de sourire. Au bout du fil, personne ne répondait.

Pourtant Smith était toujours disponible. Même quand il quittait exceptionnellement son bureau, il emmenait toujours avec lui un

téléphone portable.

Le Président laissa sonner cinq minutes avant de raccrocher. Il se dit qu'il pourrait aussi bien donner l'ordre après le repas de midi. Et même après sa sieste.

Il n'était pas à quelques heures près.

CHAPITRE XXI

Assis dans son prototype, Lyle Lavalette faisait rêveusement « vroomvroom ». Bientôt, il serait le maître de Detroit. Il consulta sa montre : 7 h 55. Le tueur apparaîtrait dans cinq minutes. Il était toujours ponctuel celui-là. Quel crétin. À l'heure pour se faire tuer.

L'industriel jeta un coup d'œil en coin vers une grosse bâche qui semblait recouvrir un autre prototype. En réalité, elle camouflait le commando « terreur-blanche », le groupe de mercenaires dirigé par le célèbre colonel Brock Savage. On avait vu sa figure barbouillée de noir et de vert sur la couverture de *Soldiers of Fortune*, le magazine des survivalistes. Il avait fait le Viêt-nam dans les bérets verts, puis avait poursuivi son combat contre les « Rouges » en Rhodésie, chez les Sélous Scouts. Il avait fait l'inévitable passage à la Légion Étrangère puis était allé se battre pour l'Occident Chrétien dans les rangs des Phalanges libanaises. Il attendait. Ninja américain de cent vingt kilos, gonflé au sucre, au lait et au hamburger, en tenue camouflée, casque kevlar, la poitrine alourdie de grenades, de couteaux de jet et autre Glock 17, serrant contre lui un M 16 doublé d'un lance-grenade M 79. Accroupis à ses côtés, trois autres mercenaires se préparaient à réduire en charpie l'assaillant de Lyle Lavalette. L'un d'eux étreignait une mitrailleuse M 60, bande engagée. Un autre brandissait un bazooka multitube MK 82. Le dernier polissait machinalement la crosse de noyer de son Remington 700 à lunette.

Rassuré, Lyle Lavalette sifflotait dans sa voiture fleurant bon le cuir. Il n'avait plus qu'à regarder la montre digitale de bord égrener les secondes.

Le premier soupçon qu'il n'était plus seul lui vint quand il sentit un très léger roulis de la Dynauto.

Il tourna la tête et découvrit, assis à ses côtés, un vieil homme aux traits asiatiques, drapé dans une robe brocardée de fleurs rouges.

— Je suis Chiun, fit le vieil Oriental, je suis ici pour garder ta misérable vie.

— Ma vie n'est pas misérable, je pèse dix millions de dollars, protesta aussitôt Lyle Lavalette, vexé.

— Dix millions de dollars, dix millions de cailloux, commenta

Chiun en haussant les épaules.

— Savage ! hurla Lyle Lavalette.

La bâche vola, retournée comme une crêpe et les mercenaires chargèrent en hurlant.

— Lui ! hurla Lyle Lavalette, terrifié.

— Toi ! Dehors, fit Brock Savage, pointant son Armalite sur la tête de Chiun.

— Fais le tour, crétin ! cria l'industriel, voyant qu'il était dans la ligne de mire.

Obéissant, le colonel fit le tour de la voiture dans un grand bruit de rangers.

— Hé, le Nhiaque, sors de là ! intima-t-il au vieil Oriental.

— Je n'obéis pas aux gens qui se déguisent en arbre.

— Je suis un merc, con de Jaune, le meilleur merc du marché et j'ai été entraîné à tuer.

— Non, tu as été entraîné à mourir.

Lyle Lavalette eut l'impression que le vieil Oriental avait traversé la porte tant son mouvement avait été rapide.

Brock Savage écrasa simultanément les détentes de son M 16 et de son M 79. Chiun écrasa les doigts de Brock Savage et le mercenaire poussa un cri d'orfraie. Il voulut dégainer son gros K BA (7) et faillit pleurer de dépit quand il vit sa lame cassée comme une allumette entre les doigts fins du vieux Maître de Sinanju.

— Ki-ai ! hurla le mercenaire en se ruant à la gorge du Coréen.

Mais il s'évanouit à mi-parcours, un doigt de Chiun sur la temporale.

— Il n'est pas blessé, juste évanoui, expliqua Chiun aux trois autres mercenaires pétrifiés. Je ne souhaite pas vous faire du mal et je vous prie de bien vouloir l'emmener.

Les soldats obtempérèrent sans demander leur reste, traînant la lourde carcasse de leur chef à travers le hangar.

Horrifié, Lyle Lavalette consulta sa montre et vit qu'il était huit heures moins deux. Le tueur allait venir et il était trop tard pour trouver une autre protection que ce vieux Jaune insensé.

CHAPITRE XXII

Le tueur consulta sa montre. Il obéit à l'heure. Il sortit son Beretta Olympique de son attaché-case et fixa la crosse repliable et le télescope.

Il avait quitté sa chambre d'hôtel à pas de loup pour ne pas réveiller Remo. Le gamin, avec ses sempiternels questions et scrupules était une vraie plaie. Dès qu'il aurait fini son contrat, le tueur quitterait la ville sans dire au revoir. Remo pourrait toujours aller se faire consoler par son copain chinetoque.

Le tueur se glissa prudemment dans le grand hangar. Il reniflait un piège. Ça le démangeait maintenant de savoir qui le payait et il regrettait de ne pas avoir ouvert la portière de la grosse voiture noire pour découvrir l'identité de son employeur. Il aurait parié que c'était Lyle Lavalette, s'il n'avait pas dû le tuer ce matin. À moins que...

Il s'arrêta pour allumer une cigarette et, curieusement, il lui semblait voir le visage de Maria flotter devant ses yeux. C'était à cause de Remo et de son harcèlement qu'il pensait à elle. Sinon, il l'aurait oubliée.

Il écrasa son mégot et décida d'inspecter les lieux. On n'était jamais assez prudent.

*
* *

Remo se glissa hors du véhicule. Il ne savait pas encore quelle impulsion l'avait poussé à s'allonger entre les banquettes de la voiture de son père. Il vit la silhouette du tueur balafré se découper contre une grande porte du hangar puis disparaître à l'intérieur.

L'arme braquée, le tueur venait de faire le tour du hangar. Personne. Lyle Lavalette devait se trouver dans les bureaux qui surplombaient le grand hall.

Tenant son arme à deux mains, le balafré fit irruption dans le bureau directorial. Il était prêt à tout mais pas au spectacle du vieil Oriental assis en lotus sur le tapis du bureau.

— Encore vous ! s'écria-t-il.

— Qu’as-tu fait de mon fils ? demanda Chiun, sévèrement.

— Tu veux dire *mon* fils, ricana le tueur. Il y croit dur comme fer, tu sais.

— Et toi, qu’est-ce que tu crois ?

— Je crois qu’il est con.

Chiun se leva sans effort apparent. Il semblait être passé sans transition de la station assise à la station debout. Comme une fleur de tournesol éclore en accéléré.

— Remo est ce qu’il est, mais il est d’abord Sinanju. Tu as déjà insulté Sinanju trop de fois, prépare-toi à mourir, dit Chiun d’un ton solennel.

Le tueur ouvrit le feu. Une de ses balles alla se perdre dans le tapis, là où se trouvait Chiun. Mais Chiun était toujours debout. Le tueur tira en éventail.

Il sourit à demi. Chiun n’était plus debout. Son sourire s’effaça. Chiun avait disparu. Où pouvait-il se cacher ?

Soudain le balafré poussa un cri horrible. Comme si son bras avait été arraché. Mais il était toujours là, pendant lamentablement en le brûlant atrocement.

Il reconnut Chiun, au-dessus de lui.

— Comment ? fit-il, des larmes de douleur plein les yeux.

— Tu auras toute l’éternité pour répondre à cette question.

Les yeux du vieil Oriental lançaient des éclairs de Jugement dernier.

— Et maintenant, réponds à mes questions.

Chiun avait saisi le poignet du tueur et une langue de feu sembla lui manger la main.

— Arrgh ! hurla-t-il.

— C’était juste une caresse préliminaire. Je peux faire beaucoup mieux, fit Chiun. Ou je peux faire partir la douleur, c’est comme tu veux.

— Fais-la partir, supplia le tueur.

— Où est Remo ?

— Je l’ai laissé à l’hôtel.

— Bien répondu. Et qui t’emploie ?

— Je ne sais pas. Je n’ai jamais vu son visage. Aarrgh !

— Ce n’est pas la bonne réponse.

— C’est la seule que j’aie, répondit le tueur, le front dégoulinant. Je pense que c’est Lyle Lavalette, c’est pour ça qu’il interdisait les tirs à la tête.

— Pourquoi le charron se faisait-il tirer dessus ?

— Demande-lui. Fais quelque chose. Je meurs.

Chiun le laissa retomber comme une poupée de son.

Il allait ouvrir la porte du cabinet où il avait mis Lyle Lavalette à

l'abri, quand il reconnut le pas de Remo. Il sourit. Personne à part lui savait poser son pied avec la douceur d'une patte de jaguar.

— Petit-Père, fit Remo d'une voix émue. Oh non !

Il venait de découvrir le corps inanimé de son père.

— Il n'est pas mort, Remo, chuchota Chiun.

— Ah...

— Remo, ça allait être ton tour après lui, ajouta Chiun, d'un ton raide.

— Les ordres de Smith ?

— Non, j'avais déjà dit à l'empereur que tu étais mort. Un mensonge nécessaire.

— Vous saviez tous les deux la vérité à mon sujet, fit Remo en montrant le tueur inconscient.

Chiun secoua sa couronne de cheveux blancs.

— Non, personne ne savait la vérité. Et toi moins que quiconque.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Chiun haussa les épaules.

— Demande-lui donc, fit-il en désignant de son ongle long le tueur qui se relevait en grimaçant.

— Dégage, Fiston ! grinça le balafré en ajustant son Beretta. Je vais me payer cet enculé de bridé.

— Non, cria Remo.

— Dégage, j'te dis !

Remo voulut faire signe à Chiun de se mettre à l'abri. Le vieux Coréen avait croisé les bras.

— Sans héritier, Sinanju n'a pas de futur, fit-il d'un ton indifférent.

— Attends, fit Remo en se tournant vers le tueur. On peut s'arranger d'une autre façon.

— Il n'y a pas d'autre façon, fit Chiun.

— Pour une fois le Nhiaque a raison, ricana le tueur. Et maintenant tire-toi. Choisis ton camp.

— Oui, Remo, choisis ton camp.

Remo tournait désespérément la tête de l'un à l'autre, déchiré, hagard. Il poussa un cri d'avertissement pour Chiun. Son père venait de tirer.

Le vieil Oriental bascula en arrière.

Obéissant à un réflexe intégré par des années d'entraînement, Remo fonça sur le tueur.

Celui-ci pivota et tira de nouveau.

La balle frôla Remo.

— Tu l'auras voulu, gamin, fit le tueur en tirant encore.

— Moi aussi ? cria Remo.

C'était trop tard. Comme indépendante sa main était partie.

Elle frappa l'homme qui se faisait appeler Remo Williams en plein

dans son plexus. Le cartilage claqua, puis le sternum éclata à son tour, enfonçant ses débris jusqu'à la plèvre de la poitrine. La force du coup fit vibrer longuement le corps du tueur, envoyant une onde de choc qui broya tous les os sur son passage, tétanisant les muscles, décomposant les viscères.

Le tueur balaféré resta encore un instant debout, son visage tordu de surprise et de douleur, puis son crâne se défit et il glissa au sol comme un sac de patates éventré.

Sa conscience flotta un bref moment, accrochée à une dernière image : le visage grave de Maria qui lui disait :

« Un homme viendra à toi. Il sera mort et pourtant il portera ta mort dans ses mains vides. Tu connaîtras son nom et il connaîtra le tien. Et ce sera ton arrêt de mort. »

Le tueur ne sentait pas qu'il quittait son corps, ni même qu'il glissait dans une grande nappe noire, réduit à un atome dans l'inconscience infinie.

— Je l'ai tué, fit Remo d'une voix étranglée. J'ai tué mon propre père.

— Je suis désolé, Remo. Désolé pour ta douleur.

Mais Remo n'entendit pas Chiun. Il répétait inlassablement d'une voix de petit garçon :

— Je l'ai tué.

CHAPITRE XXIII

Lavalette ouvrit prudemment la porte des cabinets. Il vit un homme jeune accroupi près du cadavre du tueur. Il remarqua que le corps était difforme, comme une méduse abandonnée sur la place.

— Qu'est-ce qui lui arrive ? demanda-t-il à Chiun.

— Sinanju lui est arrivé.

— Est-ce qu'il a dit qui l'employait ?

Chiun secoua la tête.

— Non, ce n'était pas nécessaire.

— Pourquoi ?

— Parce que je sais qu'il travaillait pour vous.

— Pour me tuer ? Vous êtes cinglé ?

— Vous étiez le seul à profiter du meurtre des trois grands.

À ce moment-là, Miss Blaze entra dans la pièce.

— Monsieur Lavalette, claironna-t-elle, ça y est. J'ai un mémo de votre consultant en relations publiques. Il dit qu'il a organisé les fuites et que c'est en train de mordre...

Elle s'interrompit soudain.

— Oh pardon, je ne savais pas que vous aviez de la compagnie.

— Idiote ! siffla Lyle Lavalette qui profita de l'interruption pour s'engouffrer dans l'escalier de secours.

— Qu'est-ce que j'ai fait ? s'inquiéta la généreuse Miss Blaze.

— Rien, fit Chiun, vous pouvez vous retirer, vous et vos mamelles, ô bovine créature.

Il s'approcha de Remo, toujours prostré près du cadavre de son père.

— Remo, l'homme qui est responsable de tout ce gâchis vient juste de s'enfuir.

— Comment ? demanda Remo sans comprendre.

— Je dis que toute la douleur que tu ressens a été provoquée par le charron Lyle Lavalette.

Remo leva la tête, fixa d'un air absent les yeux noisette de Chiun puis le cadavre de son père.

— Je ne sais pas. Je ne crois pas que c'est mon vrai problème en ce moment.

— Remo, tu es encore jeune. Sache ceci : un homme doit parfois commettre des actes qui lui semblent horribles. Mais s'il agit toujours dans un esprit de droiture, il n'a rien à craindre, pas même sa conscience.

— Droiture ? Conscience ? Je viens de tuer mon père.

— Il allait te tuer. Ce n'est pas l'amour d'un père. Un vrai père n'aurait pas fait ça.

Remo resta silencieux.

Il pensa à la scène sur le toit, la nuit précédente et comment Chiun n'avait fait que parer ses coups et retenir les siens pour ne pas lui faire mal. Et soudain, il comprit qu'il n'était pas orphelin, qu'il avait cessé de l'être depuis qu'il avait rencontré Chiun et que la lignée de Sinanju, remontant à des millénaires, était sa vraie famille.

— Vous dites que Lavalette s'est enfui ?

Chiun opina.

— Alors, Petit-Père, qu'est-ce qu'on attend pour rattraper ce salaud ?

— Comme tu voudras, mon fils.

*

* *

Lavalette fit dérapier la Dynauto pour sortir de l'usine et s'engager sur la route.

« Je nierai tout en bloc et personne ne pourra prouver le contraire, se disait-il. Un bon avocat n'aura aucun mal à me tirer d'affaire. »

Machinalement, il jeta un coup d'œil dans son rétroviseur.

Parfait : aucune voiture ne le suivait. Il ne vit que deux joggers, dans le lointain. Il se laissa aller dans son siège Recaro et accéléra encore. Nouveau coup d'œil aux rétros extérieurs, par acquit de conscience. Il se pencha en avant, le front barré, réprimant une brusque envie de se frotter les yeux. Les deux joggers n'avaient pas disparu. Et même, ils se rapprochaient. Il accéléra à fond, un œil sur le compteur : cent trente, cent quarante, cent cinquante. Mais dans le rétro, les deux coureurs n'arrêtaient pas de grossir. Et, soudain, ils furent au niveau du prototype qui accélérât toujours.

Lyle Lavalette reconnut le jeune homme qui était penché à sa fenêtre.

— Vous ne pouvez pas m'arrêter. Je suis en bagnole, moi ! grinça-t-il en donnant un brutal coup de volant.

Remo dut faire un bond de côté mais le rire de triomphe de Lavalette dérapa aussitôt. Se penchant à peine, le fou courant venait d'arracher son aile. Puis ce fut le tour de sa portière qui vola avec un bruit de presse hydraulique.

Dégoulinant de sueur, Lyle Lavalette écrasa l'accélérateur. Il roulait maintenant à cent soixante. S'il pouvait tenir encore un peu, ces deux zombies finiraient bien par se fatiguer.

Mais, dans un raclement insupportable, le toit du coupé fut arraché de ses montants, puis ce fut au tour du coffre et des ailes. Halluciné, le brillant industriel vit les deux coureurs se cramponner aux montants et la voiture freina, avant de s'immobiliser, désossée jusqu'au châssis.

— Ne me tuez pas ! hurla Lyle Lavalette mettant pied à terre.

Il claquait des dents et serrait convulsivement son volant sans même voir qu'il n'était plus attaché à l'arbre de direction.

— Donne-moi une seule raison de ne pas le faire, fit Remo, froid et indifférent.

— Dis-nous pourquoi tu as employé ce tueur ? demanda Chiun.

— Une fois les trois grands morts, j'aurais pu être le roi de Detroit, hoqueta le brillant industriel.

— Tu n'en aurais pas eu besoin, si ton prototype était si révolutionnaire que ça, remarqua Remo.

Il fit le tour de la voiture éventrée.

— C'est pour quoi faire ces batteries ? demanda-t-il en désignant une rangée de gros blocs noirs.

Lavalette ne voulait plus que sauver sa peau. Il avoua.

— La voiture est une escroquerie. Elle ne fonctionne pas du tout au recyclage des déchets. Elle est propulsée par des batteries, non rechargeables.

— C'est-à-dire ? demanda Remo.

— Que ce genre de voiture marche un ou deux mois, puis elle tombe en panne et il faut en acheter une autre.

— J'ai eu une Studebaker comme ça, remarqua Remo.

— Alors, elle ne transforme pas le contenu des poubelles en énergie ? demanda Chiun.

— C'était juste un coup de pub, admit Lavalette.

— La Dynauto ne marche pas au contenu des poubelles, constata Remo. *C'est* une poubelle.

— On pourrait dire ça, convint l'industriel.

— Tu sais ce que tu pourrais aussi dire ? suggéra Remo.

— Non ? répondit Lyle Lavalette.

— Tu peux dire aussi adieu, conseilla Remo.

Il saisit d'une main l'épaisse tignasse blanche de Monsieur 300 chevaux et secoua son crâne comme un shaker. Lyle Lavalette pleura des lentilles de contact colorées, puis cracha ses fausses dents. Son corset se déchira, libérant une panse informe.

Lyle Lavalette ouvrit la bouche pour hurler mais ne sentit plus rien, même quand Remo jeta son corps sur la carcasse de la Dynauto.

— Ça y est. Tu as vengé Sinanju, dit Chiun.

Mais, voyant à la tension des épaules que son disciple souffrait, Chiun tourna les talons, le laissant partir dans l'autre direction. Remo avait besoin d'être seul.

Les deux hommes n'avaient pas fait cent mètres qu'une bande de jeunes surgis d'un ghetto voisin se jeta sur les débris du prototype. Quelques minutes plus tard, il ne restait plus que le cadavre de l'industriel nu, allongé dans la poussière.

*
* *

Une chose en entraînant une autre, le Président n'avait toujours pas eu le temps d'appeler le chef de CURE et il attendait la visite de Mr Banana, Président du Zimbabwe, quand son aide de camp lui remit une note.

Le vieux cowboy de cinéma jeta un coup d'œil autour de lui pour s'assurer qu'aucune caméra n'était branchée et lâcha un effroyable juron. Il ne cessa de gronder jusqu'à ses appartements privés où il s'enferma pour saisir le téléphone spécial qui le reliait à Smith.

Cette fois-ci, le directeur de CURE fut tout de suite au bout du fil.

— Smith, aboya le Président. Lyle Lavalette est mort !

— Je sais, fit son interlocuteur, ce sont mes hommes qui l'ont tué.

— Cette fois-ci, ils passent les bornes ! hurla le Président au bord de l'apoplexie. Je donne l'ordre de dissoudre...

— Non, Monsieur le Président, coupa Smith. Je viens d'avoir le plus vieux au téléphone. Il m'a tout expliqué. C'est Lyle Lavalette qui était derrière les assassinats, le tueur est mort et la Dynauto était du bidon.

— La voiture propulsée à la merde, c'était du bidon ?

— Ça se résume à ça, oui. C'était du bidon, du début à la fin, comme l'homme derrière tout ça. Vous aurez mon rapport très bientôt.

— Smith, encore une question.

— Monsieur le Président ?

— Contrôlez-vous vraiment vos gens ?

— Oui, monsieur le Président, CURE est complètement opérationnel.

— C'est tout ce que je voulais savoir. Mais je dois vous dire que cette fois-ci vous êtes passé très près. Vous m'avez bien entendu ?

— Je sais monsieur le Président, ce sera tout ?

— Oui, bâilla l'hôte de la Maison Blanche, je crois que je vais me taper un petit somme. Banana pourra bien attendre un peu.

Smith retourna aussitôt à ses ordinateurs. Il lui manquait encore quelques réponses. La nuit tombait quand elles furent crachées par ses imprimantes.

CHAPITRE XXIV

Smith et Chiun attendaient Remo dans le cimetière plongé dans la pénombre. Une brise fraîche balayait les feuilles mortes tombées des sycomores. Dans le lointain, une chouette émettait une plainte nostalgique.

— Vous êtes en retard, fit remarquer Smith dès qu'il vit Remo s'encadrer entre les tombes.

— Et alors ? dit Remo.

— Il souffre encore, glissa Chiun à Smith. Ne relevez pas ses mauvaises manières, ô Empereur. Il ira mieux quand vous lui annoncerez les bonnes nouvelles.

— Quelles bonnes nouvelles ? demanda Remo, indifférent.

Sans répondre, Smith sortit un dossier de son attaché-case.

— Je vous ai convoqué ici, Remo, parce que c'est ici que tout a commencé. Sur votre tombe.

Remo remarqua alors le bloc de granit où était gravé son nom.

— C'est plutôt nu, fit-il observer, vous auriez pu quand même vous fendre d'une paire d'angelots.

— Cette tombe est très bien comme ça, fit Smith. Il y a quelques jours une femme a été assassinée ici alors qu'elle déposait des fleurs sur une tombe. Les fleurs sont alors tombées sur *votre* tombe, Remo.

— Ma tombe ? Qui était cette femme ?

— Mes recherches ont fini par aboutir. J'ai été longtemps dérouté par le fait que les fleurs étaient tombées sur votre tombe. Et aussi parce que l'homme qui avait tué cette femme était aussi, d'après les rapports balistiques, le tueur de Detroit.

— Qui était cette femme ? demanda de nouveau Remo.

Smith sortit une fiche et une photo.

— Elle s'appelait Maria DeFuria. Elle avait été mariée avec un tueur de la mafia nommée Gesualdo DeFuria, un professionnel très connu pour son attachement aux Berettas olympiques.

— Et alors, en quoi cela me concerne-t-il ? fit Remo, les dents serrées.

— Remo, intervint Chiun, l'Empereur est en train de t'expliquer.

— Gesualdo DeFuria était l'homme que vous avez pris pour votre

père. Mais il n'était pas votre père.

— Prouvez-le.

— Voici la photocopie d'une note trouvée dans la maison de Maria DeFuria. Vous pourrez la lire mais je peux vous la résumer tout de suite. La femme avait découvert que son ex-mari avait mis leur fils sous sa coupe et l'avait entraîné à devenir un tueur à gages, comme lui. Mais, à l'occasion d'un « contrat », le fils avait été pris et jugé pour le meurtre. En fait, c'est le père qui avait tué et le fils n'était là que pour faire le guet. Mais, à cause de l'omerta, le code de silence de la mafia, le fils n'avait rien dit et il avait été condamné et exécuté à la place de son père.

Smith pointa le mausolée derrière Remo.

— C'est là qu'il est enterré, dans le caveau familial, juste à côté de votre tombe.

Remo se retourna et lut le nom de DeFuria sur le socle de marbre.

— Vous voulez dire que mon voisin de cimetière a été exécuté et enterré aussi pour un crime qu'il n'avait pas commis ?

Smith ne cilla pas.

— C'est une étrange coïncidence, mais Wildwood n'est pas le cimetière d'Arlington (8). Mais laissez-moi terminer cette histoire. Quand DeFuria essaya de raccrocher avec sa femme, la vérité remonta à la surface et Maria décida de tout dire à la police. On peut imaginer le reste. Il voulut la faire taire et la tua alors qu'elle fleurissait la tombe de son fils. Le bouquet de marguerites retomba sur votre tombe.

— Mais il se faisait appeler Remo Williams, objecta Remo.

— Justement, il venait de tuer sa femme et il savait que la mafia n'aime pas ce genre de meurtre. Il lui fallait une nouvelle identité. Il a pris celle d'un mort, désigné par un bouquet de fleurs. Si les marguerites étaient tombées de l'autre côté il se serait appelé Daniel Colt.

— Mais il avait plein de papiers à mon nom.

— Dans le milieu on peut se faire faire un jeu complet de fausses cartes pour quelques centaines de dollars.

— Mais il y avait aussi cet air de famille. Nous avons les mêmes yeux par exemple.

— Une simple ressemblance, Remo. Pas un air de famille. Vous faisiez le même boulot. Les métiers de la mort laissent des traces, surtout dans les yeux.

— Ça a tout de suite crevé les miens que ce n'était pas ton père, intervint Chiun. Dès que je l'ai vu. Il se déplaçait comme un éléphant. Il se servait d'armes. N'avait aucune classe.

— J'imagine que ce sont des compliments, remarqua Remo.

— Alors je retire ce que je viens de dire, fit Chiun rapidement.

— Où avez-vous été chercher tout ça, Smith ? demanda Remo.

— Mes ordinateurs. Il n'y avait aucune trace d'un Remo Williams dans le pays. Il y a eu aussi les rapports balistiques. Il ne me restait plus qu'à procéder à des vérifications sur les noms des tombes avoisinantes. Daniel Colt est mort en 1940. Restaient les DeFuria. Dès que j'ai appris que DeFuria était lié au milieu, tout s'est mis en place.

— On va l'enterrer ici ? demanda Remo.

— J'imagine, fit Smith. Mais quelle importance ? Il n'est pas de votre famille.

— Non, c'est vrai, convint Remo, pas celui-là. Mais j'ai quand même une famille, quelque part.

Smith secoua la tête.

— Désolé, Remo, vous pensez bien que j'ai cherché avant de vous recruter pour CURE. Mais rien. Si vous avez de la famille quelque part, on ne pourra jamais la retrouver.

— Je veux quand même savoir, insista Remo. Savoir si j'appartiens à quelqu'un.

— Tu appartiens à Sinanju, dit Chiun.

— Je sais, Petit-Père ? Je sais que je vous appartiens, à vous aussi. Mais ça, c'est différent. Je veux simplement savoir d'où je viens.

— Remo..., tenta Smith.

— À vous de trouver, Smitty. Trouvez ou je m'en vais.

— Pas de chantage, Remo. Sinon je demande à Chiun de former quelqu'un d'autre.

— Pas question de me salir les mains avec quelqu'un d'autre, protesta le Maître de Sinanju. Particulièrement avec un Blanc. Particulièrement si on ne me donne pas Disneyland.

Sombre et amer, Smith ferma méticuleusement son attaché-case :

— D'accord Remo, je m'en occupe. Je vous tiendrai au courant.

Il s'éloigna parmi les tombes. Remo l'appela :

— Smitty !

— Oui ?

— Merci de m'avoir tiré cette affaire au clair !

— Pas de quoi, mon garçon.

Il disparut et Remo se tourna vers Chiun :

— Je voudrais vous remercier, vous aussi.

— Pour quelle raison ?

— Pour l'intérêt que vous m'avez porté.

— Qui d'autre que moi pourrait s'intéresser à toi ? Tu es désespérant !

Égrenant sa litanie de plaintes et de reproches, Chiun se dirigea vers la sortie du cimetière. Il se retourna et vit que Remo ne l'avait pas suivi. Alors, il se tut et reprit sa route, laissant Remo là, debout sur sa propre tombe, avec les feuilles mortes tourbillonnant autour de lui,

seul avec ses pensées et sa nostalgie.

FIN

Dépôt légal : octobre 1989.

1 Deuxième aéroport de New York, en trafic voyageurs, après Kennedy Airport mais avant La Guardia, Newark se trouve au New Jersey de l'autre côté de l'Hudson.

2 Aussi courant que Martin en France.

3 Capitale de l'État de l'Utah et « Jérusalem » des mormons, une cité très puritaine et prospère.

4 Detroit est la capitale de la construction automobile aux États-Unis.

5 Présentateur vedette du journal de CBS News. Pouvait être vu tous les matins en France à huit heures sur Canal Plus. En clair.

6 Autre présentatrice vedette au fabuleux cachet de la télé américaine.

7 Couteau de Marines de style Bowie knife.

8 Cimetière militaire de Washington où sont enterrés les héros américains tombés au champ d'honneur.